Michel Goya

SOUS LE FEU

La mort comme hypothèse de travail

COMMENT DES HOMMES ORDINAIRES PEUVENT FAIRE DES CHOSES EXTRAORDINAIRES

MICHEL GOYA

SOUS LE FEU

La mort comme hypothèse de travail

TALLANDIER

Éditions Tallandier – 2, rue Rotrou – 75006 Paris

www.tallandier.com

© Éditions Tallandier, 2014.

EAN : 979-10-210-0530-3

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Le cœur humain est le point de départ
de toutes choses à la guerre.
Maurice de Saxe

Si j'avais du temps et votre talent pour étudier la guerre, je pense que je me concentrerais entièrement sur les réalités du combat : les effets de la fatigue, de la peur, de la faim ou du manque de sommeil. Ce sont ces réalités-là qui rendent la guerre si compliquée et si difficile.
Lettre du maréchal Lord Wavell à Liddell Hart

INTRODUCTION

Assaut

Sarajevo 27 mai 1995 8 h 45

La France est présente depuis 1992 au cœur des conflits consécutifs à l'éclatement de l'ex-Yougoslavie. Deux bataillons français de casques bleus sont alors présents dans la ville de Sarajevo assiégée par les forces bosno-serbes. Dans la nuit du 26 au 27 mai, une de leurs unités s'empare par surprise d'un des postes du bataillon implanté dans la vieille ville. L'ordre est immédiatement donné de le reprendre par un assaut afin de libérer les prisonniers français qui y sont gardés et de montrer la détermination de la France.

Je suis le lieutenant Héluin, je suis en tête de la première section des Forbans du 3e régiment d'infanterie de marine et je marche vers mon objectif à travers les ruelles qui bordent le cimetière juif en direction du pont de Verbanja. J'ai reçu ma mission il y a un peu plus d'une heure. Elle est très simple : reprendre le poste français près du pont.

Mon idée est d'attaquer simultanément les trois petits bunkers qui composent le poste avec un groupe de trois binômes pour chaque objectif. Chaque binôme, qui comprend un homme qui connaît le poste et un autre qui ne le connaît pas, a un point d'arrivée précis. J'ai laissé mon adjoint en arrière avec les véhicules, les tireurs d'élite dont un avec un fusil Mac Millan de 12,7 mm et les tireurs antichars. Sa mission consiste à nous appuyer depuis les hauteurs. Lorsque je lui ai donné cet ordre, il m'a regardé, désespéré : « Mon lieutenant, vous pouvez pas me

faire ça ! » Le capitaine Lecointre nous accompagne pour gérer l'environnement de la section, en particulier l'appui des pelotons du RICM (régiment d'infanterie et de chars de marine).

Guidés par un soldat bosniaque, nous arrivons en vue du poste. Je regroupe la section. Pour franchir les barbelés, nous avions prévu deux portes, pauvre expédient à l'absence de matériel spécifique. Elles sont restées dans les véhicules. Tant pis, nous ferons sans. Je regarde mes marsouins. Ils sont calmes et silencieux. Comme eux, je me sens étrangement serein. Il est vrai que depuis mon réveil, il y a trois heures, je n'ai pas eu une minute pour penser au danger. J'ai une confiance absolue dans mon chef et mes hommes. À mon signal, nous dévalons baïonnette au canon dans la tranchée à une cinquantaine de mètres de l'objectif, appuyés d'abord par les tirs bosniaques. Nous portons les équipements de protection pare-balles complets, les mêmes qui n'ont été conçus que pour des missions purement statiques de garde. Certains de mes marsouins sont en treillis de cérémonie. Ils ne savaient pas, quelques heures plus tôt, que le point fort de la journée ne serait pas la prise d'armes prévue mais un assaut.

Je lance d'abord Le Couric et son groupe en direction de l'objectif le plus éloigné, le poste de garde ouest. Je les vois courir puis s'arrêter devant les barbelés qui entourent le poste. Ils sont incapables de les franchir et les coups commencent à pleuvoir depuis l'immeuble Prisunic qui les surplombe. Un obus de 90 mm frappe alors le bâtiment, suivi de rafales de 7,62 et de 20 mm en provenance des pelotons du RICM. Nous sommes désormais enveloppés d'une bulle de détonations, claquements, sifflements, impacts. Impuissant devant les barbelés, un marsouin regarde hébété sa cuisse perforée, un autre a deux doigts sectionnés. Une balle se loge dans son pare-cou. Ils resteront sur place, sans même de la morphine, car elle a été retirée des trousses de premiers secours pour éviter la toxicomanie. Deux autres gars sont vidés de toute énergie par la violence qui les entoure, ils sont comme des mannequins inertes. Le

groupe est hors de combat. Mon plan a tenu deux minutes trente à l'épreuve des faits.

Je dois réagir immédiatement. Au lieu de s'emparer simultanément des trois points, on les nettoiera successivement en commençant par le poste de sécurité à l'est. Nous allons tous franchir les barbelés en face de nous, à 90 degrés de ceux qui ont arrêté le premier groupe mais au-delà d'un glacis de 50 mètres dans l'axe de tirs des Serbes. Je m'élance en direction de la rivière Miljacka suivi par le deuxième groupe, tandis que les autres marsouins se déchaînent contre Prisunic, Mammouth et Center, les trois nids à snipers bosno-serbes. À ma gauche, Dannat, l'infirmier, s'effondre, le poumon perforé. Il se relève et marche vers l'arrière en croisant les regards des marsouins qui avancent, hypnotisés par le sang qui coule le long de son bras. Djaouti tombe à ma droite. Je suis maintenant face aux barbelés et malgré les douze kilos du gilet pare-balles, mon armement et mon inutile poste radio PP39, je parviens à les franchir suivi par mes hommes.

Nous nous trouvons au milieu de croisillons métalliques et obliquons vers la gauche en direction du poste. Il pleut alors des balles comme à Gravelotte. Mon cerveau est comme la focale d'un appareil photo. Je suis actuellement en mode « panorama ». Je me retourne et vois mes tireurs au fusil-mitrailleur Minimi enchaîner rafale sur rafale sur toutes les ouvertures de Prisunic. L'un d'eux, Coat, court vers un blessé pour lui prendre ses chargeurs Famas, mais comme ceux-ci ne vont pas sur les Minimi, il est obligé de retirer les cartouches une à une pour garnir ses « camemberts ». D'un seul coup, sa tête fait un mouvement étrange et il s'affaisse sur le côté.

Je poursuis ma route vers le merlon de terre qui protège l'entrée du poste. Je ressens le besoin d'ouvrir le feu, mais mon Famas refuse obstinément de fonctionner. Je pense qu'il faudrait que je m'arrête pour y remédier mais que je n'ai pas le temps. À aucun moment il ne me vient à l'esprit que j'ai peut-être oublié d'armer mon fusil d'assaut. À côté de

moi, Dupuch s'arrête net : « Je suis touché… » Il s'observe pendant une seconde : « Non… c'est bon ! » et repart. Il a effectivement été touché mais la balle a traversé la gourde accrochée au ceinturon et est venue se loger dans sa lampe torche. Nous nous entassons sur le merlon de terre face à la porte d'entrée. Il y a quelques secondes, je fonctionnais en panoramique, maintenant plus rien n'existe hormis l'espace dans les barbelés par lequel je lance la grenade que me tend Dupuch. Explosion.

Je me lance baïonnette en avant, bien décidé à embrocher le premier Serbe qui se présentera dans le couloir. Les hommes sont collés à moi, deux par deux. Nous sommes à peine une dizaine, le tiers de l'effectif de départ. La section avec ses trois groupes s'est rapidement reconfigurée en un élément d'assaut, tiré par moi avec des binômes injectés au fur et à mesure dans l'action et un deuxième échelon pour protéger les arrières et « nettoyer ». Un geste et Dupuch se lance dans le poste de garde est, pendant que Llorente lance une grenade dans le couloir des WC. Humblot et Jego suivent, je les envoie sur le toit pour se mettre en appui. Nous poursuivons vers le deuxième conteneur qui nous servait de zone vie et qui forme le deuxième objectif. Delcourt s'avance dans le couloir mais une rafale en provenance du fond du poste le refoule. Je prends une grenade au capitaine Lecointre qui me suit et la lance derrière le rideau de la zone vie.

Lorsque je surgis devant ce qui nous servait de salle à manger, je vois un rideau de feu monter le long du mur du fond et glisser au-dessus de moi sur le plafond. Je hurle : « La bonbonne de gaz ! » Depuch et Delcourt reculent précipitamment. Une fraction de seconde plus tard, j'entends une énorme explosion et je vois distinctement, sur fond de flammes, un petit objet foncer vers moi. J'ai l'impression d'être dans une séquence de film au ralenti. Je prends un choc terrible à l'œil gauche et je suis projeté en arrière alors qu'un jet de sang part dans la direction opposée. Les hommes me regardent en hésitant et je baragouine ce que je crois être des ordres pour les empêcher de s'arrêter. J'ai encore le

temps de dire au capitaine que je ne me sens pas bien avant de m'effondrer.

Je reprends mes esprits quelques instants plus tard, réveillé par les impacts de balles sur les sacs à terre contre lesquels je suis assis. Je suis couvert de sang. Je me relève, sort du bâtiment du côté de la rivière Miljacka. Une explosion me renvoie à l'intérieur. Je suis comme une petite souris butant contre des électrodes dans un labyrinthe. Mon cerveau fonctionne par éclipses. Je vois un marsouin posté face au dernier bâtiment tenu par les Serbes.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

– C'est là que je devais être à la fin. »

Dans le désordre général, cet homme s'est raccroché à l'ordre que j'avais donné avant l'assaut. Je comprends alors que le capitaine a pris l'action à son compte et a entrepris d'éliminer les Serbes dans la pièce du fond puis de sauver les prisonniers français qui s'y trouvent. Avec la poignée d'hommes qui reste, il abat deux Tchetniks dont un lui sourit en disant « Français, bons combattants ! », mais les autres ont réussi à s'enfuir avec les prisonniers dans un poste voisin.

À la radio, j'appelle Cheick et lui ordonne d'envoyer un tireur d'élite et un tireur antichar. Je compte les placer face à l'immeuble. Je circule dans le poste ravagé. Je vais dans la zone vie, il y a trois prisonniers serbes, et un cadavre, serbe également, allongé au milieu. Le caporal-chef Jego vient vers moi. Je remarque que sa gourde et un de ses porte-chargeurs sont perforés. Il a pris une rafale dans le « buffet ». Sa voix est cassée : « Humblot est encore sur le toit. Il est blessé et ne répond plus. » Je me place en appui face à l'immeuble qui nous surplombe tandis que Mandart et le capitaine Labuze descendent Humblot. Ils le déposent au pied de l'échelle au moment de l'arrivée du toubib. Celui-ci prend le pouls et me regarde au bout de quelques secondes : « Désolé, mais pour lui c'est fini. »

Le combat est terminé. J'apprends qu'Amaru a été abattu par un tireur d'élite alors qu'il mitraillait les bâtiments depuis sa tourelle, non protégée, de VAB (véhicule de l'avant blindé). Dix-sept autres marsouins sont blessés dont trois grièvement. Nous avons tué quatre Serbes dans le poste et fait quatre prisonniers. J'ignore le bilan des pertes ennemies dans les immeubles alentour. Nous récupérerons nos soldats prisonniers en les échangeant avec ceux que nous avons faits.

Errant dans les couloirs en attendant la relève, je croise un caporal-chef qui me dit d'aller me faire soigner. Je me déplace vers le véhicule sanitaire, criblé d'impacts, qui s'est posté devant l'entrée puis m'indigne : « Ce n'est pas un caporal-chef qui va me donner des ordres ! » et je reviens sur mes pas. Le gars me voit et insiste : « Mon lieutenant, il faut vous faire soigner ! » Je réponds « bon d'accord » et ressort. À l'extérieur, le sol est jonché des équipements qui ont été arrachés aux blessés pour leur donner les premiers soins et de chargeurs souvent encore à moitié pleins. Beaucoup de gars profitaient de chaque moment de répit pour jeter leur chargeur entamé et en mettre un plein. Nous avons ainsi utilisé plus de 4 000 cartouches en quelques dizaines de minutes sur une surface d'un hectare.

Vers 10 h 30, la section du lieutenant Provendier est là pour nous relever. Quelques minutes plus tôt, ils ignoraient même qu'un assaut avait eu lieu. Les hommes sont muets et ouvrent de grands yeux en me voyant. Je pense : « Aucun ne me salue, c'est quoi ce bordel ! » J'emmène Provendier à l'intérieur pour lui expliquer la situation. Je m'installe sur une table et commence à lui faire un croquis. Un cadavre serbe est à mes pieds sans que cela me trouble le moins du monde. Mon sang tombe en goutte à goutte sur le croquis et lorsque je l'efface négligemment avec ma manche, je perçois que la situation n'est peut-être pas habituelle. Les consignes données, j'embarque dans les véhicules avec mes survivants en direction de la patinoire de Skanderja, notre base. Nous sommes hagards. À Skanderja, nous recevons des soins

rapides puis, vers 13 heures, je pars avec les autres blessés en direction du groupe médico-chirurgical de PTT Building, l'état-major de la force. Dès le contact avec le lit de l'hôpital, je m'effondre, épuisé.

La mort comme hypothèse de travail

Les hommes qui ont combattu à Verbanja, comme des millions d'autres avant eux, ont évolué pendant quelques minutes dans un monde étrange régi par ses propres lois, un pays minuscule où les cauchemars sont vrais. En sortir vivant, c'est se réveiller épuisé, brisé ou exalté, mais toujours transformé. Le but de ce livre est d'accompagner le combattant dans cet univers afin d'essayer de comprendre les phénomènes qui s'y déroulent.

Une telle intention n'est pas nouvelle. Si les descriptions du combat et les prescriptions pour s'y préparer sont aussi vieilles que la guerre elle-même, l'approche à la fois empathique et scientifique a été brillamment initiée pour la première fois de manière scientifique, il y a plus de cent quarante ans, par Charles Ardant Du Picq. Ces travaux ont été prolongés avant et surtout après la Grande Guerre par une riche école de pensée militaire incarnée par les Laffargue, Armengaud, Coste, Maisonneuve et autres, école malheureusement noyée en même temps que la réputation de l'armée française en 1940.

L'étude du comportement au combat est alors devenue un monopole des Anglo-Saxons, depuis les observations réalisées sur les troupes américaines et allemandes durant la Seconde Guerre mondiale par Morris Janowitz et Edward Shils, S.L.A. Marshall et Samuel Stouffer, ou plus tard par des auteurs comme Charles Moskos, Dave Grossman, Richard Holmes ou John Keegan. Leurs travaux ont été cependant largement ignorés dans une France qui, depuis la fin de la guerre d'Algérie, avait largement évacué le combat des esprits comme s'il n'existait plus. Les soldats français continuaient pourtant à tuer et à

mourir, mais dans l'indifférence, sinon le mépris, de la communauté scientifique mais aussi de l'institution militaire. Traumatisée par la guerre d'Algérie, vivant dans l'ambiance du nouvel antimilitarisme des années 1960-1970, elle limitait sa réflexion aux spéculations de la dissuasion nucléaire jusqu'à la conception d'une doctrine « pure et parfaite » ne laissant que peu de place aux réflexions tactiques et à l'observation pragmatique de ce qui se passait réellement au « ras du sol ». L'intérêt pour le combat était d'autant plus faible que celui-ci était réservé à quelques unités professionnelles fonctionnant en électrons lointains autour de la grande masse.

Les temps ont changé. Depuis que la guerre n'est plus froide, plus de 3 000 soldats ont été tués ou blessés dans leur chair et leur âme au service de la France. La presque totalité de ces pertes a été le fait de luttes à petite échelle dans des conditions peu différentes de celles de la Seconde Guerre mondiale, mais face à des rebelles plus qu'à des ennemis déclarés et dans des contextes souvent compliqués. Ces combats sont devenus le lot d'une armée entièrement concernée car désormais entièrement professionnalisée. Ils imposent à l'institution un effort d'excellence de nos petites cellules tactiques au moins aussi important que les investissements dans des équipements coûteux de haute technologie. Par ailleurs, et alors que l'hostilité idéologique au monde militaire n'est plus que de la lumière résiduelle d'astres disparus, la nation ne peut plus ignorer que des hommes ordinaires font des choses extraordinaires pour elle.

J'ai essayé de décrire cette forme de vie près de la mort. Pour peindre ce tableau, je me suis d'abord appuyé sur les décors expressionnistes décrits par les hommes qui y ont vécu depuis Maurice Genevoix et *Ceux de 14* jusqu'à Yohann Douady ou Brice Erbland revenant d'Afghanistan et de Libye. Je me suis limité à l'histoire de ces cent dernières années et aux combattants occidentaux afin de réduire les distorsions socio-culturelles.

J’ai ensuite essayé de leur donner du relief grâce aux couleurs des travaux scientifiques évoqués plus haut. L’ensemble reste cependant le regard empathique d’un soldat et non celui d’un médecin ou d’un universitaire dont les approches sont autres. Ce n’est pas un livre sur le stress post-traumatique, phénomène postérieur à ce que je me suis efforcé de décrire – le combat lui-même et son approche – et désormais, je crois, bien pris en compte (avec parfois même un sentiment de saturation chez beaucoup de soldats qui en ont un peu assez de répéter qu’ils vont bien).

C’est aussi un regard professionnel qui décrit surtout ce qu’il comprend. Le combat terrestre et particulièrement le combat de l’infanterie y est donc largement privilégié, mais c’est aussi parce que c’est sans doute là, dans ce champ qui représente plus de 90 % de nos pertes, que nous devons faire un effort particulier de compréhension et d’adaptation pour y établir la même suprématie que dans les autres milieux.

1.

Le fractionnement des âmes

Le combat n'est pas un phénomène « normal », c'est un événement extraordinaire et les individus qui y participent ne le font pas de manière « moyenne ». Comme un objet à très forte gravité qui déforme les lois de la physique newtonienne à son approche, la proximité de la mort et la peur qu'elle induit déforment les individus et étirent leur comportement vers les extrêmes. La répartition des rôles n'y obéit pas à une loi de Gauss où tout le monde ou presque agirait de manière à peu près semblable, mais à une loi de puissance où, entre l'écrasement et la sublimation, beaucoup font peu et peu font beaucoup. Il y a peu de moyens et beaucoup d'extrêmes.

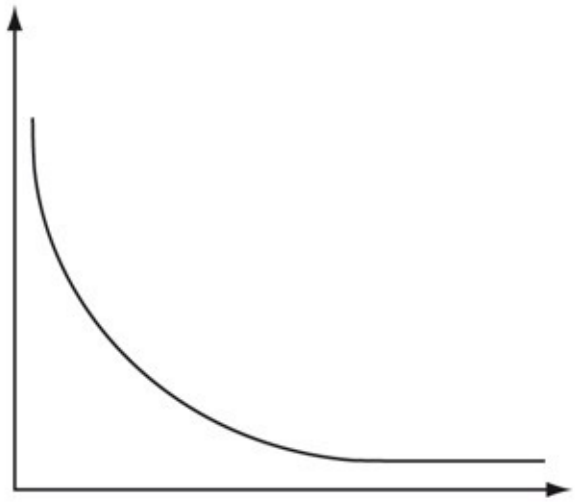
Dans ses *Études sur le combat*, Ardant Du Picq décrit un assaut :

> Notre bataillon est à 100 pas de l'ennemi, que va-t-il se passer ? Si le bataillon a résolument marché, s'il est en ordre, il y a dix à parier contre un que l'ennemi s'est retiré déjà sans attendre davantage ; mais l'ennemi ne bronche pas. Alors l'homme nu de nos jours contre le fer ou le plomb ne se possède plus ; l'instinct de la conservation le commande absolument. Deux moyens d'éviter ou d'amoindrir le danger et pas de milieu : fuir ou se ruer. Ruons-nous. Eh bien ! Si petit soit l'espace, si court soit l'instant qui nous sépare de l'ennemi, encore l'instinct se montre. Nous nous ruons, mais… la plupart, nous nous ruons avec prudence, avec arrière-pensée plutôt, laisser passer les plus pressés, les plus intrépides et […] nous sommes d'autant moins

> serrés que nous nous approchons davantage. […] Si la tête est arrêtée, ceux qui sont derrière se laissent choir plutôt que de la pousser[1].

Cette description rejoint celle qu'il fait de la colonne Macdonald à Wagram (1809) :

> Sur 22 000 hommes, 3 000 à peine ont atteint la position. Les 19 000 manquants étaient-ils hors de combat ? Non. Au maximum un tiers, proportion énorme, pouvait avoir été atteint ; les 12 000 manquants réellement, qu'étaient-ils devenus ? Ils étaient tombés, s'étaient couchés en route, avaient fait le mort pour ne pas aller jusqu'au bout. […] Rien de plus facile que cette sorte de défilement par l'inertie, rien de plus commun[2].



À gauche de la loi de puissance, serrés verticalement contre l'ordonnée de l'efficacité, on trouve les acteurs du combat, les 3 000 qui atteignent la ligne autrichienne à Wagram et s'y battent. À droite,

allongés le long de l'abscisse représentant le nombre, s'alignent les figurants.

Le combat est une loi de puissance

De 1942 à 1945, plus de 5 000 pilotes de chasse ont servi dans la 8e US Air Force en Grande-Bretagne. Sur ces 5 000 hommes, seuls 2 156 ont pris une part quelconque dans les victoires aériennes de la force. Si on regarde de plus près l'un des 15 groupes de chasse de la force, le 357e, on constate que sur 400 pilotes, 172 ont abattu au moins un avion ennemi et parmi eux, la part des 42 as (plus de cinq victoires) représente la moitié du total[3]. Dans le camp d'en face, on estime que 500 pilotes allemands sur 20 000 ont obtenu la moitié des victoires aériennes[4]. L'apparition des avions à réaction ne change pas la donne. L'analyse des combats du 51st Fighter Wing *(Mig killers)*, la meilleure unité de chasse de l'US Air Force en Corée (1950-1953), a établi également que la moitié des pilotes n'avait jamais ouvert le feu et que, parmi ceux qui avaient tiré, seuls 10 % ont touché quoi que ce soit, une poignée d'entre eux monopolisant les victoires[5].

Cette loi de Pareto (ou loi des 20/80 pour 20 % d'effecteurs qui produisent 80 % des effets) n'est pas l'apanage des chasseurs. Dans la nuit du 16 décembre 1940, avec un clair de lune parfait, 134 bombardiers britanniques frappèrent le centre de la ville de Mannheim. Cinq jours plus tard, un Spitfire vint prendre des photos des dégâts. On s'aperçut alors que la cible n'avait pratiquement pas été touchée. Le commandement du Bomber Command fit alors appel à l'économiste David Bensusan-Butt pour procéder à une analyse rigoureuse des effets des bombardements. Après un examen de 650 prises de vues entre juin et juillet 1941 au cours d'une centaine de missions, soit 4 065 sorties,

Butt démontra que seul un tiers des avions qui prétendaient avoir frappé la cible s'en étaient seulement approchés à moins de 8 km (2 sur 3 en France, 1 sur 4 en Allemagne dont 1 sur 10 au-dessus de la Ruhr[6]). Dans un tout autre milieu, pendant la campagne du Pacifique, 15 % des équipages de sous-marins américains ont réalisé 51 % des destructions de navires marchands ennemis, soit une proportion presque identique à celle des sous-mariniers allemands dans l'Atlantique[7].

Le cas du combat terrestre, et plus particulièrement celui de l'infanterie, paraît plus délicat. Le combat y semble plus confus et manquer de critères statistiques pour y échelonner les valeurs. Les fantassins adversaires ne se voient que rarement et les duels sont rares. Pourtant tous les témoignages concordent dans le sens d'un faible rendement. Dans *Men against Fire*, son étude sur le comportement au combat des soldats américains pendant la Seconde Guerre mondiale, S.L.A. Marshall décrit les combats d'un bataillon du 165e régiment d'infanterie sur l'île Makin dans îles Gilbert en novembre 1943. Les combats furent très violents pendant trois nuits et la très grande majorité des tués et des blessés furent touchés dans les postes de combat ou à proximité de ceux-ci. Pourtant, sur l'ensemble du bataillon, il ne trouva que 36 hommes qui avaient fait preuve d'une grande agressivité[8]. Pour Pierre Rinfret, fantassin américain en Europe en 1944-1945 puis homme politique, « moins de 10 % de nos fantassins et équipages de chars infligèrent plus de la moitié des dommages à l'ennemi », ce que confirme le général DePuy, chef du département Training and Doctrine de l'armée américaine dans les années 1970 et vétéran des combats en Europe en 1944-1945 :

> Si vous les laissez seuls, seulement 10 % des soldats prendront réellement des initiatives, bougeront, ouvriront le feu, lanceront des grenades et ainsi de suite. Les autres 90 % se défendront s'ils ont à le faire, mais ne feront rien d'autre à moins qu'un cadre ne

> leur donne l'ordre de le faire, auquel cas ils le feront sans discuter. J'ai appris que vous ne pouvez compter sur eux parce que vous l'avez planifié ou parce que vous avez donné des ordres généraux, et cette réserve comprend aussi les jeunes officiers. Vous aviez à dire « fais ceci », « fais cela », « tire sur cet objectif », et « va là-bas ». Vous vous retrouverez toujours à la fin avec un bon sergent et trois ou quatre hommes faisant tout le travail[9].

Pour le capitaine Hugues Roul, chef de détachement d'ouverture d'itinéraire en Afghanistan en 2011 : « Je savais qu'en cas de coup dur je pouvais compter sur cinq ou six individualités sur mes 45 soldats et tous les cadres n'étaient pas dans les cinq ou six. »

Bien avant eux, Ernst Jünger estimait déjà que « tout succès est, à l'origine, l'œuvre d'entreprenantes individualités. La masse de ceux qui suivent ne représente qu'une puissance de choc et de feu[10] ». Dans *Ceux de 14*, Maurice Genevoix décrit ainsi ses soldats :

> On entend souvent exprimer cette idée que le combat d'infanterie est tombé au niveau d'une boucherie […] bien au contraire ; aujourd'hui, plus que jamais, c'est la valeur individuelle qui décide. Tous ceux-là le savent qui les ont vu à l'œuvre, les princes de la tranchée[11].
>
> Les plus courageux se précipitent en tête, tirant et lançant des grenades. La masse suit comme un troupeau sans volonté ; ce faisant, ils se heurtent aux hommes qui se pressent derrière eux. Seuls ceux qui sont devant se rendent compte de la situation ; plus loin en arrière une panique folle s'empare de la masse entassée et bloquée dans l'étroite tranchée[12].

Le phénomène est peut-être encore plus flagrant lors des situations de grands écrasements par le feu, comme le 21 février 1916 en préalable de l'offensive allemande sur Verdun ou après la semaine de préparation d'artillerie alliée sur la Somme en juillet de la même année. À chaque fois, alors qu'on ne croit pas possible que la vie même ait pu résister à ces centaines de milliers d'obus, on trouve parmi les défenseurs des hommes qui continuent à se battre. Le 24 juillet 1944, sur 12 km de front en Normandie, les Allemands subissent pendant plusieurs heures les 4 000 tonnes de bombes et les obus des artilleries de plusieurs corps d'armée américains. Le général Bayerlein avoue n'avoir jamais rien vu de tel. Plus de 70 % de son personnel est hors d'action, mais une fois le bombardement terminé « des hommes aux nerfs d'acier très conscients de leurs devoirs, supportèrent cette situation » et enrayent pendant plus d'une journée l'offensive *Cobra*[13].

À gauche de la loi de puissance : les acteurs

Dans une première approche, on peut considérer que de telles distorsions sont le fait de l'opposition entre les deux réactions purement physiologiques de base face à la peur : la stimulation et l'inhibition. Dans le premier cas, l'organisme fait appel à toutes ses ressources pour « faire face » au danger ; dans le deuxième cas, au contraire, le stress est très important et freine l'individu dans son approche du danger. Le combattant est sous l'emprise de la chimie.

Logiquement, les acteurs se trouvent du côté des « stimulés », comme le caporal Gaudy à Verdun :

> Je me souviens d'avoir suivi des misérables comme moi, raidissant toutes les forces, toutes leurs énergies pour échapper à

> la mort. Ah ! je n'ai plus senti ni le sac sur mon dos, ni les musettes sur mes flancs, ni la fièvre dans ma gorge, et, ma fatigue évanouie dans ce sursaut suprême, j'ai eu des jambes d'acier[14].

Quelques mois plus tard, au début de l'offensive du 16 avril 1917, le lieutenant du Montcel se sent

> tendu à l'extrême, le cerveau comme anesthésié mais extraordinairement lucide : tout entier dans le moment présent ; la volonté bandée : une seule pensée dans mon esprit : passer… il faut passer ! Dans le fond, j'ai une confiance folle. […] Je me sens sous l'empire d'une sorte de force sans limites, et la sensation de me sentir maître de tous mes moyens me donne comme une jouissance physique, incomparable[15].

Ce renforcement physique et cette acuité sensorielle s'accompagnent aussi souvent d'états euphoriques où le caractère dangereux de la situation est nié, d'où de nombreux exemples de stoïcisme étonnant. Le jeune sous-lieutenant Rommel décrit ainsi, en 1915, des soldats « si excités d'avoir un Français en ligne de mire qu'ils tirent debout, indifférents. Cette imprudence coûte plus cher que l'assaut de la nuit[16] ». Gaudy, près du Mont-Renaud en 1918, est dans le même état :

> Durant la minute où j'ai vidé le magasin de mon Lebel, j'ai été aussi prodigieusement maître de moi qu'il est possible. Dans ces moments-là on n'a jamais peur. On tend presque le front à la balle qui va vous tuer. J'ai vu – avec une indifférence absolue – un soldat tomber près de moi, l'œil crevé, la tête traversée[17].

Quelques dizaines d'années plus tôt, le 6 août 1870, lors de la bataille de Woerth, le futur général Bonnal observe un zouave

> tirant avec un calme parfait. À un moment, nous le voyons enlever sa culasse mobile, la démonter et chercher dans sa trousse une aiguille neuve. « Prends donc un autre fusil ! » lui crions-nous. « Non, mon lieutenant ; je garde le mien. » Et sous un feu violent, cet homme remonte sa culasse mobile, puis il se remet à tirer, sans se départir un seul instant de sa tranquillité[18].

En août 1914, le jeune fantassin Chenu est à quelques mètres de son capitaine lorsque celui-ci est touché par un shrapnel :

> Ce n'est rien, dit-il simplement. J'ai un shrapnel dans le dos. Pas grave. Qui est-ce qui a la pince ? […] Et là, devant l'ennemi – l'invisible ennemi – le clairon cueille l'éclat, et sans un mot, le capitaine remet sa chemise[19].

Pour citer un exemple personnel, bien plus modeste, en juillet 1993, lors de l'arrivée de ma compagnie d'infanterie de marine à Sarajevo et alors que nous débarquions notre matériel, nous avons été harcelés par des miliciens bosniaques. Après avoir vu un de nos soldats baignant dans son sang après avoir pris une balle dans la gorge, j'entrepris de diriger le tir de nos tireurs d'élite avec mes jumelles, debout au milieu d'une esplanade, indifférent aux tirs de kalachnikov. Cette indifférence n'était pas du courage mais la négation inconsciente du danger. Je n'entendais même pas les tirs environnants et ce n'est que dans la soirée que je réalisai la stupidité de mon comportement. Il faut noter aussi que durant tout cet épisode, pas un marsouin de la chaîne qui débarquait le matériel ne broncha malgré les tirs qui les survolaient. Lorsque l'ordre de repli

dans le bâtiment fut donné, en revanche, tout le monde courut. Pour Jünger : « La bataille est comme la morphine[20]. » J'étais simplement dans un état de bien-être qui me rendait totalement inconscient du danger et pendant les six mois qu'a duré cette mission, j'ai été souvent tenté de retrouver cette sensation.

La peur peut ainsi déboucher sur une forme de plaisir. Ernst Jünger, au moins au début de la Grande Guerre, estimait que « ce jeu téméraire avec la vie et la mort semblait bien supérieur à tout ce que la vie pouvait proposer d'autre[21] ». Maurice Genevoix, dans *Ceux de 14,* décrit ainsi un de ses soldats :

> Au feu, il devient splendide. Calme quoi qu'il arrive, il est heureux ; blagueur sans fanfaronnade, il se promène parmi les balles comme nage un poisson dans l'eau. […] Il aime l'imprévu, les aventures. Il lui a plu hier de jouer à se faire tuer pour sauver « grand père », parce qu'il avait décidé que « grand père » était un « pote » mais aussi parce qu'il était excitant de tirer comme à la cible sur les Boches qui couraient dans le lagon. Et que chacun de ces Boches fût armé d'un fusil automatique qui surpassait son Lebel, Butrel s'en moquait pourvu qu'il s'amusât[22].

Philip Caputo, officier américain engagé au Vietnam, décrit le sentiment proche qui peut saisir le chef :

> Je n'en restais pas moins en pleine euphorie. Ce n'était pas uniquement la sécurité rétablie, mais le vertige de la réussite. C'était pour moi une expérience sans précédent. Quand je vis la ligne de tirailleurs se former et charger à travers la clairière, comme au terrain d'exercice, un vertige proche de l'orgasme m'avait traversé. Et c'est peut-être pour cette raison que tant

> d'officiers font leur carrière dans l'infanterie. […] Tout cela pour un moment d'ivresse quand le groupe d'hommes qu'ils auront formé, soumis à l'épreuve décisive du combat, suivra leurs ordres et exécutera leur plan[23].

Pour le capitaine Roul :

> Après la journée la plus difficile de notre mandat [décrite à la fin de l'ouvrage], j'ai ressentie un extraordinaire sentiment de puissance et d'invincibilité. Mon détachement, que j'avais façonné pendant la préparation, puis sur le théâtre en organisant des débriefings après les premiers accrochages afin d'adapter les procédures, répondait à merveille et se sortait de situations pour le moins critiques… J'avais à ce moment véritablement l'impression d'être un artisan ayant travaillé à la réalisation de sa pièce pendant de longues heures, et qui enfin pouvait exposer au grand jour son chef-d'œuvre.

À l'extrême gauche de la loi de puissance

Si on pousse encore vers la gauche de la courbe, on trouve de super-acteurs, des stars ou des as, qui sont aux autres acteurs ce que les grands champions sont aux bons sportifs. Dans le groupe des « 20 % qui effectuent 80 % des actions efficaces », ils sont les 5 %, voire moins, qui en réalisent la moitié. Durant la Première Guerre mondiale, sur un maximum de 6 000 pilotes de chasse français, 187 ont reçu le statut d'« as » après avoir obtenu au minimum cinq victoires homologuées. Cette poignée d'hommes a pourtant détruit plus de 2 000 avions allemands, soit la moitié du bilan total revendiqué par la France. Sur ces

187, le bilan des 40 premiers de la liste (soit moins de 1 % du total des pilotes) représente à lui seul 20 % des pertes ennemies[24].

Là encore, on retrouve des as dans toutes les formes de combat. Le soldat français le plus décoré de la Première Guerre mondiale est le chasseur Albert Roche du 27e bataillon de chasseurs alpins, décoré de la Légion d'honneur, de la médaille militaire et de la Croix de guerre avec 4 citations et 8 étoiles. Il a été blessé neuf fois et a, entre autres exploits, capturé un total de 1 180 soldats allemands. Durant le même conflit, parmi les officiers, le capitaine Maurice Genay, chef de corps franc, a été quatorze fois cité pour son courage. Lorsque l'adjudant-chef Vandenberghe est tué en 1952 pendant la guerre d'Indochine, il a déjà été blessé huit fois au combat et il porte la Légion d'honneur, la médaille militaire et deux croix de guerre avec 15 citations. Dans un domaine très particulier du combat d'infanterie, les 44 meilleurs tireurs d'élite soviétiques, dont Zaïtsev, ont officiellement abattu plus de 12 000 hommes pendant la Grande Guerre patriotique[25].

Les combats de chars ont bien sûr aussi leurs as. Avec son équipage de Sherman, baptisé *In the mood*, le sergent Lafayette G. Pool de la 3e division blindée américaine a obtenu plus de 258 victoires sur des véhicules de combat ennemis en Europe de 1944 à 1945. Quand on examine les performances des tankistes soviétiques lors de la Seconde Guerre mondiale, on s'aperçoit que 239 chefs d'engin sont crédités de la destruction d'au moins cinq chars (et souvent autant d'autres véhicules ou pièces d'artillerie). Le capitaine Samokin (69 chars détruits), le lieutenant Lavrinenko (52 chars détruits dont 16 en un seul combat) et le sous-lieutenant Kolobanov (24 chars détruits en trois heures) occupent le podium. Au total, ces 239 chefs et leurs équipages, peut-être 2 000 hommes au total sur quatre ans, une minuscule poignée au regard de l'Armée rouge, ont détruit 2 500 chars allemands, soit l'équivalent des dix divisions de panzers qui ont déferlé sur la France en mai 1940 (et dix fois le parc actuel de l'armée de terre française). On retrouve des

listes de ce type chez tous les belligérants. Le recordman toutes catégories semble être l'Allemand Michael Wittmann (et son excellent tireur Balthazar Woll), crédité de la destruction de 138 chars ennemis.

Ces chiffres, surtout allemands et soviétiques, sont évidemment sujets à caution, mais même exagérés l'existence des as est un fait, et si on pousse encore plus vers la gauche de la courbe, on trouve des « monstres » comme le pilote allemand Hans-Ulrich Rudel et ses 2 530 missions de guerre aboutissant à la destruction de 2 000 cibles au sol (ou même en mer avec un cuirassé coulé) ou le tireur d'élite finlandais Simo Häyhä qui aurait abattu au moins 505 soldats soviétiques durant les cent jours de la guerre russo-finlandaise de 1939-1940 (on lui attribue aussi officieusement 200 autres victimes au pistolet-mitrailleur)[26].

À droite de la loi de puissance : les figurants

Derrière ces « acteurs », la masse, même des bons soldats, est composée de « figurants » chez qui la peur et la réticence à tuer réduisent non seulement l'initiative, mais aussi, et c'est lié, les capacités physiques et intellectuelles. Le capitaine Laffargue estime que dans tous les bataillons d'infanterie de 600 à 800 hommes qu'il a vu engagés au combat en 1914 et 1915, il n'en restait vraiment en ligne que 200 à 300 au bout de quelques heures et dont une bonne partie, terrée ou mal placée, n'avait aucune influence sur le combat[27].

À des degrés divers, on trouve là aussi ces figurants dans toutes les formes de combat. Au cours d'une « ronde de chasse » en 1917, l'adjudant André Chainat aperçoit six avions « boches » :

> Je découvre deux camarades qui portaient l'insigne de groupe. Je leur signale « Venez avec moi ». Ils suivent de mauvais gré. Je me

> mets au milieu d'eux, je les pousse, je retrouve mes boches, je bâtis un plan, je signale : « J'attaque. » J'ai la chance d'avoir le dernier boche que je mets en flammes. Retournement, je cherche mes équipiers. Plus personne […] il y a les vrais et les faux, ceux qui y vont et ceux qui n'y vont pas, ceux qui font semblant d'y aller […] ceux qui disparaissent et qu'on ne retrouve qu'à la fin, quand il n'y a plus de danger : leur moteur s'est mis à bafouiller, leur mitrailleuse s'est enrayée, ils ont été attaqués par un ennemi supérieur en nombre et ils ne savent pas comment ils ont pu en réchapper. […] S'ils sortent seuls, ils ne rencontrent jamais personne[28].

Au sol, à la même époque, Henry Morel-Journel fait une description saisissante d'un assaut :

> C'est une bande de gens apeurés qui se lancent en avant en fermant les yeux et en serrant leurs armes contre leurs poitrines. Cela dure ce que cela dure, jusqu'à ce qu'une salve les ait fait tapir, qu'un obus les ait dispersés ou que l'ennemi ait été atteint. Le véritable corps à corps est extrêmement rare ; celui des deux adversaires qui a le moins de confiance en sa force se rend ou lâche pied quelques secondes avant le choc. On a donné, on donne encore, aux soldats des poignards de tranchée. Ils ne s'en sont jamais servis, que pour couper leur viande ou tailler un crayon ; notre paysan n'aura jamais l'idée de frapper avec cet instrument-là. Pas de baïonnette ! Pas de poignard ! Au moins les hommes se servent-ils de leurs fusils ? À peine[29]…

Plus précisément, ces hommes sont soumis à deux grandes forces contradictoires : une forte inhibition qui limite leur capacité de réflexion et un intense besoin d'agir. Ils vont donc suivre, en imitant ou

en obéissant, le premier modèle d'action qui s'offre à eux, paradoxalement même si celui-ci est très dangereux.

Le général DePuy a toujours été impressionné

> par le fait qu'environ huit ou neuf soldats « moyens » sur dix n'ont pas l'instinct du champ de bataille, n'ont aucun goût pour cela, et n'agiront pas de manière indépendante sans ordres directs. S'ils appartiennent à une équipe, ils sont plus efficaces. S'ils sont dans un char ou derrière une mitrailleuse, ils sont meilleurs parce que cela implique un travail d'équipe. Si un officier leur ordonne, les yeux dans les yeux, de faire quelque chose, la plupart des hommes, même ceux qui ne veulent pas le faire, n'ont aucune initiative et ont peur de mourir, feront exactement ce qui leur est demandé.

Il poursuit en décrivant un combat dans les Ardennes où il ordonne à deux soldats d'aller éliminer une mitrailleuse allemande :

> Ils avaient peur de mourir mais ils le firent. Ils ne l'auraient jamais fait si je n'avais pas dit « Nous avons à faire ceci, vous avez à faire cela et maintenant faites-le ». Cela signifie que l'efficacité dépend directement du caractère directif du commandement[30].

À l'extrême droite de la puissance

En prolongeant la loi de puissance vers la droite, on arrive aux limites de la « quantité donnée de terreur », selon l'expression d'Ardant

Du Picq, que chacun peut supporter. Au-delà de cette limite, l'homme ne se contrôle plus.

Dans certains cas, l'inhibition peut devenir paralysie. En 1915, dans l'Argonne, la compagnie du lieutenant Rommel s'infiltre par un passage à travers un réseau de barbelés jusqu'à ce que « le chef de section de tête n'en trouve pas le courage, bloquant ainsi sa section et le reste de la compagnie de l'autre côté de l'obstacle. Les appels et les cris n'y font rien[31] ». Gaudy décrit ainsi un de ses camarades qui se dresse en hurlant : « Assez ! Assez ! Assez ! », puis « Je ne peux plus !… Je ne peux plus ! », avant de s'effondrer au sol[32].

Pour d'autres, c'est la fuite comme pour le pourtant très courageux Ernst Jünger lors de son premier combat : « Mes nerfs m'abandonnèrent complètement. Sans ménagement pour rien ni personne, je me mis à courir comme un fou à travers tout[33]. »

Pour quelques-uns enfin, la fuite peut également diriger vers l'avant. Il s'agit, dans ce cas, d'une attitude suicidaire, le plus souvent inconsciente, visant, selon Claude Barrois, à mettre fin immédiatement à la peur par la mort elle-même, tout en respectant la discipline[34]. Dans sa description des combats de parachutistes américains en Normandie le 6 juin, S.L.A. Marshall parle du cas d'un soldat américain nommé Stewart posté seul face à un pont et qui se met à courir en tirant avec son fusil-mitrailleur sur les quatre chars allemands qui viennent de surgir[35].

Par le phénomène d'imitation particulièrement fort sur le champ de bataille, ces attitudes extrêmes peuvent influencer grandement les événements.

Logarithmique tactique

Le phénomène de disparité des comportements et des performances est également collectif. En fonction de la proportion d'acteurs mais aussi des compétences liées de l'ensemble, les groupes ne sont pas égaux devant le combat. Même avec un souci de fournir les mêmes ressources et les mêmes expériences aux différentes unités, certaines persistent à être nettement supérieures aux autres.

En 1997, alors que je commandais une compagnie d'infanterie de marine, je testai mes neuf groupes de combat. Sur un terrain profond de 500 mètres parsemé de trous et d'obstacles, chacun d'eux devait s'emparer d'un point d'appui tenu par trois hommes. Attaquants et défenseurs étaient équipés de « systèmes de tir de combat arbitré par laser » (STCAL) dont chaque coup au but entraîne une mise hors de combat par déconnection. Au premier passage, les performances furent très inégales suivant les groupes. Certains furent étrillés dès le début de l'action alors que d'autres parvinrent à réussir la mission, dont un avec des pertes très légères. Après un deuxième passage, je constatai que la hiérarchie des performances restait sensiblement la même mais aussi qu'il y avait une nette progression de l'efficacité moyenne des groupes. Il y avait donc eu un apprentissage très rapide. Dans un troisième passage, les hommes furent mélangés dans les différents groupes. L'efficacité moyenne diminua nettement mais la hiérarchie des chefs de groupe resta sensiblement la même. J'en conclus que deux facteurs majeurs influençaient la performance des groupes : l'expertise du chef de groupe et la connaissance mutuelle qui permettait d'apprendre rapidement et d'augmenter le nombre d'acteurs.

Changeons de niveau. Lors de la bataille de La Haye-du-Puits en juillet 1944 en Normandie, trois divisions américaines ont été engagées dans des conditions tactiques similaires, à cette différence près que l'une d'entre elles, la 82e division aéroportée, disposait de deux fois moins d'hommes et d'artillerie que la mieux dotée, la 90e division d'infanterie. Les résultats ont été exactement l'inverse de ceux que pouvait laisser

anticiper le simple examen des moyens disponibles. La 82e division a été presque deux fois plus rapide dans la conquête du terrain tout en subissant deux fois moins de pertes que la 90e[36]. L'effort sur l'humain donne des résultats spectaculaires.

À une autre échelle encore, avec près de 60 000 hommes tués ou blessés pour 26 divisions britanniques engagées, le 1er juillet 1916, premier jour de la bataille de la Somme, est le plus meurtrier de l'histoire militaire du Royaume-Uni. On oublie généralement que 14 divisions françaises ont également été lancées à l'assaut ce jour-là dans des conditions identiques à celles des Britanniques, et que non seulement elles ont parfaitement réalisé leur mission mais elles n'ont perdu pour cela « que » 7 000 hommes, soit un taux de pertes 4 fois inférieur par unité engagée. La différence est que les divisions françaises avaient accumulé deux ans d'expérience de guerre, là où la plupart des unités britanniques étaient novices.

L'*Institute for Defense Analyses* a effectué une série de simulations sur la bataille de 73 Easting qui a opposé le 7e corps américain et la Garde républicaine irakienne lors de la première guerre du Golfe en 1991. Le résultat de ces simulations fut que si les deux adversaires avaient été dotés d'équipements identiques, mais en conservant les mêmes compétences, les pertes américaines auraient été dix fois supérieures à ce qu'elles furent en réalité. En conservant les équipements originaux mais en égalisant le niveau de compétences, les pertes américaines auraient été vingt fois supérieures[37]. Le capital humain est le plus important.

Ces exemples permettent d'illustrer aussi le caractère fractal du combat, puisqu'on retrouve le principe de la loi de puissance à tous les niveaux. Il y a des individus nettement plus performants que beaucoup d'autres, puis des groupes ou équipages, puis des bataillons et encore des divisions pourtant à chaque fois apparemment identiques de part et d'autre. Ces bataillons, escadrilles ou divisions comprennent eux aussi

leurs acteurs et leurs figurants mais la répartition et l'agencement entre ces deux groupes donnent quelque chose de plus efficace.

2.

J’avais atteint l’âge de vingt batailles

Selon Lord Moran, officier médecin britannique lors des deux guerres mondiales, le courage est comme un capital à la banque. On peut faire des retraits rapides ou non, on peut aussi y faire des dépôts ou être dangereusement à découvert. Il y a ainsi toute une économie du courage et de la peur à gérer depuis la première « vision de l’éléphant » jusqu’à la saturation du sang.

Le dépucelage de l’horreur

Le baptême du feu, c’est le « dépucelage de l’horreur » du *Voyage au bout de la nuit*. Une attente pleine d’appréhension et d’enthousiasme qui évoluent en sens contraire au fur et à mesure que l’on sent l’air se charger de danger. Le jeune sergent Tezenas du Montcel arrive sur le front à la fin du mois de février 1915 :

> J’ai comme le sentiment que je vais être initié à une grande chose follement désirée, vers quoi toutes mes forces sont tendues depuis des mois et sur le point de la connaître j’éprouve à la fois de l’appréhension et comme une sourde allégresse[1].

La principale angoisse est alors bien souvent simplement d’être « à la hauteur » des normes de courage et de compétence de son unité ou de

son statut d'officier ou de sous-officier :

> Il me tarde, d'autre part, d'être mis à l'épreuve, de ne plus faire figure de « bleu » aux yeux de mes hommes qui ont tous déjà vu le feu ou connaissent la tranchée, aux yeux surtout de ces rares rescapés de Champagne qu'on reconnaît tout de suite parmi les autres à la teinte délavée de leur capote, à leur regard atone devenu indifférent à tout[2].

Pour le capitaine Roul :

> Lorsque je suis parti en Afghanistan, je savais que j'allais vivre l'épreuve de ma vie et toute mon énergie était tendue vers ce but. J'avais pleinement conscience que j'allais assurer l'une des missions les plus risquées durant un mandat été, qui sont toujours plus violents que les mandats hiver. J'avais bien l'intention de me prouver à moi-même et de prouver aux autres que j'étais à la hauteur de mes anciens, et que je méritais bien mes galons de capitaine !

Le périple de la France jusqu'à la base de Nijrab en passant par le Tadjikistan et Kaboul constitue alors une montée en pression progressive qui laisse à chacun le temps de songer à son futur rôle. Je ressentais la même chose en 1993 durant le déplacement de deux jours de la compagnie depuis le port croate de Split jusqu'à Sarajevo, à travers la Bosnie en guerre, dans une ambiance proche d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad ou du film *Apocalypse Now*.

Le choc vient alors de la surprise, c'est-à-dire en l'occurrence du décalage entre l'anticipation souvent fantasmée de l'événement et la violence de sa réalité. Les premiers combats d'une guerre sont particulièrement traumatisants à cet égard, car presque tous les hommes

sont des « bleus » et ce qui se passe est très loin de ce qui était attendu. Pour Galtier-Boissière :

> Dans leur riante insouciance, la plupart de mes camarades n'avaient jamais réfléchi aux horreurs de la guerre. Ils ne voyaient la bataille qu'à travers des chromos patriotiques. […] Persuadés de l'écrasante supériorité de notre artillerie et de notre aviation, nous nous représentions naïvement la campagne comme une promenade militaire, une succession rapide de victoires faciles et éclatantes[3].

Le premier contact avec le feu est alors cruel :

> Soudain, des sifflements stridents qui se terminent en ricanements rageurs nous précipitent face contre terre, épouvantés. […] La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins : haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un hideux rictus, tous claquent des dents ; leurs visages bouleversés par la terreur rappellent les grotesques gargouilles de Notre-Dame ; dans cette bizarre posture de prosternation, les bras croisés sur la poitrine, la tête basse, ils ont l'air de suppliciés qui offrent leur nuque au bourreau. […] Combien de temps ce supplice va-t-il durer ? Pourquoi ne nous déplaçons-nous pas ? Allons-nous rester là, immobiles, pour nous faire hacher sans utilité[4] ?

Tous comprennent que la lutte qui commence sera une terrible épreuve. Avec le prolongement d'une guerre, les choses apparaissent moins difficiles pour les « bleus ». Ils sont préparés par l'ambiance de guerre qui règne dans le pays, les récits des combattants blessés ou

permissionnaires. Pour peu qu'on ait compris la nécessité d'une approche progressive du combat par une intégration préalable dans une cellule tactique solide et des séjours dans des secteurs calmes, les nouveaux soldats arrivent en première ligne avec un imaginaire qui correspond un peu mieux au réel, sans l'atteindre pour autant.

Pendant la Première Guerre mondiale, le médecin Pierre Ménard a effectué pendant plusieurs mois une série de prises de pouls et de tension chez les combattants sur les différentes lignes de tranchées à 100 mètres de l'ennemi jusqu'à 4 km en arrière. Il en a conclu que face au danger, tous étaient frappés par la peur, parfois violente, parfois minime mais jamais nulle. Cette peur n'avait pas forcément de lien proportionnel avec les menaces réelles. Les variations de tension étaient les plus fortes en première ligne, alors que c'était la seconde qui était la plus dangereuse car soumise de plein fouet aux tirs d'artillerie. Ces variations dépendaient surtout de l'expérience des hommes. Lorsqu'un soldat arrive pour la première fois sur la ligne de feu, son anxiété est très grande. La peur est violente, consciente et les émotions ne se hiérarchisent pas. Il est presque aussi effrayé par un obus tombant à 100 mètres qu'à 10 mètres. Cette peur exagérée lui fait faire des séries d'actes inutiles et souvent dangereux[5].

Hugues Roul décrit l'arrivée d'un jeune sapeur venu de France en cours de mission en Afghanistan. Après cinq jours seulement sur place, il a été engagé dans une mission où le détachement a connu dans la même journée l'explosion d'un IED (improved explosive device) et une embuscade valorisée par un IED. Cette journée constituait ce que le détachement avait connu de plus dur depuis le début du mandat, mais la plupart des hommes, présents depuis plusieurs mois, l'ont plutôt bien vécu, la mission s'étant terminée sans pertes. Le nouveau venu avait été au contraire très ébranlé par le degré de violence. Le fait qu'il vienne du même régiment que ses camarades et connaissent déjà la plupart d'entre

eux lui a permis de surmonter cette épreuve. Par la suite, une attention particulière a été portée à la place des nouveaux dans les missions.

Le chemin des âmes

Avec le temps et l'expérience, la peur ne disparaît pas complètement, mais elle est atténuée et largement inconsciente. Elle devient la peur utile qui tient la sensibilité toujours en éveil et déclenche les actes automatiques salvateurs tout en conservant le libre usage de ses facultés intellectuelles[6]. L'appréciation du risque est devenue une science. Paul Lintier, artilleur en 1914, décrit ainsi ce processus d'accoutumance et d'adaptation :

> D'abord le danger est un inconnu… on sue, on tremble… l'imagination l'amplifie. On ne raisonne pas… par la suite on discerne. La fumée est inoffensive. Le sifflement de l'obus sert à prévoir sa direction. On ne tend plus le dos vainement ; on ne s'abrite qu'à bon escient. Le danger ne nous domine plus, on le domine. Tout est là. […] Chaque jour nous entraîne au courage. À connaître les mêmes dangers, la bête humaine se cabre moins. Les nerfs ne trépident plus. L'effort conscient et continu pour atteindre à la maîtrise de soi agit à la longue. C'est toute la bravoure militaire. On ne naît pas brave : on le devient[7].

Cette accoutumance est relativement rapide. Il suffit, pour ceux qui survivent, d'une vingtaine de jours de combat d'intensité moyenne. Au Vietnam, les pilotes de chasse américains avaient remarqué que la plupart de leurs pertes survenaient avant un seuil de quatre missions de

combat, d'où l'idée de simuler le plus précisément ces quatre missions aux États-Unis avant de partir[8].

Pour autant, l'apprentissage du combat sous le feu est aussi une accumulation de stress, car ce n'est pas parce que vous avez à nouveau peur que les peurs anciennes disparaissent. Durant la campagne de France en 1944, les unités américaines mettaient en moyenne une vingtaine de jours pour s'adapter au combat. Les hommes étaient ensuite pleinement efficaces pendant encore une vingtaine de jours, la presque totalité d'entre eux commençant cependant à présenter des troubles. On assistait même à une période de confiance excessive pendant quelques jours, le temps de croire que si on avait survécu jusque-là on survivrait toujours, et puis, sauf pour une petite poignée, peut-être un homme sur vingt, tout décline rapidement. Le commandement se dégrade. Le capitaine Laffargue avoue ainsi qu'après plusieurs semaines de combat en 1914, il en était venu à ne plus commander que par des « suivez-moi[9] ». Les acteurs sont moins actifs et les figurants de plus en plus nombreux et passifs. Les évacuations pour trouble psychologique ou épuisement augmentent. En 1944, après quarante-quatre jours d'opérations continues en Italie, 54 % des évacués de la 2e division blindée américaine l'étaient pour des causes psychologiques. Après un mois d'affrontement à Diên Biên Phu en 1954, un cinquième de la garnison avait « déserté sur place » en attendant la fin des combats le long de la rivière Nam Youn.

Le point de rupture est atteint au bout de deux cents à deux cent quarante jours agrégés de combat[10]. C'est le temps qu'il a fallu à la 14e division indienne pour être considérée comme entièrement neutralisée psychologiquement pendant la campagne birmane de l'Arakan en 1942[11]. Ce fut aussi sensiblement le sort de beaucoup d'unités françaises en 1915 jusqu'à l'échec de l'offensive de Champagne en septembre, et l'épuisement général qui s'ensuivit. Cela a conduit le

commandement français a organiser l'équivalent des 3 x 8 en faisant tourner les hommes selon un cycle combat-repos-secteur calme. La capacité à résister s'en est trouvé nettement allongée.

L'épuisement peut aller beaucoup plus vite lorsque vous savez que vous avez moins d'une chance sur vingt de revenir de missions de combat qui vont s'enchaîner les unes après les autres. Après la bataille d'Angleterre, les pilotes de chasse britanniques, qui ont perdu un tiers des leurs en deux mois, sont clairement épuisés, ainsi d'ailleurs que beaucoup de pilotes allemands. En octobre 1942, lors de la bataille de Santa Cruz, les pilotes de l'aéronavale japonaise ont refusé de partir au combat après une série de pertes terribles. Dans l'été et l'automne 1943, les pertes de bombardiers de la 8e armée dépassent les 10 % à chaque raid sur Ratisbonne et Schweinfurt (jusqu'à presque un quart des membres d'équipage dans la seule journée du 14 octobre). Les refus et les comportements de « contrebandiers » (largage des bombes en mer du Nord et retour) se multiplient. Deux tiers des équipages qui rentrent aux États-Unis l'année suivante présentent des symptômes graves de troubles psychologiques[12].

Quant aux sous-marins allemands, à partir de l'été 1943, un sur trois ne revient pas de patrouille. Au total, 606 seront perdus au combat sur 780, avec un seul cas de reddition, l'U-570, d'ailleurs désemparé et sans liberté de manœuvre. Pour autant, les volontaires ne manquèrent jamais. Un soin extrême était apporté à la vie des équipages entre les missions, mis à l'écart des dangers et placés dans d'excellentes conditions de vie. Ils avaient conscience par ailleurs de faire partie d'une élite et de bénéficier d'un bon équipement qui s'améliorait en permanence (type XXI et XXIII[13]). Il est vrai aussi qu'ils faisaient partie d'une armée où, de toute façon, les pertes étaient terribles quelle que soit l'unité et qui n'a pas hésité à fusiller au moins 13 000 des siens, ce qui reste un puissant facteur de motivation.

Les Eskimos des tranchées

Sur le long temps, avec la croissance de l'expérience collective, les pertes diminuent alors que paradoxalement les machines à découper et trouer les hommes ont tendance à augmenter en nombre et en puissance au fur et à mesure de l'avancée des guerres. C'est typiquement le cas de la Grande Guerre où les pertes françaises sont survenues pour moitié dans les treize premiers mois. Puis, avec le temps, les vétérans sont devenus de plus en plus difficiles à tuer. Ils se sont adaptés à ce monde d'une hostilité extrême, comme les Inuits aux conditions du Grand Nord.

Werner Beumelburg, dans *La Guerre mondiale vue par un Allemand*, ancien combattant lui-même, décrit ainsi le soldat allemand de 1918 :

> Le soldat, c'est maintenant une somme d'expérience et d'instincts, un spécialiste du champ de bataille ; il connaît tout : son oreille contrôle instinctivement tous les bruits, son nez toutes les odeurs, celle du chlore, des gaz, de la poudre, des cadavres et toutes les nuances qui les séparent. Il sait tirer avec les mitrailleuses lourde et légère, avec le minen, le lance-grenades, sans parler de la grenade à main et du fusil, qui sont son pain quotidien. Il connaît la guerre des mines, toute la gamme des obus, du 75 au 420, le tir tendu et le tir courbe, et saura bientôt comment il faut se tirer d'affaire avec les chars[14].

Avant l'offensive sur l'Aisne, du Montcel s'adresse à ses hommes, mais

> certains, plus rares, ceux que j'aime le mieux, ont un air calme et un regard tranquille qui se pose sur le mien, sans que l'effort y transparaisse. C'est là le comble de l'art : ce sont les as. Ceux-là ont depuis longtemps mesuré toute l'étendue du risque et du

> sacrifice : ils ont fait la Somme, la Champagne ou l'Argonne ; ils ont acquis une maîtrise qui leur permet d'être eux-mêmes en toutes circonstances, et les épreuves répétées n'ont pas tari la source de dévouement qui est en eux[15].

Cela ne veut pas dire pour autant que les vétérans n'ont pas peur, mais les peurs ont été et se sont déplacées. Les « bleus » ont surtout peur de mal se comporter puis de mourir puis de tuer, pour reprendre le cycle d'initiation décrit par August von Kageneck[16]. Selon le sociologue israélien Ben Shalit, l'expérience de la guerre réduit la peur de mourir alors que celle d'être mutilé physiquement et psychiquement augmente[17].

Pour le cadre, c'est souvent le sort de ses hommes, résultat de ses propres décisions, qui induit le stress, mais ce processus de décision est aussi ce qui le soulage. Pendant la guerre des Six Jours (1967), un officier israélien estimait qu'« une des choses qui résout tous les problèmes de l'officier est simplement le fait que vous soyez responsable de vos hommes et de leurs vies[18] ».

Le point de rupture

L'accoutumance n'est cependant pas forcément synonyme de renforcement psychologique, car elle se conjugue aussi avec un phénomène d'usure. L'approche d'un nouveau combat fait resurgir des souvenirs refoulés et accroît la tension. Pour Jünger, « c'est une erreur de croire qu'au cours d'une guerre le soldat s'endurcit et devient plus brave. Ce qu'on gagne dans le domaine de la technique, dans l'art d'aborder l'adversaire, on le perd de l'autre côté en force nerveuse[19] ». En 1918, lui-même se sent « entièrement saturé d'expériences et de sang.

Et j'ai alors l'impression qu'on nous en a vraiment trop demandé ». Dans l'autre camp, pour Charles Delvert :

> Cette guerre effroyable, où le feu ne cesse pas un seul instant, tend à tel point les nerfs que, loin de diminuer, l'appréhension ne fait qu'augmenter chez les combattants. Et tous sont ainsi. Sans doute, on arrive à ne plus faire attention à un obus qui passe ou une balle qui siffle. Mais à chaque nouveau départ pour les tranchées, je vois les visages un peu plus contractés[20].

Lord Moran compare l'usure des équipages de bombardiers soumis à un état permanent de peur lors des missions au cycle des saisons : « Le pilote passe par une période d'été, période de confiance et de succès. Mais les mois d'été passent et quand l'automne survient, l'image de la détresse du pilote est peu différente de celle du soldat[21]. » À la question : « Si vous aviez le choix, retourneriez-vous en Afghanistan ? » posée en 2010 à des soldats revenant de six mois d'opérations en Kapisa-Surobi, 75 % répondent oui. Les – relativement – moins volontaires sont paradoxalement ceux qui ont occupé des postes de soutien, *a priori* les moins risqués, et ceux qui ont participé à au moins 11 actions de combat (soit 18 % des hommes engagés en Kapisa)[22].

Lors des événements de novembre 2004 en Côte d'Ivoire, outre les témoins de l'attaque aérienne ivoirienne qui a tué neuf de leurs camarades, les soldats français qui ont présenté des troubles psychologiques pouvaient être classés en deux catégories. Il y avait les « bleus », qui se rendaient compte que, contrairement aux campagnes de recrutement qui n'évoquaient jamais cet aspect, la vie militaire pouvait être dangereuse, et les « anciens », qui revivaient des expériences similaires vécues sur d'autres théâtres d'opérations[23]. Au même moment, lors des combats pour la reconquête de Falloujah, la cellule de

soutien psychologique des Marines recevait deux flots distincts : celui des jeunes d'abord et, quelques jours plus tard, celui des plus anciens.

En bons managers, les Américains ont été les premiers à gérer le « compte en banque du courage » en proposant aux combattants un horizon visible de fin de guerre en fonction du nombre de missions aériennes ou du temps de présence au front. Cette gestion micro-tactique est alors entrée en conflit avec l'efficacité macro-tactique de l'ensemble des unités en les privant de leurs meilleurs éléments, dont beaucoup d'acteurs, et en réduisant encore leur cohésion en augmentant leur *turnover*. Au bilan, ce système a peut-être tué plus de soldats américains qu'il n'en a sauvé. Il aurait sans doute mieux valu avoir plus d'unités de combat pour éviter de mettre les rares qui existaient sous une pression permanente.

Et puis il y a ceux qui ne connaissent pas ce point de rupture et qui continuent, piégés par l'ivresse de l'adrénaline. Sur les quarante meilleurs as de la chasse française de la Grande Guerre, dix sont tués avant la fin des hostilités et trois sont très grièvement blessés. Sur les vingt-sept autres, dix meurent encore dans un avion dans les neuf ans qui suivent, dans des exhibitions diverses ou des tentatives de record[24].

3.

La vie près de la mort

Combattre, c'est d'abord pénétrer dans un monde qui ne mesure guère plus de quelques centaines de mètres de large et un moment qui ne dure le plus souvent que quelques heures. Ce monde nouveau est une brèche dans l'espace habituel de nos perceptions. C'est un endroit surréel où, par tous ses sens, il faudra absorber en quelques minutes les émotions de plusieurs années de vie moyenne.

Le Cauchemaristan

La violence des combats ne déforme pas seulement les hommes, elle modèle aussi l'espace et le temps autour d'eux. Il suffit que les combats durent et la zone de mort devient un décor de cataclysme fascinant par son étrangeté. Y pénétrer, c'est entrer dans un film expressionniste où même les pierres donnent l'impression d'avoir souffert, comme ces dizaines de pavillons écrasés par des marteaux géants à l'entrée de Sarajevo pendant le siège. La ville même semblait un décor de Fritz Lang avec sa grande avenue centrale *(sniper alley)*, grise et vide, encadrée de bâtiments percés ou effondrés où seuls quelques graffitis *(Apocalypse here)* et des ombres fugitives indiquaient la présence de la vie. La couleur n'y apparaissait vraiment à l'air libre que par les explosions ou, surtout la nuit, par quelques fusées blanches, rouges et vertes qui montaient et retombaient, généralement juste avant un vacarme.

Une zone de mort un peu ancienne est un lieu invraisemblable et lugubre, transformé par la dialectique de la destruction et de la protection, entre les obus qui nivèlent les saillants et les hommes qui creusent la terre et occupent tous les trous, niches, caves, tunnels pour leur échapper. La vie se réfugie dans le bas alors que le monde de la surface se vide. Le sergent du Montcel arrive en Champagne à la fin de l'année 1915 :

> Cette absence complète de vie, surprenante et de plus en plus sensible au fur et à mesure de notre avance, crée autour de nous comme une ambiance de mystère qui n'est pas sans attrait. Mais elle cache tant d'inconnu qu'elle m'étreint un peu[1].

Quelques mois plus tard, un officier découvre le champ de bataille de Verdun :

> C'est une impression d'immensité et de désert. […] Où sont-ils ? Où sont les nôtres ? Rien, on ne voit rien de vivant. Seraient-ils tous morts, balayés par l'ouragan qui déferle sur eux depuis quatre mois ? […] Sur ce pays désert et mort, une seule chose manifeste sa vie, c'est le canon[2].

Les quelques bois et localités perdus dans ce « bled » achèvent de donner un caractère apocalyptique à cet ensemble. Pour le sergent Chenu, qui se prépare à partir à l'assaut : « L'ennemi ? Comme d'habitude, nous ne le verrons pas. Ce seront des obus, des balles ; tout ou plus, au loin, des silhouettes se dressant, s'absorbant dans le sol[3]. »

Une zone de combat est un espace à trois dimensions, les hommes sont en bas mais aussi dans le ciel, scrutant, frappant parfois, combattant eux-mêmes sous le regard des fantassins incrustés dans le sol. Depuis

1915, le ciel de combat est aussi peuplé d'engins volants de toutes sortes, ballons d'observation, hélicoptères, chasseurs-bombardiers qui frappent et repartent, forteresses volantes tournant pendant des heures autour d'une ville et de drones.

Ce ciel devient d'ailleurs presque solide lors des grands combats. À partir d'une certaine quantité, le bruit des balles de gros calibre et les obus des canons-mitrailleurs qui passent au-dessus des têtes s'homogénéise pour former une voûte sonore qui couvre tous les autres bruits. Le sentiment de cloisonnement est alors complet lorsque apparaissent les barrages d'artillerie, fumigènes et explosifs, fixes ou mobiles, qui séparent les adversaires. Le barrage roulant, sorte de mur fait d'explosions, de poussières et d'éclats bondissant de 100 mètres toutes les deux ou trois minutes, est particulièrement angoissant pour les défenseurs, qui le voient arriver tout en cachant l'ennemi, et exerce au contraire une certaine fascination pour les attaquants, qui se sentent aspirés par lui.

Dans cette marmite, l'air lui-même est imprégné d'un mélange d'odeurs cadavériques, de terre remuée, de poudres diverses, de fumées d'échappement de chars et parfois de vapeurs empoisonnées.

L'homme engagé dans cet univers sait qu'il rencontrera presque à coup sûr des spectacles d'autant plus horribles que les manières de détruire les hommes se sont diversifiées. Avant la Grande Guerre, le sentiment général était que les seules blessures à soigner viendraient d'armes blanches et de balles de fusil « aseptisées » par leur vitesse. En réalité, les premières seront presque inexistantes et les secondes représenteront moins d'un tiers du total. Qui a vu les effets d'une balle sur un visage comprend déjà la relativité de la notion de balle aseptisée, mais en plus il faudra désormais y ajouter les chairs déchirées par les éclats, percées par les rafales de mitrailleuses, brûlées par les flammes, le napalm ou le phosphore, déformées par les intoxications ou écrasées par

les pierres. À la peur de mourir s'ajoute encore celle de la dislocation totale de son corps.

Le choc des premières visions de morts ou de blessés graves est surmonté au moment de l'action par un blocage de la sensibilité, puis par l'accoutumance. Le premier blessé que j'ai vu avait la gorge percée et sa tête baignait dans son sang. Sa bouche faisait un O à la recherche de l'air. Je l'ai oublié presque instantanément pour me concentrer sur ma mission. En 1918, lors d'une attaque, Jünger, combattant aguerri, est gêné par un corps : « J'enjambe le cadavre et trois pas plus loin l'événement s'est déjà effacé de ma mémoire[4]. » Certaines visions particulièrement horribles sont cependant incontournables et peuvent encore bouleverser les vétérans. Jünger, lors de la même offensive, voit sa compagnie frappée par un obus de très gros calibre :

> Ce que j'aperçois alors de ma petite niche, de ce balcon d'où je plonge sur l'entonnoir béant comme sur une arène effroyable, cela me transperce le cœur comme une lame glacée et me jette d'un seul coup dans un désarroi total, me paralyse comme une apparition criarde dans une vision de cauchemar. […] Le cœur voudrait écarter de lui cette image et pourtant il enregistre tous ses détails[5].

À l'horreur des vues s'ajoute celle de l'odeur des cadavres. Pour Philip Caputo, « l'homme qui l'a respirée ne croira plus jamais que l'homme soit le chef-d'œuvre de la création. Les morts que j'ai approchés […] étaient plus malodorants que tous les oiseaux, chevreuils et poissons que j'ai vidés, dépecés ou écaillés à la chasse ou à la pêche[6] ».

Les spectacles de l'horreur sont certainement plus rares qu'une certaine littérature a pu le laisser croire, mais les visions refoulées de cadavres aux postures grotesques, les cris de soldats mourant étouffés,

les troupes entières fauchées resurgissent souvent dans l'esprit des hommes, en particulier dans la période d'attente du combat.

Dans les missions contemporaines, les visions d'horreur ne sont plus le seul fait des zones de combat puisque le combat peut être partout. Lors de l'hiver 1993, des enfants faisaient de la luge à proximité de notre base au cœur de Sarajevo croyant peut-être y être en sûreté. Un obus de mortier est tombé au milieu d'eux et les a pulvérisés sous les yeux d'un de mes caporaux-chefs. Il a ensuite fallu ramasser leurs cadavres et continuer la mission.

S'il existe une limite à la quantité de terreur acceptable, il existe aussi sans doute des limites à l'absorption des visions horribles. Dans *Sans blessures apparentes*, Jean-Paul Mari décrit, entre autres, les ravages psychologiques des missions d'ensevelissement des innombrables cadavres rwandais en 1994. Plusieurs soldats français ne s'en sont jamais vraiment remis.

Les abeilles de plomb

Si le champ de bataille apparaît souvent vide, en revanche, il est bruyant. On y entend d'abord les cris des hommes, ceux des chefs qui donnent des ordres, ceux des blessés qui appellent à l'aide ou ceux des encouragements. Pendant la guerre de Corée, une attaque chinoise nocturne sur le bataillon français fut refoulée par le bruit d'une sirène et les hurlements d'un groupe de Français se ruant en lançant des grenades[7]. On y entend aussi de multiples moteurs et chenilles. On y entend surtout le bruit des projectiles. Comme le combattant voit peu d'ennemis et quasiment jamais de départs de coups, il est donc obligé, le plus souvent, de se fier à son ouïe pour appréhender les menaces. Avec le temps, il apprend à trier les sons dans le chaos.

Les bruits les plus fréquents proviennent des balles de fusil et, surtout, de mitrailleuse. Ces bruits sont beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. Une balle est animée d'une vitesse supérieure à celle du son et produit donc un « bang sonore » tout le long de sa trajectoire. Perceptible quelques dizaines de mètres autour de la balle, ce violent claquement meuble l'atmosphère du combat et contribue, en projetant le son de haut en bas, à écraser les hommes. Ce bruit immédiat doit être distingué de la détonation de départ qui se déplace vers soi à 300 m/s. Plus l'origine du tir est lointaine et plus les deux bruits sont décalés. Le bang peut être accompagné d'un sifflement produit par le frottement dans l'air, audible seulement à quelques mètres, ce qui signifie que l'on était probablement dans la ligne de visée. L'abaissement instinctif qu'il provoque, surnommé le « salut », est donc vain, car lorsqu'on atteint le sifflement la balle est déjà loin. Une des coquetteries du vétéran, surtout à proximité de « bleus », est de le contrôler.

La méconnaissance, fréquente, de ce phénomène peut avoir des conséquences graves. Le claquement, que l'on entend en premier, peut être confondu avec la détonation de départ qui seule donne évidemment le lieu d'origine de la menace. Les soldats inexpérimentés situent alors l'ennemi dans une mauvaise direction et plus près qu'il n'est en réalité. Des unités ont même paniqué croyant être débordées sur leurs arrières. Ces confusions sont à l'origine de multiples légendes comme les fusils à deux détonations, les mitrailleuses postées dans les arbres et surtout les balles explosives.

L'origine du tir d'une mitrailleuse est encore plus difficile à déterminer, car la succession de claquements étouffe complètement les faibles détonations de départ sauf celui de la dernière balle de la rafale que l'homme exercé va attendre. Elle seule indique la véritable direction de l'arme. Comme souvent les mitrailleuses tirent de flanc sur des combattants qui progressent en ligne, l'erreur commune est de situer la mitrailleuse ennemie devant ou derrière soi dans l'axe des claquements,

alors qu'elle est souvent à droite ou à gauche et nettement plus loin. Le martèlement régulier des rafales est de plus rendu particulièrement impressionnant par le sentiment de faucheuse automatique et insensible qu'il procure.

À ces phénomènes de frottement sur l'air s'ajoutent les miaulements des ricochets et les échos, en particulier en milieu urbain ou dans les bois. Le son du claquement se répercute sur les murs ou les arbres et déconcerte encore plus.

Il faut également ajouter un son beaucoup plus macabre : celui de l'impact sur les corps, parfaitement reproduit dans le film de Steven Spielberg, *Il faut sauver le soldat Ryan*. Les balles et éclats d'obus produisent un bruit assez sourd, mais qui peut devenir aigu lorsqu'ils sont déviés par un os.

Le fantassin doit également prendre en compte les grenades lancées à la main, au fusil ou au mortier léger. Leur arrivée est souvent silencieuse et il est nécessaire pour s'en prévenir de scruter le ciel en permanence. Les grenades offensives, sans projection d'éclats et donc peu dangereuses, sauf dans un espace clos, sont vite reconnaissables à leur éclatement sec et à l'absence de sifflements.

Les tambours d'acier

Avec les balles, l'environnement sonore peut être occupé complètement par les obus jusqu'à parfois épuiser les hommes par cette seule omniprésence. Certains s'endorment à côté de leurs propres batteries d'artillerie.

Les phénomènes sonores des obus sont identiques à ceux des balles, en plus fort et avec un éclatement à l'arrivée. La détonation de départ n'est pas toujours entendue à cause de l'éloignement et du défilement des pièces. Le claquement n'a lieu que lorsque la vitesse

initiale de l'obus est supérieure à celle du son. Ce bruit est par ailleurs loin de l'homme au sol et son volume est atténué par la distance. Le premier rôle revient donc au sifflement et à l'éclatement. Beaucoup plus fort que celui de la balle, le sifflement annonce l'arrivée. Selon son calibre, sa vitesse ou la tension de sa trajectoire, il peut aller du bruit de la sirène à celui du train en marche. Le 23 octobre 1916, les Allemands défendant le fort de Douaumont sous les obus français de 400 mm avaient l'impression de trains volants leur tombant dessus toutes les dix minutes. Vient ensuite l'éclatement, dans l'air s'il s'agit d'un fusant avec un gros volume, au sol s'il s'agit d'un percutant. Dans ce dernier cas, la projection des éclats, des cailloux et de la terre s'ajoute au bruit de l'explosion pour donner l'impression d'un mur de fer qui s'écroule. Le spectacle du geyser de terre et des panaches de fumée ou de poussière s'ajoute au fracas pour impressionner l'individu[8].

Outre les éclats, l'explosion de l'obus est dangereuse par son souffle, une onde aérienne condensée à l'avant par la compression de l'air et dilatée à l'arrière par sa raréfaction. Si l'explosion est proche et l'explosion puissante, on sent alors ses poumons éclater et sa tête se vider. Des lueurs colorées passent devant les yeux. Ce souffle, associé au fracas et aux vibrations, donne lieu à des troubles respiratoires et circulatoires qui, avec la surprise, accroissent encore les effets de la peur. Ceux qui, coincés, ne peuvent accompagner le mouvement en étant projetés en arrière en subissent pleinement les effets jusqu'à parfois mourir figés et sans aucune plaie extérieure. Ces obus percutants, les plus utilisés, sont également les seuls à avoir un effet matériel important contre les retranchements, mais ils sont plus ou moins neutralisés par l'enfouissement dans le sol avant d'éclater et il existe de nombreux angles morts dans la gerbe d'éclats.

Les soldats abrités ne craignent pas le souffle et les éclats de l'explosion mais ils subissent l'ébranlement du sol. Dans les abris bétonnés, le martèlement continu de la dalle par les obus de gros calibre,

que l'on n'entend pas venir, est une épreuve terrible. Lorsque le bombardement se prolonge pendant plusieurs heures, voire plusieurs jours, les effets sur le système nerveux sont d'autant plus dévastateurs que l'on se sent impuissants. Jacques d'Arnoux décrit

> un temps démesuré [pendant lequel] nous écoutons les masses de fer s'effondrer sur notre tranchée. Percutants et fusants, 105, 150, 210, tous les calibres. Dans cette tempête d'écroulements, nous reconnaissons tout de suite l'obus qui veut nous ensevelir. Dès que l'oreille distingue le funèbre hululement, nous nous regardons avec angoisse. Tout crispés, tous recroquevillés, nous plions sous la pesée du souffle. Nos casques se heurtent, nous chancelons comme des hommes ivres[9].

Au bout de plusieurs heures de bombardement, les défenseurs de Douaumont, terrorisés, se sont enfuis du fort tant le bruit dont l'origine est inconnu est le plus terrifiant. Pendant les opérations dans le Pacifique et même la guerre des Malouines, les marins avaient tous le réflexe, lorsque le service le leur permettait, de monter sur le pont des bateaux pour voir les avions ennemis plutôt que d'attendre les coups sous le pont.

La mort par en haut

À partir de la Grande Guerre, les fantassins doivent également faire face à la menace aérienne. Lorsque l'avion attaque en rase-mottes à la mitrailleuse, ce bolide qui associe le rugissement d'un moteur à celui du martèlement des claquements des balles produit un gros effet. Celui-ci a longtemps été beaucoup plus psychologique que physique, la dispersion des projectiles réduisant largement leur précision. Ce n'est plus le cas

aujourd'hui avec les hélicoptères d'attaque modernes qui combinent la puissance de feu d'une compagnie de mitrailleuses et la précision d'un tireur d'élite.

Les bombes larguées ont aussi été longtemps peu précises mais elles ont toujours été impressionnantes par leur « murmure froufroutant » qui s'amplifie soudain, la forte explosion et le sentiment d'être sans protection sous cette épée de Damoclès. Pour le commandant Bloch, ce bombardement possède

> une capacité d'épouvante qui n'appartient véritablement qu'à lui. Les projectiles tombent de très haut et semblent, à tort, en tomber tout droit. Le jeu combiné du poids et de l'altitude leur imprime un élan visiblement formidable, auquel les obstacles les plus solides paraissent incapables de résister. Il y a, dans une pareille direction d'attaque, doublée d'une pareille force, quelque chose d'inhumain. Comme devant un cataclysme de la nature, le troupier courbe la tête sous ce déchaînement, incline à se croire absolument sans défense[10].

L'usage de la tactique de bombardement en piqué par les stukas allemands en 1940, combinant frappe verticale et sirène stridente, a marqué toute une génération de combattants. Julien Gracq, dans un de ses romans, a très bien démonté la psychologie des combattants français sous ces attaques :

> Les avions piquaient droit sur l'objectif pour poser leurs bombes en déclenchant une espèce de sirène. La sirène surtout visiblement impressionnait les hommes. Elle les scandalisait. Cela attrape, cette mauvaise farce lugubre qui bernait la peur au moment de pulvériser, heurtait en eux un code d'honneur obscur. C'était le symbole du génie dépravé, la quintessence du coup bas,

> de la prise défendue. C'est des gens qui ont le vice au corps, fit Gourcuff [un des personnages du roman] en hochant la tête[11].

Cette tactique jouant sur la peur du bolide venu d'en haut a été remise à l'honneur dans les conflits de contre-insurrection récents, en Afghanistan en particulier, avec les « démonstrations de force » aériennes au-dessus des rebelles pour les faire fuir sans même avoir à ouvrir le feu.

Avec la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce qui n'était qu'un harcèlement souvent plus impressionnant que vraiment meurtrier est devenu un écrasement total. Un officier allemand décrit ainsi la nuit du 17 au 18 juin 1944, lorsque 2 000 bombardiers viennent « préparer » l'opération *Goodwood* :

> Dans le sifflement continu des bombes, dans le fracas des explosions, les hommes entendaient venir la mort, connaissaient un sursis, entendaient à nouveau venir la mort, connaissaient encore un sursis, et cela indéfiniment. Les nerfs flanchaient chez beaucoup. Il y eut des cas de suicide et d'autres de folie provisoire ou définitive. Fermes et champs disparaissaient, comme effacés. Un paysage lunaire de cratères, empli d'une odeur acide, les remplaçait. Des chars flambaient, d'autres et des hommes étaient ensevelis… Et les gros bombardiers peints en noir continuaient à défiler, volant bas, pour plus de précision[12].

La mort par en bas

La mort peut également venir d'« en bas », par les mines, sapes et pièges de toute sorte, ce qui accroît encore l'angoisse du combattant par

les mutilations qu'ils provoquent à coup sûr et le sentiment que l'on ne peut plus surveiller toutes les directions dangereuses en même temps. Cette mort à la fois soudaine et sournoise, car bien souvent on ne voit pas d'ennemi, est devenue, sous la forme des engins explosifs improvisés (plus connus sous l'acronyme IED) la menace principale pour les forces engagées dans les combats actuels dits « asymétriques ». Ces combinaisons variées d'une charge – un obus le plus souvent – explosive et d'un système de déclenchement à distance ou autonome sont responsables d'environ 40 % des pertes des coalisés en Afghanistan et surtout en Irak.

Le 10 mai 2011, le capitaine Roul conduit une mission de reconnaissance d'itinéraire dans la province afghane de Kapisa.

> J'aperçois, comme l'ensemble du détachement, une énorme explosion au niveau du véhicule de tête. La buse que le binôme était en train de reconnaître à pied vient de sauter. Mon radio-tireur est tellement sidéré par ce qu'il vient de voir qu'il laisse tomber le combiné radio. Le radio-tireur du véhicule de tête m'annonce simplement qu'il y a un « Delta-Charlie-Delta », c'est-à-dire une personne « DéCéDée ». Formulation inhabituelle qu'il emploie car il n'arrive pas à dire sur le réseau section qu'il y a un « mort ». Je comprends immédiatement la situation. Un taliban a déclenché un IED et sur le binôme débarqué, un des deux est mort sur le coup.
>
> Tout s'est joué en une fraction de seconde, nous n'avons même pas pu tenter de le sauver en effectuant des gestes de premiers secours, et nous n'avons même pas été pris à partie, ce qui nous auraient au moins permis de nous « défouler ». J'ai l'impression que nous vivons le comble de la fatalité, et je payerais cher pour pouvoir remonter le temps afin de modifier le cours des choses. À partir de ce moment, je vais être tenaillé par un sentiment de

> solitude que je n'ai jamais connu dans ma vie. Je réalise en effet que je vais devoir prendre seul, et souvent dans l'urgence, une quantité incroyable de décisions qui pourront à chaque fois mettre en danger la vie de mes hommes.

Étouffés et enfermés

Depuis la Grande Guerre également, les projectiles ne sont plus les seules agressions. L'emploi des gaz, cette « mort qui marche vers soi », se développe et fait de l'odorat le nouveau sens vital qui oblige à chercher l'odeur de moutarde au milieu de celle des cadavres et de celle de la terre remuée. Cette menace terrifie les poilus qui

> passent le groin [le masque], serrant les tresses à s'en meurtrir, tâtant du doigt s'il s'applique bien partout. […] Leur attention est tout entière au clic-clac du clapet, et, pour le contraindre à fonctionner, ils respirent à grands coups, la poitrine oppressée[13],

exercice rendu souvent difficile par l'essoufflement dû à la peur ou l'effort physique. Le port de masques de protection accentue encore la sensation d'isolement du soldat, rend tous ses voisins anonymes, amoindrit ses capacités à faire face aux menaces et donc sa confiance en lui.

À partir de juin 1918, le champ de bataille est aussi traversé de machines qui broient les obstacles, avancent à grand bruit de moteur et de chenilles sur le fantassin sans craindre ses projectiles.

La vie à l'intérieur de ces chars, décrite par Charles-Maurice Chenu, un des premiers tankistes français, n'est pas moins éprouvante, qui combine les peurs de l'enfermement et la fébrilité d'un atelier industriel :

> Le tank est enfumé par son tir endiablé. Dans cette pénombre des hommes s'agitent, le visage taché d'huile. Sur la joue de Gorgit se fige un filet rouge et le canonnier sur ses écorchures porte un pansement déjà sali. Des relents âcres d'essence et de poudre piquent le nez et prennent à la gorge… Les obus surgissent des coffres. En un tour de main les fusées sont vissées ; les projectiles circulent de l'un à l'autre parmi ces corps accroupis ; les obus sont jetés dans le canon, sur lequel se referme en claquant la culasse. Et la mort s'élance[14].

Les hommes entendent le bruit sourd des explosions alentour et celui, plus cinglant, des éclats sur la carapace, attendant le coup direct et la mort horrible, parfois dans un brasier. Lors du premier engagement des chars français, 35 engins sur les 121 engagés brûlent. Chenu en a fait une description saisissante :

> Ah ! les choses qu'on n'oubliera pas ! Les spectacles à jamais gravés dans les yeux, malgré tant d'horreurs qui déjà s'y sont burinés ! Le char de gauche, d'un coup, est devenu brasier. Devant lui fume encore l'obus qui vient de l'incendier. Et deux torches s'échappent, deux torches qui courent, éperdues, follement, vers l'arrière, deux torches qui se tordent, qui se roulent sur la terre[15].

Lorsque les engins n'explosent pas, les équipages qui se succèdent sur un même char respirent l'odeur des brûlures de leurs prédécesseurs incrustées dans le métal.

On retrouve un sentiment identique à bord des navires. Même sur les grands bâtiments de ligne des deux guerres mondiales, une trentaine d'hommes au maximum ont une vision plus ou moins partielle ou fugitive des engagements. Le reste, soit l'immense majorité de

l'équipage, n'a aucune vue directe de la bataille, isolée dans des centaines de compartiments. Le combat y est vécu de manière indirecte. Or, s'il est généralement rare dans ce milieu, il est aussi paroxysmique. Au cours de la bataille nocturne de l'île de Savo le 9 août 1942 près de Guadalcanal, trois croiseurs sont déchiquetés par le feu japonais. Plus de 900 hommes sont massacrés et 600 autres mutilés[16]. La mort peut être immédiate si un obus ou une torpille explose dans les soutes. Trois croiseurs de bataille anglais disparaissent ainsi dans les eaux froides de la mer du Nord durant la bataille du Jutland en 1916. Elle peut aussi être une agonie interminable comme pour les hommes de l'*Arizona* coincés dans le bâtiment pendant trois semaines après le bombardement de Pearl Harbor ou ceux du *Tirpitz* touché le 12 novembre 1944 par le Bomber Command et dont seuls 80 hommes sur 1 300 purent être dégagés grâce à un trou pratiqué au chalumeau dans la coque renversée[17].

On imagine l'angoisse de ces hommes, certes occupés par de nombreuses tâches, mais toujours dans l'attente du coup fatal contre lequel ils ne peuvent guère se prémunir. Au Jutland, l'officier directeur de tir du *Derflinger* a maintenu le feu de son artillerie sachant pertinemment que celui-ci était inefficace car « sinon l'équipage aurait sombré dans le désespoir[18] ». Sur certains navires américains, comme le porte-avions *Enterprise*, on plaçait des interphones pour permettre à l'équipage d'entendre les comptes rendus des pilotes engagés au combat et d'avoir ainsi une idée du déroulement de la bataille.

La zone de mort diluée des guerres au milieu des populations

Il peut arriver aussi, et c'est désormais fréquent dans les unités engagées dans les conflits de contre-insurrection, d'évoluer dans des zones de mort moins violentes que les batailles paroxysmiques des guerres entre États mais beaucoup plus larges. Dans la province de Kapisa en Afghanistan ou le triangle sunnite irakien, le soldat français ou américain ne risquait pas un bombardement massif semblable à celui du 21 février 1916 à Verdun. Le danger y était cependant à peu près partout, y compris dans ses bases susceptibles d'être frappées par des obus de mortier ou des roquettes, et tout le temps.

Dans un tel contexte, il n'y a plus d'« avant » ou d'« arrière », les convois logistiques peuvent être attaqués presque autant que les unités de première ligne. Dans la population environnante, ceux qui portent les armes ne sont pas les seuls à se battre, beaucoup d'autres sont aussi partie prenante pour observer ou renseigner par exemple. Ouvrir le feu au milieu des populations, c'est courir le risque de toucher des civils et donc de susciter un scandale international et même de se retrouver devant un tribunal. La « quantité de terreur » à absorber est moins importante qu'à El-Alamein ou à Omaha Beach, quoiqu'à toute petite échelle dans certains accrochages cela puisse s'en approcher, mais le stress est permanent. Le taux de stress post-traumatique est sensiblement le même parmi les troupes britanniques en Irak que pendant la Seconde Guerre mondiale. Quand on interroge les hommes du 1er régiment de chasseurs parachutistes, tous ou presque avouent avoir préféré le combat d'homme à homme direct dans l'Adrar des Ifoghas au Mali à l'ambiance de la Kapisa où après avoir perdu dix hommes dans un attentat suicide, la pression politique pour limiter les pertes a fini par rendre la mission étouffante.

Le petit n'est pas le simple. L'univers du simple soldat au combat est aussi complexe que celui du général ou de l'amiral qui déplace des brigades ou des escadres. Il est surtout plus dangereux. S'engager dans

un combat, c’est participer à un concert disharmonique dont il faut apprécier chaque morceau en expert sous peine de disparaître.

4.

Le théâtre de l'esprit

La Somme, 5 septembre 1916. Le sergent Tezenas du Montcel, attend de monter à l'assaut :

> Plus que dix minutes :
> – Faites passer… baïonnette au canon… faites passer…
> Je ne me sens pas brillant : c'est pourtant le moment où il faut tenir. […] Je m'approche des gradins de franchissement et regarde en haut. Comment allons-nous sortir de là ? La moitié de mes hommes se massent autour de moi ; les autres vont sortir un peu plus loin, à l'endroit démoli. Je les regarde : ils sont pâles, calmes, magnifiques. […] Moins cinq : les détonations, sifflements, ululements continuent au-dessus de nos têtes : c'est l'enfer.
> Je jette un coup d'œil sur ma droite : les baïonnettes brillent entre les visages creusés de mes soldats. Plus loin à une trentaine de mètres, j'aperçois soudain le lieutenant Ramière qui est monté sur une marche du parapet et dont le buste dépasse la tête des hommes. Il regarde la montre qu'il tient dans la main.
> Je suis prêt. Mon Dieu que votre volonté soit faite.
> Deux coups de sifflet, unis, tranquilles, ont percé le hourvari. Comment ? Déjà ? ! Le lieutenant, dressé cette fois à mi-corps du parapet fait signe du bras : « En avant ! » et monte…
> En avant ! Je grimpe le premier [1].

Dans l'antichambre de l'assaut

La plus grande épreuve pour un soldat n'est pas le combat mais son attente, surtout si elle s'effectue sous le feu adverse. Pour Galtier-Boissière, « avant d'être engagé, on ressemble au monsieur qui attend chez le dentiste et frémit en entendant les hurlements du précédent client. Une fois dans la tourmente, on n'a heureusement plus le temps de penser à rien[2] ». Alors qu'il est au plus fort de la bataille de Verdun, Georges Gaudy avoue : « On allait se massacrer, mais cela valait mieux que de subir, sans pouvoir bouger, l'épouvantable rage des marmites[3]. » Sur 300 vétérans américains de la guerre d'Espagne, 213 confirmèrent cette vision et 42 seulement estimèrent avoir eu plus peur durant le combat[4].

La cruauté de cette attente réside surtout dans l'impossibilité d'agir alors que la tension est presque à son maximum. Refouler son angoisse sans agir c'est laisser libre court à son imagination, entrer en soi, fantasmer sur son action future, se remémorer des actions similaires, revoir ses proches. Les tics et gesticulations se multiplient. On vérifie plusieurs fois son équipement et surtout le fonctionnement de son arme. Les chefs se demandent s'ils ont pris les bonnes décisions. Certains craquent d'un seul coup, comme un muscle trop tendu[5], à force d'intériorisation de la pression.

Alors qu'il est engagé en Libye avec son escadrille d'hélicoptères, le capitaine Brice Erbland décrit parfaitement cet état :

> La peur viscérale, celle qui provient du plus profond de l'âme, qui noue le ventre et transperce le cœur, qui fragilise l'esprit et marque d'un voile noir chaque pensée, dont l'origine nous est inconnue tant elle semble s'être installée sans raison valable, qui ne cesse de croître jusqu'à ce que l'action tant attendue la terrasse était belle et bien présente lors des strikes en Libye. Tout

> le monde l'a ressentie, bien qu'elle se soit concrétisée de manière différente selon les personnalités. Insomnies, pertes de poids, humeur exécrable ou même jovialité exacerbée étaient les signes visibles de cette compagne imposée. […] cette dernière [la peur] ne se manifeste qu'avant l'action. Dès que l'esprit est occupé, il n'y a plus de place pour autre chose[6].

Certains ne peuvent s'empêcher d'ouvrir le feu pour soulager leur angoisse. Dans la nuit du 23 au 24 février 1991 qui précède l'assaut sur les positions irakiennes, plus de 4 000 cartouches sont ainsi tirées sur des cibles imaginaires par les parachutistes américains intégrés dans la division française Daguet. Certaines unités partent parfois à l'assaut avant l'ordre comme les soldats français qui gagnent la bataille de Solferino en 1859 parce qu'ils n'en pouvaient plus d'attendre sous le feu.

Et puis arrive l'heure H :

> Un brouhaha d'appels, plutôt devinés que perçus, monte de la masse humaine. […] L'aiguille des secondes, infime morceau d'acier au sein d'une mer d'acier, entame son dernier tour. Nous montons les marches vers la sortie, et aussi loin que nos regards parviennent à percer l'épaisse brume, ils rencontrent des masses grises et armées qui opèrent le même mouvement que nous[7].

C'est alors la plongée de tout son corps dans l'espace de la mort.

L'espace étrange

Cette plongée est d'abord une libération. Il faut en finir au plus tôt et chacun se trouve aspiré par toutes ses fibres dans un torrent. Certains,

surtout parmi les plus jeunes, ont alors le besoin de s'enivrer en criant et en ouvrant le feu à toute occasion, là où les anciens se rappellent qu'il faut toujours conserver des munitions au cas où et qu'il faudra nettoyer son arme si on tire.

Très vite le fonctionnement de l'esprit se tord. La surcharge des émotions et des signaux entraîne une confusion des sens et même des notions habituelles en matière de courage, de pitié ou même d'angoisse. Il n'y a plus que des anticyclones et des dépressions qui poussent ou aspirent les hommes dans un monde fabuleux où les choses parviennent à l'esprit avec l'évidence du cauchemar. Plus rien n'est étonnant.

Dans ces conditions, les jugements portés sur les événements environnants font l'objet de distorsions importantes. Les comptes rendus sont souvent très exagérés, les ordres parfois incohérents et personne ne parvient à se situer correctement dans le temps. Certains incidents de quelques secondes sont vécus comme s'ils avaient duré des heures, des heures entières sont oubliées. Le 21 mars 1918, Ernst Jünger est blessé :

> Je ne participe plus du tout aux activités meurtrières qui m'entourent. Je n'éprouve aucune douleur et je note la façon dont mes pensées deviennent floues ; elles se dissolvent dans un joyeux étonnement : « Si ce n'est pas pire que cela ! » […] C'est étrange comme en de tels instants notre propre corps donne l'impression d'être un objet étranger ; on sort pour ainsi dire de soi-même avec sa force vitale la plus intime et l'on éprouve le désir de se détourner de soi comme d'une image dépourvue de sens[8].

Dans cet ailleurs de l'esprit, une défense automatique est constituée par l'insensibilité momentanée à l'horreur. Ne pas réagir, ne pas penser, ne pas éveiller de sentiments, bloquer la vision, la « laisser tomber comme une pierre[9] ». Cette insensibilité n'est pas synonyme d'égoïsme,

les attitudes altruistes, allant jusqu'au sacrifice de soi pour sauver ses subordonnés ou ses camarades, sont au contraire très nombreuses en situation de danger extrême. Il ne s'agit pas non plus de « de dureté de cœur : la perte de camarades, d'amis chers, est douloureusement ressentie au lendemain des attaques, elle constitue même au front, tout bien pesé, l'épreuve de guerre la plus pénible. Mais le feu impose un ordre d'urgence aux sentiments[10] ». En ces heures tragiques, la pensée du combattant ne va à sa famille qu'à de rares intervalles et aux seuls moments d'accalmie. Il ne vit que dans le seul instant présent et dans le cadre restreint de son groupe.

Les minuscules extraordinaires

Dans cet univers d'un seul coup très restreint, la vision passe alternativement de plans larges impressionnistes à, plus fréquemment, des focales hyperréalistes. Pour Chenu, agent de liaison lors d'une attaque en 1914,

> le champ de bataille s'est rétréci : le capitaine, le clairon et moi, nous sommes trois à nous voir sur une espèce de mamelon. J'ai l'impression que la terre est une toute petite sphère, pas assez longue pour que mon corps s'y étende à plat, et que ma tête la dépasse, suspendue dans le vide. Le régiment a disparu. Non, il n'y a plus rien dans le monde réel que cet îlot, cette boule qui émerge avec ses trois hommes, ses trois naufragés[11].

Cet isolement s'explique par le cloisonnement physique du champ de bataille, désormais beaucoup plus en terrain tourmenté, urbain en particulier, qu'en plein découvert, par les poussières ou les fumées mais

aussi par le vacarme qui empêche souvent les hommes de s'entendre au-delà de quelques mètres. Il s'explique aussi par le refus inconscient de voir les dangers contre lesquels on ne peut rien. Le monde d'au-dehors de la bulle de menace immédiate et visible n'existe simplement plus. Les informations qui ne servent pas à l'action immédiate et à la survie sont enregistrées et éliminées immédiatement.

Dans cette réduction du champ de conscience parallèle, l'esprit est vite occupé par une seule idée ou une seule image concrète, visible, précise : le chef, le drapeau ou l'objectif à atteindre.

> Nous avancions droit devant nous, farouches, sans un cri ; on aurait craint, rien qu'en ouvrant la bouche, de laisser échapper tout son courage qu'on retenait les dents serrées ; le corps et l'esprit étaient tendus vers le seul but : arriver au bois[12].

Maurice Genevoix reçoit l'ordre de porter un message urgent au colonel commandant la brigade.

> Je cours pendant que les balles sifflent à mes oreilles et font jaillir la boue autour de mes jambes. À cette minute encore, je me sens soulevé, jeté en avant par une force qui n'est plus en moi : il faut trouver le commandant de la brigade, lui parler, provoquer l'ordre nécessaire. Je ne mesure pas le poids de ma responsabilité ; mais je la sens lourde et l'ardente volonté de réussir vite me possède tout entier[13].

Pour Jünger, « ce ne sont pas les ordres, c'est le but qui a fourni le cap et les liaisons et qui a uni tous ces combattants mus en apparence par le hasard[14] ». Commander sous le feu, c'est donc avant tout imposer à l'esprit de ses hommes une idée directrice forte, puis fournir des buts

visibles à atteindre ou des actions simples à faire, parfois à chaque individu. Cette polarisation sur une seule idée est par ailleurs dangereuse car elle amène à oublier fréquemment qu'il y a plusieurs dangers à surveiller. Lorsque survient un événement fort qui sort de cette focale, la surprise est totale et souvent paralysante.

C'est la raison pour laquelle une attaque qui s'arrête et qui s'incruste dans le sol est très difficile à relancer ou que les contre-attaques sont aussi efficaces. Dans *Men against Fire*, S.L.A. Marshall décrit l'attaque d'une compagnie d'infanterie américaine, le 8 septembre 1944, contre le point d'appui de Kergonant, près de Brest. La compagnie mène son assaut avec un grand courage sur 700 mètres de glacis et s'empare de la majeure partie de l'objectif en quelques minutes. Mais, alors que les dernières résistances allemandes sont à peine à quelques dizaines de mètres, il leur faut plus de sept heures pour s'en emparer. Les hommes se sont dispersés pour se poster. Ils ne se voient plus. Les liens se sont distendus et la tension est tombée. Le capitaine ne parvient à relancer l'action qu'avec des renforts extérieurs et notamment une section d'infanterie voisine. Avec cette section, il parvient à s'infiltrer jusqu'aux positions allemandes, pour s'apercevoir qu'elles viennent d'être évacuées[15].

Marshall raconte ainsi comment les Américains s'emparèrent du village de Wardin près de Bastogne en décembre 1944 après un combat très violent et comment ils s'en firent chasser une heure après, surpris en train de piller les garde-manger des maisons belges. Il décrit aussi une section d'infanterie qui dès qu'elle s'est emparée de son objectif sur l'île de Kwajalein dans le Pacifique s'est immédiatement arrêtée pour manger alors que les combats continuaient autour d'elle. Il a suffi que quelques combattants japonais surgissent d'un abri pour la mettre en fuite[16].

De l'obéissance

Dans son rapport sur la participation de sa compagnie à l'assaut sur la maison de la radio à Bangui (1997), le capitaine Marchand souligne lui aussi la tendance de ses légionnaires « à s'agglutiner les uns aux autres pour se rassurer » et à se focaliser « sur l'objectif, en oubliant les autres directions toutes aussi dangereuses[17] ». Il note également que « tout le monde attendait l'ordre de l'échelon supérieur pour faire quoi que ce soit ». L'initiative est donc faible, mais, en revanche, l'obéissance devient presque absolue. Le 24 septembre 1914, le lieutenant Maurice Genevoix organise le repli de sa section : « Chaque commandement porte. Ça rend : une section docile, intelligente, une belle section de bataille ! Mon sang bat à grands coups égaux. À présent je suis sûr de moi-même, tranquille, heureux[18]. » En 1918, le caporal Gaudy estime que « c'est un des bonheurs du soldat de n'avoir qu'à se laisser guider : il se repose sur le chef qui pense pour lui[19] ».

Les ordres seront donc normalement suivis à condition toutefois qu'ils soient donnés. Dans *Men Against Fire*, le colonel Marshall rapporte les impressions d'un sergent d'infanterie après les combats pour l'île Burton dans le Pacifique :

> Je compris que la seule façon de restaurer la confiance était de parler, comme un entraîneur le fait dans un match de football. Je poursuivais mon combat contre les postes de combat ennemis, mais cette fois je hurlais aux autres : « Regardez-moi ! C'est ce que vous êtes censés faire. En avant ! Au boulot ! Gardez les yeux ouverts ! » La section se rassembla à nouveau et commença à travailler méthodiquement. Mais je continuais à parler jusqu'à la fin de l'action car j'avais appris quelque chose de nouveau. Les chefs doivent parler pour commander. Un exemple silencieux ne suffit pas toujours à rallier les hommes[20].

La parole est à la défense

En face de l'assaut, la situation psychologique des défenseurs est assez différente. Les attaquants bénéficient du sentiment de jouir d'une liberté plus grande, du choix des moyens et éventuellement de la surprise. On n'attaque que lorsqu'on se sent fort et le défenseur le sait. De plus, le « feu qui marche », celui du barrage roulant ou celui des groupes de mitrailleuses légères, par exemple, impressionne beaucoup plus que celui d'une position fixe. En revanche, le défenseur bénéficie d'armes automatiques lourdes, alors que l'attaquant ne peut les porter. Ces armes et les équipes qui les servent sont, psychologiquement, les éléments les plus résistants de toute l'infanterie. Ces cellules, quelle que soit la puissance de la préparation d'artillerie, constituent toujours les îlots de résistance sur lesquels vont buter les troupes d'attaque.

Le défenseur bénéficie également de la protection des retranchements. Mais ces retranchements, s'ils sont enterrés, peuvent aussi s'avérer des pièges. La perspective de se voir subitement enfermés, enterrés vivants, brûlés vifs ou asphyxiés provoque une angoisse particulière. Lorsque les hommes sont entassés dans des abris, cette angoisse s'accroît encore, et il existe de nombreux exemples de redditions sans combat de compagnies entières enfermées dans des fortins. Mon grand-père, sous-officier de l'infanterie coloniale, s'est ainsi illustré le premier jour de la bataille de la Somme en s'emparant, avec un officier, d'un fort occupé par 112 Allemands[21].

Lorsque les défenseurs ne sont pas neutralisés et bien décidés à se défendre, la situation peut devenir délicate :

> Énervés, assourdis, nous tirons, chargeons, tirons, sans arrêt. Toute la lisière du bois n'est qu'un long jet de feu dans la nuit. La ligne allemande progresse toujours ! Pour mieux viser, nous bondissons sur le parapet et tirons à genoux… Devant nous la

vague d'assaut n'est plus qu'à quarante mètres ! Je tire avec une rage frénétique. Mon cœur bat à se rompre, mes oreilles bourdonnent, j'ai la tête en feu : grisé par la poudre et l'infernal vacarme de la fusillade, je suis dans un paroxysme de vie et d'intense jouissance. […] Et soudain toute la ligne ennemie fléchit, tourbillonne, se débande ! Debout sur le parapet, nous descendons les fuyards… hurlant « On les a eus – cessez le feu ! »… À la joie de vivre s'ajoute la joie d'être vainqueurs. « Ben comme ça, dit un homme, je comprends la guerre ! – Malin, va, riposte l'adjudant, philosophe, on aime toujours mieux être chasseur que lapin[22]. »

5.

Les lois de la gravité humaine

Pendant la guerre du Golfe (1991), une section reçoit l'ordre de s'emparer de quelques bunkers tenus pas une poignée de soldats irakiens. Les quatre VAB foncent en parallèle vers l'objectif alors que les mitrailleurs de bord tirent sur lui. Au bout de quelques centaines de mètres, le sous-officier adjoint, en tape arrière d'un véhicule, voit un VAB le doubler sans que son propre mitrailleur ne cesse de tirer. Il est obligé de monter sur le toit du VAB pour aller le maîtriser. Les VAB s'arrêtent devant l'objectif. Les hommes débarquent. Certains d'entre eux sont munis de grenades au bout de leur fusil d'assaut. Ces grenades les empêchent en fait de pouvoir tirer et donc de se défendre. Ils s'en débarrassent tous assez rapidement en tirant un peu au hasard et sans grand effet. Un tireur antichar reçoit l'ordre de tirer une roquette de 112 mm sur un bunker. Il se place devant un VAB, rate la cible et est projeté par le souffle de l'explosion qui a rebondi sur le véhicule. Le chef de section donne l'ordre de monter à l'assaut. Un caporal-chef s'assied alors dans le sable, paralysé. Les soldats pénètrent dans le bunker et trouvent une douzaine de pauvres hères qui auraient bien aimé se rendre plus tôt si on ne leur avait pas autant tiré dessus[1].

À la structure prévue par les tableaux d'organisation, le fractionnement psychologique en superpose une autre, reflétant les différentes teintes de la peur. Cette double structure ne manque pas, bien sûr, d'entraîner un comportement et un rendement global de la troupe bien différents de ceux des terrains d'exercice.

Jeux de rôle

L'efficacité d'une troupe dépend d'abord des proportions et des rapports entre les acteurs et les figurants qui la composent. Si les acteurs sont les plus importants, les hommes passifs sur le champ de bataille ne sont pas inutiles pour autant. Même si leur action directe est souvent faible, leur rôle psychologique est essentiel par le soutien moral qu'ils apportent. Savoir les camarades près de soi rassure ou stimule et, hormis quelques rares solitaires, il n'y a pas de héros sans spectateurs.

Inversement, les hommes recherchent des ordres et des modèles rassurants à imiter. Pour le capitaine Rimbault en 1918 :

> Dans les moments difficiles, instinctivement l'on va vers eux pour chercher du réconfort lorsque la chair faiblit. Qu'ils soient chefs ou soldats, on est sûr de les trouver toujours au bon moment, là où il faut et comme il faut. Ce sont ceux-là qui gagnent les batailles car, autant que la peur, le courage est communicatif[2].

Cette répartition inégale ne s'explique pas seulement par des phénomènes biochimiques. On peut l'expliquer sociologiquement par le principe de répartition automatique des rôles au sein d'un groupe.

Dans une expérience réalisée par le professeur en neurosciences comportementales Didier Desor à Nancy, des groupes de rats ont été placés dans une cage face à une piscine dont le franchissement est indispensable pour accéder à une mangeoire distribuant les aliments. Tous les groupes ont fini par établir une hiérarchie et se répartir les rôles en fonction de cette hiérarchie. Le plus intéressant était que lorsqu'on formait de nouveaux groupes avec des rats identifiés comme leaders, ils recréaient une nouvelle hiérarchie où certains dominants acceptaient finalement un rôle plus passif. Inversement, de nouveaux leaders apparaissaient dans les groupes qui en étaient privés[3].

De la même façon, il semble que dans tout groupe humain en action – sportifs, ouvriers, militaires, etc. – il existe une répartition des rôles implicite en fonction des compétences et de la personnalité qui se superpose à celle, explicite, des fonctions et des postes. Des acteurs très volontaires dans un groupe donné seront ainsi plus passifs s'ils se trouvent à côté d'individus qu'ils jugent plus compétents qu'eux. Cette répartition entre acteurs et figurants est par ailleurs plus efficace qu'un groupe qui ne comprendrait que des leaders et qui serait ingérable.

Un groupe d'élite, un commando ou une équipe nationale de sport va donc passer par une phase d'ajustement des personnalités avec deux effets négatifs possibles : le manque de cohésion par la confrontation des ego et le moindre rendement individuel de ceux qui se résignent à un rôle secondaire. Au bilan, ce groupe d'élite sera certainement bon mais moins qu'on n'aurait pu l'imaginer au simple regard des qualités de chacun. Inversement, dans les groupes « écrémés » de leurs meilleurs éléments, des individus « sur le banc » ont l'occasion de se révéler.

Agrégats socio-tactiques

L'instinct grégaire est le corollaire de cette répartition des rôles, les figurants ayant tendance à se regrouper autour des acteurs. Le règlement d'infanterie de 1914 impose de progresser en ligne à un pas d'intervalle, dans la réalité et dès que le terrain devient un peu tourmenté ce sont des agrégats qui se battent autour de quelques acteurs. Le règlement de 1917 ne fait que formaliser cette réalité en créant officiellement les groupes de combat autonomes. La généralisation des fusils à âme rayée au milieu du XIXe siècle, qui avait d'un seul coup multiplié par quatre la distance mortelle à franchir pour le fantassin à l'assaut, posait un problème tactique majeur. Cette solution du groupe, intermédiaire entre celle de la dispersion totale des tirailleurs et celle des blocs humains étroitement

contrôlés, résout ce problème. Il suffit parfois de regarder simplement comment les hommes confrontés à des défis font pour les résoudre pour faire évoluer une armée.

De la même façon, on s'aperçoit que la généralisation récente des postes de radio individuels qui permettrait une plus grande dispersion des fantassins n'a en réalité que très peu changé la configuration des groupes au combat. Vus du ciel, ces agrégats humains forment toujours des groupements sporadiques de force et de forme variables, plus ou moins en ligne lorsqu'il s'agit de faire feu, et en colonne lorsqu'il s'agit de se déplacer rapidement avec des regroupements en fonction des feux adverses, des zones battues ou au contraire protégées, de la présence des acteurs ou de certains armements puissants.

La proximité des autres donne le sentiment d'être intégré dans une masse indéfectible, une force invulnérable, et ce sentiment absorbe le combattant qui le plus souvent agit comme ses camarades. Le courage est alors surtout fait d'imitation et d'automatisme. En 1992, j'ai vu une compagnie de soldats rwandais à peine mobilisés attendant épaules contre épaules de partir au combat.

Ces regroupements présentent cependant l'inconvénient de former des cibles plus importantes, donc plus faciles et attirantes. Un des apprentissages du combat est de savoir arbitrer entre la chaleur de la présence de l'autre et le risque qu'elle induit. Ce besoin de proximité peut aussi désorganiser les dispositifs. Lors de la bataille de Little Big Horn (1876), les cavaliers du colonel Custer commencèrent par former un cercle de tirailleurs espacés les uns des autres de 5 mètres. Lorsque la peur augmenta avec l'aggravation de la situation, les soldats rompirent la ligne pour se regrouper par paquets. Certains groupes décidèrent alors de se replier, provoquant ainsi la désagrégation complète du dispositif[4].

Le sens grégaire s'exerce aussi entre les unités qui aiment être encadrées et appuyées de tous côtés. En 1917, le caporal Gaudy est ainsi saisi par une sorte d'ivresse à la vue de la préparation d'artillerie qui

précède l'assaut auquel il va prendre part. Les centaines de canons qui tonnent « forment un concert plus affolant que tous les clairons du monde. Leur frénésie dépasse tout ce qu'on peut imaginer. […] Leur fureur nous gagne, nous soulève, nous lance en avant[5] ». En 1991, plusieurs soldats de la division Daguet décrivirent des sentiments proches à la vue des tirs de lance-roquettes multiples, de l'artillerie et de l'aviation alliées sur les positions irakiennes qu'ils s'apprêtaient à attaquer.

L'ivresse du feu

Le besoin d'action est tel que si les ordres ne viennent pas, les hommes imiteront le premier modèle qui se présente à eux. En mars 1918, Ernst Jünger, voit un soldat qui

> emporté par un violent enthousiasme à la suite de notre avancée, sauta sur une barricade en plein combat et retomba aussitôt criblé de balles au fond de la tranchée. Moi-même, au lieu d'en tirer la leçon, je répétais la même idiotie quelques minutes plus tard pour m'en sortir à bon compte avec une simple éraflure au crâne[6].

Ce phénomène d'imitation peut entraîner des emballements collectifs.

Un de ses emballements courants est la panique de feu. Dans la nuit du 4 octobre 1914, Genevoix assiste, impuissant, à un tel phénomène :

> Un cri a vibré très loin… « Aux armes ! » Les tranchées françaises d'un bout à l'autre s'illuminent de lueurs brèves. C'est une

> fusillade désordonnée, haletante, qui trahit l'affolement des hommes. […] Chaque soldat voit ses deux voisins qui épaulent leur fusil et pressent la détente : il a la tête pleine du bruit que font à ses oreilles tous les Lebels de la tranchée. Il ne voit rien d'autre ; il n'entend rien d'autre ; et il tire, comme ses voisins. Il tire devant lui n'importe où. Toutes ses idées coulent à la débâcle. A-t-il peur ? Même pas. Il ne sait plus où il est ; il a conscience seulement que tout le monde tire autour de lui, qu'il se meut dans le bruit ; et il agit comme il voit agir, en automate[7].

André Pézard décrit un affolement similaire :

> V'là les Boches ! V'là les Boches ! La fusillade se met à crépiter follement, les hommes se bousculent dans le creux, et crient pour s'encourager. Ceux du premier rang tirent par-dessus les déblais de la lèvre nord, ceux qui se pressent derrière, dans la pente éboulée où ils ont peine à se tenir debout, tirent par-dessus les premiers, tirent sans rien voir, tirent en l'air[8].

En 1916, Rommel décrit sa ligne de tirailleurs clouée au sol par le déchaînement de feu de la compagnie de mitrailleuses de son propre bataillon, qui tire par-dessus elle sans véritable raison. Rommel est obligé de ramper vers l'arrière, sous les balles allemandes, pour faire cesser le tir[9]. En 1944, lors de la bataille de Kwajalein, S.L.A. Marshall décrit des fantassins américains intrigués par deux objets flottant à 200 mètres et ressemblant à deux têtes de nageurs. D'un seul coup, les hommes se mettent tous à tirer comme des fous même après que ces objets ont été identifiés comme des branches d'arbres[10]. À l'été 2009, le camp américain Phoenix à l'entrée de Kaboul a été l'objet à la tombée de la nuit d'une attaque réelle ou supposée de, semble-t-il, trois rebelles.

Une des sentinelles sur un des miradors entourant le camp a ouvert le feu bientôt imitée par toutes les autres. Les tirs, juste devant une route très fréquentée, se sont arrêtés environ quarante minutes après la fin de la menace, si tant est qu'elle ait existée.

Ces mouvements peuvent être des moments de furie meurtrière à la vue de l'ennemi, en particulier lorsqu'on prend l'ascendant sur lui. Gaudy, après avoir participé à l'arrêt d'une attaque, devient frénétique :

> Je suis enivré par la victoire. Je hurle, je crie des choses sans nom et je vide les fusils que Lhoumeau me passe. Nous sommes montés debout sur le parapet, dans l'exaltation qui nous soulève. Barinet, tout à coup, jette un cri, et le voilà secoué par un rire qui jaillit par saccades. Il montre, à bout de bras, son casque qu'une balle vient de crever[11].

Dans une situation proche, les hommes du capitaine Meyer, voyant deux compagnies de mitrailleuses tailler en pièce des Allemands, « voudraient, même les plus pacifiques, participer au massacre – car nous sommes à une de ces heures, d'ailleurs rares, où règne la folie enivrante de tuer – c'est un paroxysme de joie et d'excitation[12] ».

Dans la nuit du 8 au 9 juin 1944, en Normandie, près de la rivière Merderet, un lieutenant américain de la 82e division aéroportée prit le commandement d'une patrouille. Lorsque la petite troupe parvint au pied de la colline qui constituait son objectif, une mitrailleuse allemande ouvrit le feu. Les soldats américains s'enfuirent et il fallut une heure au chef de section et à son adjoint pour les regrouper et les persuader de repartir en avant. Après un débordement discret en longeant des haies, ils réussirent à se placer derrière la mitrailleuse. Le lieutenant ordonna alors un assaut qui se transforma rapidement en hystérie collective. Les parachutistes foncèrent en hurlant, massacrant les Allemands puis courant dans les étables des fermes voisines pour y tuer tous les

animaux. Ce n'est que lorsque la dernière bête fut abattue que le chef de section put reprendre le contrôle de la troupe. Il demanda alors un volontaire pour l'accompagner un peu plus loin. Un seul homme accepta mais au bout de quelques dizaines de mètres il s'effondra. Il était atteint de six balles et ne s'en était pas aperçu[13].

Foules militaires

Logiquement cependant, les mouvements collectifs incontrôlés vont plutôt dans le sens de la fuite. Ils sont l'aboutissement d'un processus de désagrégation déclenché, comme les avalanches, par un petit événement qui, par distorsion et amplification, finit par avoir des conséquences importantes. Les entassements d'hommes, les périodes de baisse de tension (fin provisoire des combats, absence d'objectifs), la raréfaction des modèles positifs à suivre (par les pertes en cadres en particulier), l'accumulation des frustrations (pilonnage d'artillerie), la dissolution des liens « socio-tactiques » par le mélange des unités sont autant de facteurs favorables à la naissance des paniques. Il suffit d'un déclencheur – la vue soudaine d'une horreur, une fausse nouvelle, une attaque surprise – pour créer une « excuse » et déclencher un processus qui se nourrit ensuite de lui-même.

Dans *Men against Fire*, Marshall cite plusieurs cas de replis par incompréhension. Le 12 juin 1944, un sergent parachutiste fut blessé lors des combats pour Carentan. Il se replia vers le poste de secours sans avertir son groupe de la raison de son déplacement. Ses hommes le suivirent, puis les voisins du groupe. Un homme lança alors que l'ordre était de se replier et tout le dispositif se désagrégea. Une nuit, au cours d'un combat sur une île du Pacifique, la radio d'un observateur d'artillerie tomba en panne. Pour pouvoir assurer les liaisons, l'observateur obtint la permission de se replier jusqu'au poste de

commandement de la compagnie. Mais comme il y avait de violents tirs de mortiers et d'artillerie le long du front, l'équipe se replia en courant et non en marchant. Les fantassins, en voyant passer les artilleurs, leur emboîtèrent tous le pas.

Le 9 juin 1944, lors des combats dans la tête de pont de La Fière en Normandie, un capitaine ordonna un repli très court à son unité. Il était avec la section de gauche et l'ordre ne parvint pas à la section la plus à droite. La section de gauche effectua donc, de manière ordonnée, son repli jusqu'à une haie en arrière. Le flanc droit, voyant le déplacement, mais ne comprenant pas ce qui se passait, décrocha, entraînant le repli général de l'ensemble du dispositif[14].

Dans *Dix semaines à Kaboul*, le médecin militaire Patrick Clervoy décrit une panique survenue en avril 2011 dans un réfectoire au cœur de la base aérienne de la coalition à Kaboul. Il a suffi pour cela de la conjonction du bruit régulier d'une sirène alertant d'une intrusion possible de rebelles et de l'appel du personnel de cuisine à évacuer la salle à la suite de la présence d'un colis suspect. La sortie s'est rapidement transformée en bousculade énorme avec piétinement des blessés tandis que l'unité d'alerte intervenait dans l'autre sens, renversant des tables pour se poster face à un ennemi imaginaire. Il s'en est fallu de très peu qu'il n'y ait une ouverture du feu et un massacre[15].

S'ils ne sont pas stoppés rapidement, ces mouvements peuvent encore s'amplifier par contagion et agrégation. Les hommes isolés rejoignent la masse dans un déplacement centrifuge qui les éloigne du lieu de l'événement qui a provoqué leur peur. On retrouve ainsi des similitudes entre les mouvements des colonnes militaires qui se replient en état d'hébétude en août 1914 et mai 1940 et les mouvements de survivants de catastrophes ou d'attentats. Cependant, contrairement à une idée courante, la vraie panique collective, qui transforme une troupe en cohue saisie de terreur s'enfuyant et renversant tout sur son passage, sans respect pour rien ni personne, semble relativement rare. En 1945, le

Centre d'études des bombardements stratégiques a cherché à déterminer quels avaient été les effets des attaques aériennes massives. Une de ses conclusions fut que, à l'exception de quelques fuites incontrôlées lors des incendies de Tokyo, très peu de gens ont été en proie à la panique. De la même façon, d'après le Centre de recherche sur les désastres de l'université du Delaware, et contrairement à l'imagerie véhiculée par les « films-catastrophes », les gens perdent rarement leur sang-froid dans les grands mouvements de foule[16].

La troupe en fuite reste ainsi le plus souvent malgré tout cohérente et il suffit en général de l'action calme et énergique de quelques cadres pour inverser le phénomène de panique. En avril 1917, après l'occupation d'une tranchée allemande, une rumeur de contre-attaque se diffuse dans la troupe de du Montcel :

> Le brouhaha augmente et je distingue ces mots : « Les Boches !… les Boches !… Voilà les Boches !! » Hein ?… À ce moment il y a une terrible bousculade sur mes talons et une foule d'hommes hagards, l'épouvante dans les yeux, se précipite dans le boyau. Je reçois un choc électrique qui m'arrête le cœur et me donne le vertige : c'est le souffle de la panique. Est-ce que je vais f… le camp ? Un réflexe instantané : c'est idiot ! Si les Boches contre-attaquent, nous avons tout ce qu'il faut pour les recevoir[17] !

S'apercevant que la menace est imaginaire, il interpelle par leur nom les hommes en tête de la colonne en marche et leur demande de lui montrer les Allemands. Les hommes s'arrêtent et retournent à leur poste. Un an plus tôt, sur la Somme, Meyer intervient de la même façon sur un début de panique :

> J'arrête au passage un mitrailleur qui, sa pièce sur l'épaule, court en aveugle dans le boyau ; il prétexte un vague enrayage quand

> je l'oblige à la mettre en batterie sur le parapet, mais l'effet moral est produit quand même : les hommes, ou du moins ceux qui peut-être eussent lâché pied, se sont repris presque aussi vite qu'ils s'étaient laissé dominer[18].

En 1973, pendant la guerre du Kippour, le major israélien Dov arrête une colonne revenant des hauteurs du Golan et la renvoie au combat. Il découvre alors que la plupart des hommes attendaient simplement de recevoir des ordres. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Alan Moorehead, correspondant de guerre britannique, est lui-même pris dans un mouvement de panique : « Nous ne savions que faire. Quelqu'un avec un peu d'autorité aurait dit : "Restez ici. Faites ceci ou cela" et la moitié de notre peur aurait disparu. J'avais désespérément besoin d'ordres. Et, aussi, je pense, les autres[19]. »

Remarquons également que le modèle d'action pour les indécis peut aussi être une course vers l'avant, à la suite d'un « acteur » inconscient ou d'un fuyard vers l'avant. Lors d'une pause pendant un combat, Ernst Jünger entend un vacarme soudain :

> Il se produisait un de ces curieux incidents dont l'histoire des guerres est si riche, en grand ou en petit. Les cris provenaient d'un chef de section du régiment de gauche qui voulait établir la liaison avec nous et qui était animé d'une humeur batailleuse formidable. L'alcool semblait avoir embrasé sa bravoure naturelle au point de la transformer en folie furieuse : « Où est le Tommy ? Sus aux chiens ! En avant, suivez-moi ! » Dans sa rage il démolit au passage notre belle barricade et se précipita en avant, s'ouvrant le chemin à coup de grenades […]. Le courage, un homme qui paye de sa personne avec une folle audace, provoquent toujours l'enthousiasme. Nous fûmes, nous aussi,

empoignés par l’esprit casse-cou et, ramassant quelques grenades, nous nous hâtâmes de nous joindre à cet assaut improvisé[20].

6.

Tuer

D'après une étude américaine, environ un homme sur cinquante (et une femme sur cent) serait insensible à l'idée de donner la mort[1]. Je crois être parmi ceux-là. Je n'en tire ni gloire ni honte. Je ne me sens pas non plus anormalement constitué. C'est ainsi.

J'ai très exactement connu 14 moments où j'ai essayé, en ouvrant le feu moi-même ou, plus fréquemment, en donnant des ordres de tir, de tuer des ennemis, ce qui doit constituer un chiffre assez moyen pour un officier français actuel. À l'issue de ces 14 moments, deux individus ont été tués de manière certaine, deux autres qui étaient dans mon viseur ont été épargnés, les autres sont restés dans le domaine des probabilités. Comme pour l'expérience du chat de Schrödinger, ils resteront toujours pour moi à la fois morts et vivants.

Dans aucun de ces cas, je n'ai jamais ressenti autre chose que ce refroidissement qui m'a saisi chaque fois que j'ai moi-même été pris pour cible ou que j'ai croisé des spectacles horribles. Par la suite, je n'y ai que rarement repensé et toujours avec la même froideur. Je n'en ai jamais rêvé.

Le fait, pour un soldat, de donner la mort me paraissait tellement naturel que, jusqu'à peu, je n'envisageais même pas de l'évoquer dans le cadre de cette étude. C'était une erreur. Bien plus que le sacrifice, le pouvoir de tuer dans un cadre légitime est la vraie spécificité de la condition militaire. Pour beaucoup de soldats, ce pouvoir exorbitant ajoute une dimension tragique supplémentaire qui se superpose encore à la pression psychologique de la peur au combat.

La distance et le meurtre

Contrairement à la légende, les membres des équipages de B-29 qui ont largué des bombes atomiques sur le Japon n'ont pas particulièrement souffert de troubles psychologiques. D'une manière générale, le caractère horrible de la plupart des missions de bombardement a laissé infiniment moins de traces dans les âmes des équipages que les drames qu'ils ont vécus dans leurs propres zones de mort, 20 000 pieds au-dessus des villes qu'ils détruisaient. Gwynne Dyer, qui a étudié leur cas dans *War*, a décrit des hommes qui savaient intellectuellement ce qu'ils faisaient mais qui ne pouvaient se le représenter réellement. C'est aussi le cas des marins ou des artilleurs qui eux tirent à distance sans voir concrètement le résultat de leur tir, hormis quelques observateurs mais qui ne sont pas ceux qui tirent[2].

Avec les caméras de bord et la précision des munitions modernes, l'excuse possible de l'incertitude de la mort donnée par son projectile n'existe pratiquement plus. Pour autant, les pilotes n'entendent toujours pas crier leurs victimes et la mort donnée reste encore largement une abstraction. Pendant l'opération *Harmattan* en Libye en 2011, un pilote de chasse déclarait : « Quand on tire, sur le coup, on ne ressent pas grand-chose. On est trop accaparé par le reste : s'occuper des menaces, rechercher le ravitailleur. Le niveau de technologie que l'on emporte nous permet de le faire de façon sereine[3]. » Quelques années plus tôt, à la question « Que ressentez-vous quand vous larguez une bombe au-dessus de Gaza ? », le général Dan Halutz, chef d'état-major des armées israéliennes, répondait : « Une légère secousse lorsque la bombe décroche, puis ça passe au bout d'une seconde[4]. » Preuve néanmoins d'un certain malaise, on évite de parler des bilans humains de ces frappes aériennes pour ne comptabiliser que des sites ou des véhicules comme si ceux-ci étaient vides. Comme par ailleurs, les seuls noms propres que l'on cite officiellement sont ceux des machines que l'on

souhaite exporter, on se retrouve sur les écrans des journaux télévisés à regarder des guerres sans hommes.

Savoir que l'on tue est très différent de voir que l'on tue. Dans *Les Griffes du Tigre*, le capitaine Brice Erbland dit avoir lu et écouté beaucoup de témoignages, beaucoup parlé avec ses camarades et beaucoup réfléchi sur l'idée de donner la mort. Il avoue pourtant avoir été « frappé de plein fouet par des émotions auxquelles je n'avais pas pensé[5] ». La réticence à tuer ne provient pas de l'ampleur de l'acte mais surtout de sa proximité. La chose devient nettement plus délicate dès lors que l'on commence à voir la chair que l'on coupe ou, pis encore, qu'on la touche. Dans la fameuse expérience de Stanley Milgram sur l'obéissance, le malaise des cobayes était au plus haut lorsqu'ils recevaient l'ordre de remettre en place les fils électriques directement sur le corps de la (fausse) victime. C'est à ce moment-là que les refus de continuer l'expérience ont été les plus importants. Dans *On Killing*, Dave Grossman décrit le cas d'un fantassin américain qui avait tué plusieurs ennemis au Vietnam et qui ne paraissait troublé que lorsqu'il évoquait celui qu'il avait poignardé.

Sauf face à des troupes fanatisées, le nombre de soldats que l'on effraie est toujours plus important que celui de ceux que l'on tue. Et on effraye plus en utilisant des armes contre lesquelles on ne peut rien ou qui prennent pas surprise mais aussi par la recherche du contact physique. C'est le secret du maintien des baïonnettes pour les combats rapprochés, comme à Verbanja, alors que celles-ci ne sont de fait jamais utilisées. L'arme blanche fait peur tant chez celui qui craint de la subir que chez celui qui craint de s'en servir, du moins en combat. Le taux de pertes par armes blanches est inférieur à 1 % depuis la fin du XIXe siècle. Si à grande distance, les adversaires cherchent à se rencontrer pour obtenir des effets tactiques, à très courte distance, au contraire, les polarités s'inversent. La peur de mourir et la réticence à tuer y

deviennent exponentielles. C'est lorsque les atomes se rencontrent que l'énergie libérée est à son maximum.

Tuer c'est faire vivre

Il y a bientôt vingt ans, à Sarajevo, je me suis retrouvé avec un tireur de précision en traque d'un homme qui venait de tirer sur un de nos soldats depuis un bâtiment situé à seulement 70 mètres (ce qui en fait sans doute un des *sniping* les plus courts en distance de l'histoire). Dès mon arrivée en poste, j'ai vu un tir de kalachnikov partir depuis une fenêtre. J'ai placé mon tireur face à la fenêtre en lui ordonnant de tirer dans la poitrine de tout homme portant une arme qui passerait dans son viseur. En fait, nous avons vu arriver une femme qui mettait le couvert sur une table, puis son fils et enfin un homme, en tenue civile et désarmé. Après avoir parlé à celle qui était sans doute son épouse, il s'est installé à la fenêtre en fumant une cigarette. J'ai eu alors environ deux minutes pour décider de son destin. Après avoir longuement hésité, je me suis contenté de faire tirer dans le mur au-dessus de sa tête et de surveiller le bâtiment pendant toute la nuit et une partie de la nuit suivante. À aucun moment je n'ai ressenti de pulsion quelconque. Je n'ai même pas songé à demander à mon tireur ce qu'il avait ressenti. Les choses auraient peut-être été différentes si j'avais vu le corps du Bosniaque partir en arrière et si j'avais entendu les cris de sa femme et de son fils. Les choses auraient été à coup sûr différentes s'il avait repris son arme quelque temps plus tard et tué un des nôtres. C'était là ma seule angoisse.

Brice Erbland décrit plusieurs situations ambiguës de ce type. Il raconte aussi avec pudeur la première fois qu'il a été certain d'avoir tué un homme depuis son hélicoptère Tigre : « Ma caméra est toujours pointée sur l'objectif, mais les deux paires de jambes n'apparaissent plus

à l'écran. À la place ce sont d'innombrables petites tâches de chaleur qui parsèment l'image thermique[6]. »

Une dizaine de jours plus tard :

> Confortablement allongé dans ma chambre à Kaboul, je ne trouve pas le sommeil. Mon esprit semble avoir perdu tout contrôle et je subis littéralement les sensations qui m'envahissent. Je suis pourtant éveillé, mais je ne peux m'empêcher, comme en rêve, de vivre le scénario qui défile dans ma tête de manière particulièrement réaliste[7].

Pendant trois heures, Brice Erbland revit alors la scène mais du côté de la cible. La situation se reproduira en Libye après avoir vu un servant de canon anti aérien s'écrouler sur son siège après son tir. Catholique, il finira par prier pour le soldat tué. La foi est pour lui une aide, mais peut-être aussi une des causes de son malaise, forcément plus fort lorsque son acte est l'objet d'un interdit religieux. Pour autant, ce trouble touche beaucoup de monde, y compris parmi les non-croyants. Mon tout premier instructeur, un adjudant-chef parachutiste de marine, m'a avoué un jour avoir été malade pendant plusieurs jours après avoir tué son premier ennemi en Algérie. La charge émotionnelle a ensuite diminué mais elle n'a jamais disparu. Dans *L'Effet Lucifer. Des bourreaux ordinaires,* Patrick Clervoy décrit les cas d'un pilote d'hélicoptère et d'un tireur d'élite très affectés par leur transformation en « assassin », selon leur expression commune[8].

De la même façon qu'on se protège de multiples façons contre les balles et les obus, on se protège du trouble du meurtre par plusieurs blindages comme l'absolution collective, le contournement de cible (« on bombarde des bâtiments », « on tire sur des chars pas sur des gens »), l'obéissance aux ordres (pour son premier tir de combat, Brice Erbland fait confirmer l'autorisation d'ouverture du feu, acte inutile en soi sauf

pour s'aider à passer à l'acte) ou au contraire la dérivation par l'ordre donné (qui tue vraiment entre celui qui donne l'ordre de tirer et celui qui tire ?), parfois la détestation de l'ennemi avec de temps en temps de bonnes raisons (je me souviens très bien d'un sous-officier essayant en vain de sauver deux enfants abattus devant lui par un sniper) et surtout l'idée que son acte réduit les souffrances plus qu'il ne les crée. Éliminer des snipers, c'est sauver des vies. Tuer un servant d'arme anti aérienne, c'est sauver des camarades. Pour Brice Erbland, en Libye, « c'était lui ou mes deux camarades, je n'ai même pas eu à choisir tant la décision était évidente[9] ». En Afghanistan, le fait était pour lui plus difficile à accepter car il ne s'agissait pas d'une aide à des soldats français mais une action offensive : « Il m'a fallu un peu de temps et beaucoup d'introspection pour digérer et accepter les émotions issues de cet acte en tous points similaires à un assassinat, hormis bien sûr le cadre légal d'un conflit armé[10]. » C'est peut-être en partie pour cela que certains soldats, environ un sur six dans le sondage auprès des vétérans de la guerre d'Espagne, ont plus peur des fantômes de l'après-combat que du combat lui-même. Certains ne le supportent pas. Le suicide par sentiment de culpabilité n'est pas rare. Parmi les 8 000 morts de soldats français par « accident d'armes à feu » pendant la guerre d'Algérie, nombreux sont en réalité des suicides. Sans parler d'au moins plusieurs centaines après la guerre elle-même.

Tout est aussi affaire de décor. À Sarajevo, nous baignions dans une ambiance de violence depuis cinq mois. Ce qui aurait fait la une des journaux en France n'était même pas inscrit sur les rapports de situation quotidiens. Pendant que je décidais de la vie ou de la mort d'un homme, le chef de corps dînait normalement avec son état-major quinze mètres derrière moi. Il y a une accoutumance à la violence mais aussi parfois saturation. Alors que j'attendais de tuer le milicien qui nous avait tiré dessus, un chef de bataillon m'avait dit en passant : « Laisse-le vivre. Il y en a marre de tout ce sang. »

Ce blindage moral, cette accoutumance ne sont pas non plus sans risques. Poussés trop loin, ils ouvrent la porte à ce que Patrick Clervoy appelle le décrochage du sens moral. Un seul fantassin français porte sur lui de quoi tuer au moins 150 personnes, qu'un seul franchisse cette porte et c'est une tragédie autant qu'une défaite de la France. Il faut donc un verrou et ce verrou c'est l'éthique des armes nourrie par le professionnalisme. Après avoir appris à tuer, le soldat doit également apprendre à ne pas le faire et c'est presque aussi complexe.

Les émus et les morts

Il est difficile de savoir ce qui de la peur de mourir ou de la peur de tuer a le plus d'influence sur le comportement général de la troupe au combat, tant ces sentiments sont entremêlés.

Logiquement, cette réticence à tuer affecte moins les acteurs que les figurants, sinon ils ne seraient pas des acteurs. Quand on lit la correspondance des as de la chasse de la Grande Guerre, on ne trouve guère d'interrogations. René Fonck, le premier d'entre eux, décrit comment il abat un homme en pleine poitrine et voit son avion se rompre dans le ciel pour conclure que « c'était là du beau travail ». Un peu plus tard, il avoue quelque émotion :

> J'eus à ce moment, je l'avoue, une impression singulière en voyant subitement un corps tomber dans le vide. Le cadavre, comme un sac, s'abandonnait et peu à peu semblait diminuer en se rapprochant du sol, mais je n'avais pas le loisir d'analyser mes sentiments, il fallait combattre et vaincre ! Aussi, sans m'attarder davantage, je revins à la charge[11].

Guynemer, le « chevalier de l'air » mythifié, n'est pas en reste. Dans une lettre d'août 1916, il décrit un combat à ses sœurs : « Avant-hier, attaqué Fritz à 10 mètres, tué le passager et peut-être le reste… À 7 h 30 attaqué un Aviatik ; emporté par l'élan, passé à 50 centimètres, passager couic ! » Deullin, moins connu, rapporte de son côté : « J'avais une explication avec deux Aviatik. J'en poire un, puis, me retournant vers le second, je vois mon premier dégringoler les roues en l'air et vider son passager de 3 600 mètres. Servez chaud ! C'était exquis[12]. »

Il est peu probable également que les tireurs d'élite américains Chrys Kyle, qui a tué 160 rebelles en Irak, ou Adelbert Waldron, qui en a tué 113 au Vietnam en seulement cinq mois, aient été malades chaque fois qu'ils abattaient quelqu'un. Le Finlandais Simo Häyhä a tué cinq soldats soviétiques par jour en 1940 apparemment sans sourciller et sans remord.

On notera que dans ces deux cas, pilotes de chasse et snipers, on se trouve sans doute dans ce qui ressemble le plus à des assassinats dans la mesure où la plupart des victimes sont souvent sans défense. Sur les 53 avions détruits par Guynemer, une douzaine seulement sont des monoplaces de chasse, les autres sont des avions d'observation nettement plus vulnérables que les chasseurs. Et même lorsqu'ils affrontent des chasseurs, les as privilégient toujours les attaques par-derrière et par surprise. Les combats tournoyants sont très rares[13]. Pour autant, on trouve très peu de traces de sadisme ou de haine dans leurs écrits et déclarations. Pour eux, tuer c'est faire son devoir.

Beaucoup d'autres acteurs, comme Brice Erbland, sont affectés mais ce trouble reste cantonné hors du champ de bataille. Il peut s'atténuer avec le temps ou persister et accélérer le phénomène d'usure. Il n'empêche pas l'action efficace.

Pour Dave Grossman dans *On Killing*, c'est pourtant cette réticence morale qui explique d'abord le faible rendement d'une troupe, la plupart des hommes simulant le combat pour ne pas avoir à tuer. S'il ne nie pas

l'importance de la peur, il considère cependant que les figurants sont surtout fondamentalement des non-violents. Grossman appuie sa thèse sur l'observation de Marshall selon laquelle au maximum 25 % de fantassins américains avaient fait usage de leurs armes pendant la Seconde Guerre mondiale. Pourcentage étonnant que Marshall expliquait d'abord par un blocage moral et même religieux[14].

Outre que cette assertion ne repose semble-t-il sur aucune démarche statistique sérieuse, elle souffre cependant de se fonder essentiellement sur des observations réalisées pendant la bataille de Normandie. Or, il semble que cette réticence à tirer soit en réalité plutôt le résultat du décalage entre la méthode d'entraînement au tir utilisée à l'époque aux États-Unis et la réalité des premiers combats. Dans le premier cas, des tirs effectués sur ordre, en ligne sur un pas de tir, en plein air sur des cibles fixes et visibles ; dans le second, des hommes au sein d'unités fragmentées et qui combattent des ennemis invisibles dans le bocage normand. Placés dans cette situation de dissonance cognitive, beaucoup n'osaient pas tirer. À Sarajevo, une sentinelle de mon bataillon s'est fait tirer dessus par deux miliciens croates. Le soldat n'a pas réagi, en partie par la paralysie de la surprise mais surtout comme il l'a avoué parce qu'il n'avait jamais été entraîné à faire face à ce genre de situation. Durant l'invasion de l'Irak en mars 2003, un tankiste britannique a détruit un véhicule de combat mais n'a pas tiré sur les combattants irakiens débarqués à proximité, car, selon le chef de char interrogé, ils ne s'étaient jamais entraînés à cela. Inversement, lorsqu'on interrogea l'ancien SAS Robin Horsfall sur la prise de l'ambassade d'Iran à Londres tenue par des terroristes et au cours de laquelle il tua un homme sans hésitation, il répondit que c'était exactement comme à l'exercice[15]. Un entraînement toujours identique finit par creuser un sentier de dépendance dont il est difficile de sortir, surtout lorsque le réflexe tend à remplacer la réflexion.

Un policier américain, lors de son premier engagement, devait tirer sur un malfaiteur avec son arme de service, à une distance de deux mètres. Bien que son arme ait six coups dans le magasin, le policier n'a tiré d'instinct que cinq coups qui ont tous manqué leur but. Au lieu de tirer le sixième coup et d'atteindre peut-être le malfaiteur, il a ouvert le barillet pour y enlever les cinq étuis et la sixième cartouche non tirée pour, ensuite, regarder par terre, immobile et laissant son adversaire s'approcher et l'abattre d'une balle en pleine tête. L'enquête a révélé que le policier avait effectué pendant des années le parcours réglementaire du FBI, lors duquel il fallait tirer cinq coups à une distance de sept mètres sur une cible immobile, puis ramasser les étuis pour des raisons de propreté et les déposer dans une boîte de conserve posée au sol. Soumis à un stress intense, le policier a agi instinctivement et, en plein combat, a continué à chercher la boîte de conserve qui devait se trouver au sol[16].

Ce décalage peut d'ailleurs être aussi évident même si la mort donnée ou reçue n'est pas en jeu. J'ai beaucoup utilisé à l'entraînement les systèmes de tirs laser évoqués plus haut. Dans un contexte où ni la peur de mourir, ni la réticence à tuer n'étaient présentes, j'ai calculé qu'il fallait quand même en moyenne 25 cartouches pour toucher un homme. Quand on ne tire plus sur des cibles fixes mais sur des hommes qui utilisent bien le terrain pour se soustraire à la détection et surtout vous tirent aussi dessus, les choses sont simplement plus difficiles.

En Afghanistan, et après avoir constaté que les talibans étaient rarement visibles lors des premiers accrochages, le capitaine Roul a alors entraîné son détachement à tirer directement sur la butte de tir, sans cible, le but étant de s'entraîner à concentrer le maximum de feu dans une zone réduite. Cela permettait également à ses soldats de prendre conscience de la puissance de feu du détachement, car les effets de l'ensemble des tirs étaient bien visibles sur la butte, et cela renforçait considérablement la confiance de chacun dans leur force collective.

Ce que montre Michael Doubler dans *Closing with the Enemy*, c'est que dès l'été 1944, la plupart des divisions d'infanterie en Europe, notamment à la 3e armée de Patton, avaient modifié leurs méthodes de tir de la même façon, pratiquant notamment systématiquement le tir *a priori (marching fire)* sur tous les points dangereux dans la zone de combat[17]. Le nombre de fantassins ouvrant le feu, et comme tous les fantassins du monde rarement sur des hommes visibles, avaient alors largement augmenté. Si peu d'entre eux ne ressentaient rien quant à l'idée de tuer, cette réticence était certainement loin de constituer le frein à l'action que décrivait Marshall.

C'est pourtant cette idée qui va prédominer aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale jusqu'à imposer l'idée que l'entraînement des soldats américains doit stimuler l'agressivité et non la maîtrise du feu. Comme le montre Dave Grossman, lorsqu'il s'agira, au Vietnam ou plus récemment en Afghanistan et en Irak, de combattre au cœur des villes et villages un ennemi invisible, les conséquences de cette incitation à ouvrir le feu seront désastreuses. Dans ce type de conflit, la multiplication des pertes civiles entraîne la multiplication des ennemis.

La conception française moderne, d'inspiration chrétienne elle aussi, qui considère l'homme comme fondamentalement perverti par un mal qu'il faut contrôler et inhibé par une peur qu'il faut compenser a abouti à la mise en avant du sacrifice, plus propre, plus noble. Cela a conduit à des aberrations comme la notion de « soldat de la paix », c'est-à-dire concrètement un soldat qui se sacrifie généralement pour rien et sans combattre. Elle reste cependant plus humaine et simplement plus efficace, au moins actuellement, que la conception américaine qui combine la protection absolue du soldat et la destruction totale de l'ennemi. L'article 11 du « credo » du soldat de l'US Army est : « Je détruirai les ennemis des États-Unis. » Il date de 2004.

7.

Décider sous le feu

Le combattant est un stratège, plus ou moins doué et actif, utilisant toutes ses ressources pour évoluer dans la zone de mort. Dans cet espace-temps particulier, tout est affaire de détails minuscules, qui se mesurent en centimètres ou en fractions de seconde et dont l'accumulation peut faire la différence entre la vie et la mort.

Coincé derrière un bulldozer par un sniper bosno-serbe, je me suis surpris à calculer très vite ma possibilité de rejoindre un abri à environ 8 mètres. Le décalage entre le claquement de sa balle passant à proximité (mais sans sifflement, preuve que je n'étais pas sa cible) et la détonation était d'une seconde, et donc il se trouvait à au moins 500 m/s. Une balle 7,62 x 54 mm R (la plus probable) parcourt cette distance en 0,6 seconde. Si j'étais directement dans sa visée, il pouvait appuyer sur la détente en un minimum de 0,2 seconde. Entièrement équipé, j'estimais ma vitesse de course à 5 mètres par seconde. Je pouvais donc espérer faire 4 mètres avant d'être frappé. Il me manquait 0,6 seconde pour être sûr d'être à l'abri. J'estimais à 0,1 seconde par tranche de 20 secondes d'attente le délai supplémentaire qu'il lui faudrait pour tirer. J'attendis donc deux minutes supplémentaires et je fonçai.

Docteurs en morts violentes

L'instrument du combattant est la mémoire à court terme, sorte de « bureau mental » qui permet de manipuler un certain nombre d'objets comme l'objectif à atteindre, ou la position des amis et des menaces. Cette capacité est cependant limitée à environ sept objets et souvent perturbée par une circulation des informations rendue très imparfaite par la cacophonie des réseaux radio, les sollicitations parfois abusives du « haut » et les comptes rendus du « bas » déformés par le stress, etc. Elle est surtout soumise à une pression cognitive proportionnelle à la complexité de la tâche à accomplir et qui se conjugue à la peur de mourir.

Si le stress est très important et la tâche appréhendée comme trop difficile, le combattant est un figurant paralysé physiquement mais aussi intellectuellement selon une chimie complexe. Si la tâche lui apparaît à peu près compréhensible, il sera un figurant plus actif, suiveur discipliné.

Si le stress est stimulant mais que la tâche est jugée encore trop difficile, l'individu tend à réduire cette complexité en limitant son objet d'analyse. Il va ainsi se concentrer sur la gestion de son espace proche ou, par une sorte d'« effet tunnel », sur un point précis, l'objectif à atteindre ou une menace. Cette tendance amène à travailler en dessous de son niveau de responsabilité ou à se concentrer sur une tâche technique précise. L'homme est encore un acteur mais de « second rôle ». Dans son analyse des combats à Bangui en 1996, le capitaine Marchand décrit ainsi la contraction du commandement qui se manifeste dans une partie de son encadrement, augmentant par ailleurs la pression sur ceux qui restent à leur niveau de responsabilité [1].

Si la pression est stimulante et que la tâche est jugée faisable, l'efficacité intellectuelle est alors à son maximum. Le combattant devient un « acteur de premier rôle » comme le lieutenant Pineau, alors chef d'un poste isolé au nord de Sarajevo, lorsqu'il reçoit par les Bosno-Serbes l'ultimatum de quitter la zone dans les dix minutes : « Cœur qui

s'emballe, un grand blanc, puis le sentiment d'avoir des capacités décuplées, une extrême clairvoyance[2]. »

Après l'explosion d'un IED qui vient de tuer un de ses hommes, le capitaine Roul se rend sur place :

> Je ne me sens pas submergé par les émotions, et je me concentre sur les différentes tâches à effectuer : bouclage de la zone, reconnaissance afin de déceler un éventuel deuxième IED, coordination avec la section d'alerte qui arrive avec le médecin et l'équipe EOD [*Explosive Ordnance Disposal*, équipe de neutralisation des explosifs], etc. Tellement concentré que je ne remarquerai même pas le chasseur qui passera en rase-mottes afin d'effectuer un « show of force », et que je serai incapable de dire combien de temps nous sommes restés sur zone. J'insiste également pour que les hommes qui n'ont pas vu le corps ne se rendent pas sur la zone, afin de les préserver de cette vision.

Au-delà d'un certain seuil de stimulation, il peut toutefois basculer aussi dans l'hyperactivité en étant partout à la fois et en donnant des ordres en rafales souvent inexécutables.

Une situation chaotique ne devient compréhensible que si on possède certaines clefs. De la même façon que Galilée voyait des lunes là où les autres ne voyaient que des taches sur Jupiter, l'expert tactique « voit » ainsi tout de suite des choses qui échappent au novice. En analysant les sons autour de lui, le soldat expérimenté sait rapidement s'il est pris pour cible.

À partir de cette fusion d'informations, l'homme construit son estimation de la situation et sa ligne de conduite. C'est l'apparition d'éléments nouveaux qui déclenche un nouveau processus de décision. Celui-ci débute par le choix inconscient de la vitesse d'analyse en fonction de l'urgence ou de la complexité de la situation. On peut

appliquer plus que choisir un cycle « réflexe » de quelques secondes pour des actes simples (tirer, bondir, etc.), un cycle intermédiaire, dit « court », pour des combinaisons d'actions élémentaires (rejoindre un point) ou un cycle « long » de plusieurs minutes pour des procédés complexes, généralement pour organiser une action à plusieurs. Un combat de plusieurs heures peut ainsi comprendre deux ou trois cycles longs, quelques dizaines de cycles courts et plusieurs centaines de cycles réflexes.

Face à un ennemi, ce choix de la vitesse est essentiel. Si on en croit les analyses de Jim Storr, si deux adversaires, toutes choses étant égales par ailleurs, ont 95 % de chance de prendre une bonne décision pour le premier et 50 % de chance pour le second mais que ce dernier soit deux fois plus rapide à prendre cette décision, c'est lui qui l'emportera dans 51 % des cas contre 23 % pour le premier, car celui qui peut agir une deuxième fois avant que son adversaire ne réagisse bénéficie de l'expérience de la première action. La deuxième décision aura donc de plus grandes chances d'être de meilleure qualité que la première et la probabilité de victoire augmente encore pour le plus rapide. Cette conclusion rejoint celle de l'État-major soviétique, qui, après une analyse statistique des combats de la Grande Guerre patriotique, a établi qu'une capacité de réaction deux fois plus rapide que l'adversaire donnait 5 chances contre 1 de l'emporter[3].

Chacun de ces cycles de décision est lui-même une combinaison de souvenirs et de réflexion logique en fonction des délais disponibles et du degré d'expérience du combat. Lorsque la situation est familière, l'appel aux souvenirs va être immédiat et automatique. Or, ces souvenirs contiennent des charges affectives émotionnelles. Ces charges ont une intensité et « un signe ». En dessous d'un certain niveau d'intensité, le stress qu'elles provoquent stimule les facultés intellectuelles, au-dessus de ce seuil, il les affaiblit[4]. Si l'expérience passée a été négative, les émotions enverront un signal indiquant que ce n'est pas une chose à

faire. Leur action sera plutôt inhibitrice. Inversement, si l'expérience passée a été un succès, les émotions pousseront à agir à nouveau de la même façon. Plus la banque de réponses typiques positives est riche, plus il a de chances de trouver de bonnes réponses et, paradoxalement, plus cette recherche est rapide. Ce phénomène, parfaitement analysé par le neurobiologiste Antonio Damasio[5], explique pourquoi l'homme est désemparé devant l'inconnu (il ne peut être aidé par des expériences antérieures) et pourquoi il est préférable d'agir sur un fond de victoires.

Si la situation ne ressemble pas à quelque chose de connu ou si la solution qui vient à l'esprit ne convient pas, la réflexion « logique » prend le relais. Un novice, qui, par définition, ne possède qu'une faible expérience, sera obligé de compenser cette lacune par plus de réflexion logique. Or, cette réflexion est beaucoup plus longue et coûteuse en énergie que l'appel aux souvenirs. Le novice aura donc tendance à utiliser des cycles plus longs que ceux de l'expert ou à se « focaliser ». À la limite, un « bleu » jeté sans entraînement sur le front sera incapable d'utiliser des cycles courts, car il n'a aucun souvenir sur lequel s'appuyer. Il risque de se trouver dans une position délicate face à une surprise ou des adversaires plus rapides.

L'analyse offre rarement plus de deux options. Le choix est alors conditionné par quelques critères : la mission reçue, les valeurs morales, les objectifs personnels (« être à la hauteur », mettre en confiance le groupe, etc.) et le seuil de risque. La solution choisie est très souvent la première qui apparaît à l'esprit et qui satisfait à tous ces critères. Le problème se pose lorsque certains de ces critères sont contradictoires et impliquent de faire des choix difficiles.

Une journée à Mogadiscio

Le témoignage du général de division de Saqui de Sannes sur les événements du 17 juin 1992 à Mogadiscio permet d'illustrer la manière dont un chef prend ses décisions au combat.

Alors colonel, chef de corps du 5e régiment interarmes d'outre-mer, de Saqui de Sannes commande un groupement tactique fort de deux sections d'infanterie sur véhicules blindés VAB, de deux sections d'infanterie sur camions VLRA, d'un peloton de blindés légers à roues ERC90[6] et d'un détachement d'hélicoptères. L'ensemble représente environ 200 hommes et 50 véhicules. Il est destiné à participer à des actions à Mogadiscio visant à mettre un terme aux activités du général Aïded, chef milicien entravant le déroulement de l'opération internationale de secours humanitaire *Restore Hope*.

Le 16 juin, le groupement est placé en couverture à l'ouest des quartiers tenus par le général Aïded. Il est en mesure de soutenir les contingents marocains et pakistanais chargés d'investir ces quartiers au sud.

Déjà le 5 juin, le contingent pakistanais eu une vingtaine de morts dans une inspection d'un dépôt d'armes. Le 16 au matin, l'action prend rapidement à nouveau une tournure catastrophique. Les Pakistanais sont stoppés et un de leurs officiers est tué. Le bataillon marocain de son côté est englué dans une foule de civils. Les officiers interviennent pour les faire partir. Ils sont ainsi clairement identifiés par des snipers placés dans les bâtiments alentour et immédiatement abattus lorsque les civils s'écartent. En quelques minutes, le bataillon déplore 5 morts dont son chef et 35 blessés dont le commandant en second.

À l'écoute du réseau radio marocain, les Français prennent conscience de l'aggravation de la situation et se préparent à agir. Des tirs commencent à claquer dans leur direction, en provenance de deux grands bâtiments à quelques centaines de mètres de là : la manufacture de tabac et surtout l'académie militaire.

> Je me suis alors demandé si cela était coordonné avec l'agression des Marocains et je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose sinon les soldats d'Aïded allaient prendre l'ascendant psychologique sur nous. Le problème était que les tireurs ennemis utilisaient les femmes comme bouclier. Elles étaient placées en « rideau » devant une fenêtre, s'écartaient brusquement pour laisser la place à un gars qui lâchait une rafale puis se remettaient en place. Bien sûr, les tireurs changeaient aussi d'emplacement. Venant de Djibouti, on connaissait bien la culture somalienne. Nous savions que le fait de mêler les femmes et les enfants aux combats leur paraissait naturel car quand un clan se bat, c'est le clan en entier qui va au combat. Ils savaient bien sûr que cela nous choquait et en profitaient.
> Quoi qu'il en soit nous nous comporterions en soldats occidentaux et ne tirerions pas sur les femmes et les enfants. C'était une question d'éthique mais je savais aussi que derrière cette journée, l'opération continuerait et que le clan Aïded ne nous aurait jamais pardonné d'avoir massacré ses femmes et ses enfants. Cependant il me fallait résoudre un problème immédiat sans déraper. J'ai donc donné l'ordre aux ERC de tirer à la mitrailleuse sur le mur. Je signifiais ainsi à tout le monde que nous étions capables de frapper fort si cela devait monter d'un cran. On avait les moyens et la volonté de riposter. Des deux côtés tout le monde a apparemment compris le message. On se battra mais on ne fera pas non plus n'importe quoi.

Le colonel analyse la situation suivant le principe de « rationalité limitée ». Face à un environnement complexe, disposant d'informations fragmentaires et souvent subjectives, il ne cherche jamais une solution parfaite impossible à déterminer mais se contente de chercher une

solution pertinente face à chaque problème qui se présente en fonction de 4 critères principaux :

– limiter au maximum les pertes amies ;

– limiter au maximum les pertes dans la population civile ;

– maintenir la cohésion psychologique du groupement ;

– maintenir la liberté d'action.

Ces critères n'ont sans doute jamais été « listés » de manière aussi explicite mais sont restés présents à l'esprit de manière latente.

Lorsque le groupement subit un harcèlement de la part de tireurs isolés, le colonel comprend que ces tirs peuvent provoquer des pertes et surtout entamer le moral des hommes. On s'approche donc d'un seuil critique et il décide d'agir mais sans s'imbriquer dans une manœuvre de fouille. À ce stade, il est confronté au problème de la population civile qui est sciemment utilisée par les agresseurs.

À 8 h 30, le groupement reçoit l'ordre de dégager le contingent marocain.

> J'ai regardé la carte et j'ai d'abord examiné la possibilité de passer par le sud. L'itinéraire était rapide et sûr mais, arrivé dans la zone des combats, je me serais englué avec les Marocains, en plein dans l'axe de tir des Pakistanais. Les véhicules n'auraient pas pu circuler et on se serait fait déborder de tous les côtés. L'autre solution était de passer par le nord et de me positionner sur un terre-plein dominant la zone des combats. De là je pensais pouvoir utiliser au mieux l'allonge de mes armes. Cela supposait de traverser l'axe des renforts d'Aïded mais cela me paraissait finalement plus sûr. J'ai donc rappelé l'ONUSOM [Opération des Nations unies en Somalie] pour leur annoncer mon intention.
>
> Avec le commandant Bonnemaison, mon adjoint, nous avons examiné ce mode d'action et nous sommes vite tombés d'accord sur le fait que si l'on voulait éviter de se faire déborder et pouvoir

> se désengager, il fallait tenir le carrefour au nord du terre-plein. J'ai alors partagé le groupement en trois éléments. La section sur VLRA de l'adjudant-chef Grand devait rester sur la base de départ, avec les moyens sanitaires. Le deuxième échelon était composé de la section Martinez, sous blindage, suivie de la section Delabbey, sur VLRA, avec aussi les P4 de l'escouade. Sous les ordres du commandant Bonnemaison, cet échelon avait pour mission de tenir le carrefour. Il me restait donc, avec le commandant d'unité et son VAB PC, le peloton ERC de Carpentier, la section VAB de Nivlet et le groupe de sapeurs.

Le colonel réfléchit d'emblée en termes de modes d'action sans procéder à une analyse logique et consciente. Une première solution lui vient intuitivement consistant à foncer par l'axe sud pour rejoindre au plus vite les Marocains. Il l'élimine presque aussitôt, car elle contredit plusieurs critères de décision, en particulier le maintien de la liberté d'action avec la présence de la population.

La deuxième solution envisagée consiste à appuyer le bataillon marocain à partir d'un terre-plein au nord. Elle induit un plus grand risque immédiat de pertes, car elle oblige à passer par le nord, par une route plus longue, et surtout à traverser une zone tenue par les miliciens d'Aïded, mais ce risque est jugé acceptable. Ce mode d'action est adopté puis aménagé pour mieux « coller » aux critères.

Il semble que d'autres solutions n'aient pas été envisagées. Leur nombre était sans doute limité et surtout le colonel agissait sous une forte contrainte de temps (la situation des Marocains est alors dramatique). Le balayage complet de toutes les solutions possibles aurait coûté beaucoup de temps et d'énergie psychique pour une plus-value aléatoire.

Les ordres donnés, le groupement déboule « à fond » dans les rues. La surprise est complète et il parvient malgré quelques accrochages, et une

volée de roquettes antichars RPG, à atteindre rapidement ses positions. Sur le terre-plein, le premier échelon se place en garde à 360 degrés. Situé en hauteur, il est en bonne position pour appuyer les Marocains, à 150 mètres de là. Les hommes d'Aïded se ressaisissent et reportent tous leurs efforts contre les Français. Des renforts arrivent du quartier de Bakara et les combats montent rapidement en intensité. Un tireur de précision du 9e régiment de chasseurs parachutistes (RCP) abat trois snipers en quelques minutes.

Le deuxième échelon, sur le carrefour, est encerclé par la foule et pris sous le feu des snipers. Un chef de groupe, à l'avant d'un VAB, est blessé à la tête puis à la main. L'adjoint de la section le traîne à l'intérieur du véhicule et parvient à le faire évacuer avant de prendre sa place à la tourelle. La foule se retire brusquement et laisse la place à des « technicals » (pick-up 4×4, équipés de mitrailleuses). Quatre roquettes de RPG ratent de peu les VAB. Deux « technicals » sont détruits à la mitrailleuse. La section sur VLRA plus en arrière a deux blessés, dont un, le caporal-chef Lisch, touché à la tête. L'équipage de l'hélicoptère Puma réclame avec insistance des objectifs pour son canon de 20 mm. L'adjudant-chef Grand, en troisième échelon, est violemment attaqué à son tour et demande de l'aide. La situation est très sérieuse.

> J'ai alors été pris d'un doute. Les blessés s'accumulaient et je commençais à me demander jusqu'à quand je pourrais éviter d'employer des armes lourdes, canons ou lance-roquettes. Le Puma canon de 20 mm était prêt à tirer et me demandait des objectifs avec insistance. L'adjudant-chef Grand sérieusement accroché m'appelait aussi pour demander de l'aide. Je savais qu'il pouvait tenir aussi je lui ai répondu que je ne pouvais rien faire pour lui et qu'il devait se débrouiller seul. J'ai également refusé tout tir au Puma. Ç'aurait été un massacre et donc un désastre. J'ai ordonné au peloton de tirer à la mitrailleuse sur les toits qui

> surplombaient le carrefour mais je pouvais difficilement faire plus. Heureusement, le commandant Bonnemaison a pris les choses en main et a pris la décision de s'emparer des baraques environnantes et en particulier l'ancien hôpital.

La situation s'approche à nouveau d'un seuil critique imposant une décision, car deux critères risquent de se contredire : la protection des hommes sans frapper la population. Le colonel est donc très attentif aux signes souvent diffus qui peuvent l'aider à savoir si le seuil est franchi. Le deuxième échelon résout finalement la crise et lui évite d'avoir à faire un choix difficile.

Une trentaine de miliciens sont mis hors de combat dans cette action, sans perte française. À partir des positions conquises, les tireurs d'élite français prennent rapidement le contrôle des environs. La situation bascule alors lentement. Les miliciens d'Aïded se mettent à douter et commencent à craindre d'être encerclés à leur tour par une force dont ils surestiment le nombre. Ils se replient vers le nord.

> Cela faisait sans doute une bonne heure que nous étions là mais j'avais perdu toute notion de temps. Pendant toute cette période, je n'ai pas eu l'impression d'être stressé. Je ne suis pas plus courageux qu'un autre mais je n'avais pas de peur physique. On ne pense pas à soi, on a peur pour ses hommes. J'ai essayé d'anticiper les choses, de ne pas rester statique, d'avoir un temps d'avance, de mettre en alerte notre base à Baïdoa, de garder des éléments disponibles pour dégager le deuxième échelon, etc. Après quelques minutes difficiles, j'ai observé le sang-froid des paras et des marsouins qui tiraient autour de moi et je me suis dit : « Bon, ça tient ! On va s'en sortir ! » Au même moment j'apprenais que les blessés avaient été évacués et que les sections de deuxième échelon avaient la situation en main. De mon côté,

> j'ai senti que les tirs ennemis s'espaçaient peu à peu et que les gars d'Aïded ne s'approchaient plus. En fait, ils commençaient même à se replier en contournant l'hôpital général. Visiblement, ils surestimaient notre nombre et ils avaient peur de se faire encercler.

Pendant toute la journée, le colonel résiste à la pression du stress et reste parfaitement maître de lui. Il est un acteur de premier rôle. La « pression cognitive », c'est-à-dire l'estimation inconsciente de sa capacité à accomplir une tâche intellectuelle, qui s'exerce sur lui est en fait allégée par une parfaite connaissance du milieu physique et humain, la maîtrise des savoir-faire tactiques et la pleine confiance en ses subordonnés. Les journées qui ont précédé l'engagement ont été riches en actions dans le secteur et ont permis de roder l'outil tout en maîtrisant intellectuellement les données du problème.

Vers 13 h 30, les Marocains peuvent enfin se dégager et les deux premiers échelons français les remplacent sur leur position. Le commandement de l'ONU en Somalie, reprenant espoir après ce premier succès, ordonne alors aux Français de fouiller l'académie militaire et l'hôpital général dans l'espoir de capturer Aïded. Une compagnie mécanisée italienne vient les appuyer.

> Lorsque la pression a faibli, j'ai fait venir le deuxième échelon avec moi et réoccupé la position des Marocains. Peu de temps après, au milieu de multiples rumeurs et d'informations contradictoires, j'ai reçu l'ordre de fouiller des baraques entre l'académie militaire et l'hôpital général dans l'espoir de capturer Aïded. Une compagnie mécanisée italienne est venue pour nous appuyer. Pour éviter toute méprise, j'ai demandé à ce qu'elle vienne par le nord par le chemin que l'on avait emprunté. Une belle unité ! J'étais content de les voir. J'ai décidé alors de

> fouiller d'abord l'hôpital général, car il avait servi de base de tir contre les Marocains et contre nous. J'ai choisi pour cela la section Delabbey parce que je les connaissais bien mais j'ai senti aussi qu'après les combats des abords du carrefour, ils avaient largement dépassé le stade de la peur. Ils étaient bien « remontés ». Je me suis dit maintenant que l'on s'en était bien sorti, il ne fallait pas déraper. Je les ai donc suivis mais tout s'est bien passé, ainsi que lors de la fouille des baraques voisines. Il n'y a pas eu d'opposition et bien sûr Aïded n'était pas là.

La fouille des bâtiments se fait sans réelle opposition. De nombreux miliciens blessés sont découverts à l'hôpital ainsi que de nombreuses preuves que ce lieu, sous la protection de la Croix-Rouge (à son corps défendant), a servi de base de feu.

> À la radio j'ai senti que dans l'euphorie retrouvée, le PC de l'ONU était prêt à me faire continuer toute la nuit. J'ai pris les devants et annoncé que je ne resterais pas seul dans les quartiers. Nous sommes allés récupérer la section de l'adjudant-chef et je me suis posté à l'entrée du camp de l'ONU jusqu'à ce que le dernier véhicule soit rentré. J'ai été soulagé lorsque celui-ci est passé mais je suis resté sur le qui-vive. Je ne voulais pas que l'on gâche tout par un accident dans la manipulation des armes. Le commandant d'unité a fait mettre tout le monde en ligne face à un talus pour procéder avec méthode aux opérations de sécurité. Tout s'est bien passé.

Les fouilles terminées, le colonel de Saqui ordonne le repli sur la position de l'adjudant-chef Grand puis le retour à la base de l'ONU. Tout au long de la journée, les Français n'ont eu à déplorer qu'un blessé grave et deux blessés légers. Il est difficile d'estimer les pertes adverses, mais

elles dépassent certainement la cinquantaine. Les pertes civiles, si elles existent, sont vraisemblablement minimes.

Il est intéressant de comparer ce style de commandement avec celui du général Garrison, commandant l'opération américaine du 3 octobre suivant au même endroit, opération décrite dans le film de Ridley Scott, *La Chute du faucon noir*. Le général Garrison n'était pas sur le terrain mais commandait le raid depuis un *Joint Operations Center* (JOC) relié à la zone d'opérations par trois hélicoptères OH-58 équipés de caméras vidéo et de divers moyens de communication *high-tech*. Le problème est que par ce biais il n'a pas du tout senti l'ambiance de la zone de combat. Les troupes au sol, de leur côté, attendaient que le général Garrison prennent des décisions. Elles ont donc fait preuve d'un certain attentisme lorsque les premiers combats ont commencé et laissé l'initiative aux Somaliens. L'abondance des moyens de communication, associée à une chaîne de commandement complexe, s'est révélée être un amplificateur de confusion.

8.

Après le cauchemar

La dépense d'énergie que réclame à chaque pas la progression sous le feu, l'effort pour éviter le danger à tout instant tout en cherchant à accomplir sa mission mettent l'individu dans une tension extrême. Par contrecoup, la fin du danger, même provisoire, entraîne une décompression lorsque le système nerveux parasympathique reprend le dessus. Le sommeil, le dégoût de tuer ou même le rire font leur apparition comme lorsque après un furieux combat pour s'emparer d'une tranchée, et alors que la situation est encore très incertaine, un soldat du lieutenant Rommel provoque l'hilarité générale en découvrant des sous-vêtements féminins.

Le soir de la bataille et alors que tout danger est écarté, l'effort fourni écrase l'homme. Pour le caporal Gaudy : « Dans cette heure de calme, tout notre accablement, secoué par l'énervement des combats nous revenait d'une façon terrible. Nous nous sentions à bout de souffle, exténués. » Pour autant, le sommeil est souvent difficile à trouver le temps d'évacuer tout le stress. Ce moment est l'occasion de repenser à l'événement. Pour Galtier-Boissière :

> Le soir d'un engagement, quel réconfort de retrouver des faces familières autour d'une flambée de sarments ! De causer avec des copains de sa classe, d'échanger des impressions, de se rappeler, à tête reposée, les dangers auxquels on est encore tout ahuri d'avoir échappé ! Chacun raconte avec simplicité sa propre aventure dans la grande bagarre. Les récits se complètent et, peu à peu, on

> se fait une idée d'ensemble de la bataille, dont chaque homme n'aperçoit qu'un coin minuscule[1].

Après l'assaut sur le pont de Verbanja en 1995, le chef de la section d'assaut, le lieutenant Héluin, a demandé que les cloisons séparant les hommes de la section dans le groupement médico-chirurgical soient retirées pour permettre aux 17 blessés qui étaient là de mettre en commun les facettes de chaos dont disposait chacun. Chacun comprend alors son rôle dans la pièce tragique qui vient d'être jouée et c'est parfois à ce moment-là que l'on réalise que l'on a été remarquable là où on s'estimait battu, lâche et responsable de la mort de camarades.

Comme à la sortie d'un cauchemar, les combattants ont le plus grand mal à reconstituer dans le monde réel ce qui s'est passé dans la bulle de violence maintenant disparue. Chenu admire ses « camarades qui parlent de la bataille comme s'ils l'avaient comprise[2] ». Marc Bloch, sergent dans l'infanterie, se rappelle les combats comme « une série discontinue d'images, bien vivantes mais mal reliées, comme une bobine de film qui aurait des trous ici et là et dont certaines scènes seraient inversées[3] ». Avec la généralisation des caméras de casque, le film du combat est désormais à prendre au sens premier, les hommes reconstituant alors les faits avec leurs ordinateurs portables.

Avec le temps les choses désagréables s'effacent, au moins en apparence, jusqu'à ce que parfois il ne reste plus que des détails minuscules. Dans *Acts of War*, Richard Holmes décrit un vétéran canadien de l'opération de Dieppe en 1942 qui se rappelait seulement avoir perdu son pantalon pendant le débarquement ou ce parachutiste anglais qui ne se souvenait que du morceau de musique qu'il repassait dans sa tête lors des combats de Goose Green dans les Malouines en 1983[4].

Finalement, lorsque le combat est expurgé, l'homme peut alors s'effondrer « et un voile descend sur la plénitude d'images colorées,

terribles et merveilleuses de cette bataille qui, comme un rêve aux couleurs de sang sombre et de feu pourpre, avait soumis le cœur aux épreuves de l'abîme[5] ».

Pour Héluin, il faut trois ou quatre jours pour évacuer le combat. Certains n'ont pas cette possibilité. Dès le lendemain, il faut parfois replonger dans une nouvelle bulle de violence.

INTERMÈDE

Blessure

Nous sommes le 13 avril 1994, je suis le lieutenant Paul-Pierre Valli du 3e régiment d'infanterie de marine (RIMa), je suis installé avec une équipe de cinq tireurs d'élite au 14e étage d'un immeuble de Sarajevo face au nid de snipers serbes du quartier de Gorbavica. À l'abri derrière nos sacs à terre, nous observons les hauteurs qui surplombent la rivière Miljacka. Nous recherchons ceux qui tirent sur nos camarades dans le poste sur le pont de Verbanja. Notre attention est rapidement attirée par les maisons aux alentours du cimetière juif à 400 mètres en contrebas de notre bâtiment en ruine et mes tireurs ouvrent le feu sur plusieurs malfaisants repérés. Pour ma part, je me concentre sur une villa que j'observe à travers la lunette de mon fusil FRF2.

Soudain je vois un milicien derrière une sorte de baie vitrée. Il a posé son arme à côté de lui et, avec une paire de jumelles, il observe le poste de Verbanja. Je décide de le tuer mais le temps de placer mon viseur sur sa poitrine il s'est écarté. Je reste en position. Quelques minutes plus tard, il passe à nouveau derrière la baie vitrée et je tire. Avec le recul de mon arme, je perds la visée une fraction de seconde et lorsque je me recale sur mon objectif, je constate que la vitre en Plexiglas a éclaté mais aussi que l'homme a disparu. J'attends en vain une manifestation de vie pendant quelques minutes. Je l'ai probablement touché et j'éprouve un sentiment étrange de bien-être.

La riposte ne tarde pas et dans l'obscurité de la nuit qui commence à tomber nous voyons de longues lignes orangées monter vers nous et

partir en gerbes avant de frapper le bâtiment. Leurs kalachnikovs sont trop imprécises à cette distance mais du « gros » peut arriver très vite. Malgré le danger qui se précise sur notre position repérée, nous continuons à tirer pendant une dizaine de minutes, en proie à une grande excitation. Lorsque je réalise que la situation devient trop dangereuse, j'ordonne le repli dans la cage d'escalier où nous laissons passer l'orage. Nous regagnons ensuite notre cantonnement de la patinoire de Skanderja heureux et fiers.

Le lendemain matin, bien que la situation soit calme, je reçois l'ordre de me remettre en position au même endroit avec une nouvelle équipe. Arrivés sur place, je commence à montrer les objectifs à surveiller. Il n'y a pas un bruit, le ciel est d'un bleu magnifique et la vue sur la ville à travers la grande fenêtre sans vitre est impressionnante. Je me sens très relâché comme chaque fois que la tension retombe. Je commets ainsi l'erreur de passer devant l'ouverture qui donne sur le vide. Un claquement assourdissant et je suis projeté en arrière. Un sniper nous attendait. Je tombe assis, un peu sonné, pendant que les hommes, surpris, s'affolent. J'entends « ripostez !… ripostez ! » puis des rafales de Famas. Pourquoi tirent-ils au Famas ? Sur quoi tirent-ils ? Mystère. Dans le boucan infernal, j'entends encore un sous-officier qui hurle à la radio « le lieutenant est touché… le lieutenant est touché ». Je lève mon gilet pare-balles, la balle, une 7,62 mm probablement, a percé mon flanc droit sous la plaque de résine. Il y a juste un filet de sang, cela ne paraît pas grave. Je mets ma main derrière mon dos et là je trouve une bouillie de chair. J'ai été transpercé de part en part. Je m'affole. Les marsouins me retirent mon casque et mon gilet mais personne, moi le premier, n'a l'idée de mettre un pansement sur la blessure. Je plaque donc ma main sur la blessure pour stopper l'hémorragie et soutenu par le marsouin Plateel, je descends les marches des quatorze étages. C'est interminable.

Arrivé en bas de l'immeuble, le VAB sanitaire n'est toujours pas arrivé. Un civil arrête sa voiture et me propose de me conduire à

l'hôpital de la ville. Je refuse et décide de partir en VBL (véhicule blindé léger). Je m'installe tant bien que mal à l'arrière du véhicule, toujours soutenu par Plateel, pendant que le caporal-chef Tallec fonce vers l'hôpital militaire. Cela fait presque vingt minutes que j'ai été touché et je commence à avoir peur. Je pense à ma femme et mes filles. Je suis toujours conscient lorsque quelques minutes plus tard un anesthésiste se penche vers moi avec un masque et me dit « maintenant, on dort… ».

9.

L'instrument premier

Un des problèmes fondamentaux des armées est de savoir si les acteurs du combat le sont naturellement ou s'ils sont de pures constructions sociales. À l'appui de la première thèse, on pourrait considérer en regardant la répartition très inégale de l'efficacité des hommes sur le champ de bataille que si une armée est une machine à fabriquer des tueurs, c'est une machine à très faible rendement. À l'appui de la seconde, on a toujours été incapable de déceler *a priori* ceux qui se comporteront en héros ou en lâches sous le feu. On peut avoir quelques présomptions mais aucune certitude. Évoluer dans une zone de mort est une expérience extrême qui ne peut se faire au préalable et dont les formes changent par ailleurs constamment, car elle s'effectue en situation dialectique. Il s'agit donc d'un domaine qui relève des sciences du chaos et de la complexité.

C'est la raison pour laquelle, malgré plusieurs milliers d'années d'efforts, on ne sait pas encore, et on ne saura sans doute jamais fabriquer des armées de super-combattants victorieux à coup sûr. Tout au plus peut-on tenter par une alchimie complexe d'armer les individus aussi bien dans leurs têtes et leurs cœurs que dans leurs mains.

Darwin et Diagoras comme recruteurs

Croire que la capacité à résister au stress est avant tout intrinsèque aboutit logiquement à l'espoir de pouvoir déceler et écarter ceux qui ne présentent pas cette qualité pour obtenir une armée complète d'acteurs.

Cela peut s'effectuer de manière empirique en mettant volontairement l'homme sous pression, c'est-à-dire concrètement en le faisant souffrir, par un entraînement intensif ou des humiliations diverses. Il y a trente ans, ma promotion d'élèves sous-officiers d'infanterie est ainsi passée de 180 à 65 en l'espace de dix mois, soit un taux de pertes nettement supérieur à la plupart des conflits. Cette pression peut également s'effectuer entre pairs, comme pendant longtemps en première année de Saint-Cyr, avec toujours cette idée d'inspiration darwinienne de ne conserver que les plus forts. Cette sélection peut se faire de manière plus scientifique par le biais de tests psychologiques. Pendant la Seconde Guerre mondiale, plus de 1,8 million d'appelés américains, soit 12 % du total, ont été jugés trop fragiles pour combattre par des psychologues[1].

Ces deux méthodes sont pourtant loin d'être totalement fiables. Il y a eu 470 000 soldats américains rapatriés des zones de combat « sans blessures apparentes » et parmi eux beaucoup de soldats considérés comme solides alors que d'autres qui étaient jugés en limite d'exemptions ont bien résisté au stress[2]. Elle présente aussi l'inconvénient de dissuader beaucoup d'hommes qui seraient très compétents mais qui n'ont simplement pas envie d'être humiliés ou encadrés par une discipline trop stricte.

Une autre approche a consisté à déterminer le profil type du bon combattant. La *Human Resources Research Organization* a tenté de le faire en observant les soldats américains de la guerre de Corée ainsi que l'armée israélienne avec une étude sur ses officiers de 1961 à 1966. Quelques traits particuliers ont bien été identifiés comme une grande stabilité émotionnelle, un quotient intellectuel un peu supérieur à la moyenne ou la nécessité qu'ils ont eu de s'imposer dans un milieu

familial plutôt de classe moyenne. On trouve ainsi chez les bons « acteurs » du combat, comme chez les grands champions sportifs ou les assassins américains les plus célèbres, beaucoup plus de cadets ou de benjamins que d'aînés[3]. Leur personnalité s'est bien souvent exprimée avant les combats par un goût plus prononcé pour certaines activités. Si on examine par exemple les 40 premiers as de la chasse française de la Grande Guerre, on trouve beaucoup de voyageurs et de sportifs d'avant guerre.

Ces profils types restent cependant assez peu opératoires car ils oublient le principe de Diagoras qui oblige à tenir aussi compte de l'ombre lorsqu'on met la lumière sur quelque chose.

Ils ne sont pas statistiquement significatifs et comme les individus jugés fragiles et qui se révèlent excellents combattants beaucoup de cadets sportifs et intelligents sont aussi des figurants sur le champ de bataille. Nombre d'indices du bon combattant sont également des indices sociaux. Si 5 des 40 as pilotes ont pratiqué des sports automobiles, c'est aussi parce qu'ils appartenaient à une classe le permettant et, encore une fois, l'immense majorité des conducteurs automobiles ne sont pas devenus des as.

On oublie également que ces hommes-là sont aussi des survivants et, dans le contexte partiellement aléatoire du combat, ce sont également des chanceux. Beaucoup d'acteurs de cinéma ne percent pas car ils ratent leur premier casting qui leur aurait permis par un beau rôle d'acquérir la confiance, l'expérience et la visibilité pour aller plus loin. De la même façon, et à cette différence près que le casting est fatal, des milliers d'hommes qui avaient toutes les caractéristiques pour devenir de très bons combattants sont fauchés prématurément. Ce n'est pas seulement parce que l'on est bon que l'on est un as, c'est aussi parce qu'on a un peu de chance.

Il ne faut jamais oublier enfin qu'en se concentrant sur le profil des hommes connus, et ils sont *a priori* d'autant plus connus qu'ils sont

brillants sur le champ de bataille, on néglige les autres catégories. On oublie notamment de considérer la grande sous-efficacité de la plupart des inconnus.

La sélection *ex ante* des hommes reste une science d'autant plus inexacte que les conditions mêmes du combat, ce révélateur chimique des qualités et des défauts des hommes, changent fréquemment. Les chefs peuvent avoir une idée des hommes qui se comporteront bien pour un type de combat qu'ils connaissent. Dans des formes inédites de combat, ce sont au contraire les hommes qui se comportent bien qui s'imposent aux chefs, parfois à leur encontre.

Lorsque le front se fige à la fin de 1914, on voit apparaître spontanément de nouveaux types de combattants comme l'adjudant Lovichi qui va « chasser » seul dans le no man's land entre les deux lignes et marque d'un trait sa crosse de fusil à chaque victoire ou le mitrailleur Ryckwaërt, qui fait la même chose avec une mitrailleuse Hotchkiss[4]. C'est la généralisation des combats aériens au début de 1916 qui permet aux Guynemer, Madon et Fonck de dévoiler leurs talents, sans cela ils seraient restés d'anonymes observateurs. Inversement, dans la même période, de très brillants cavaliers d'avant guerre restent dans l'ombre car cette guerre n'est pas faite pour eux. Frustrés, beaucoup d'entre eux, comme Bossut, de Lattre ou de Rose, émigrent dans d'autres armes, en particulier les organisations nouvelles comme les chars ou l'aviation. Chaque forme nouvelle de combat voit ainsi apparaître des talents qu'il n'était pas possible de déceler avant.

De la confiance en soi

Dans cette rencontre entre des hommes et des circonstances complexes, les qualités innées ne suffisent pas. Passons rapidement sur les stimulants extérieurs comme les récompenses ou la peur des

sanctions. Selon le lieutenant Marot, en 1916 : « Conseil de guerre ou médaille militaire, qui donc y pense dans une vague d'assaut ? On marche dans du danger, dans la mort ; que pèsent les babioles de la justice humaine[5] ? » Jugement valable au moins dans les armées démocratiques, qui ont de fait abandonné la peine de mort pour les soldats dans l'entre-deux guerres, moins évident dans les armées d'États totalitaires. Un adage soviétique disait bien qu'il fallait être très courageux pour être lâche dans l'Armée rouge.

Le principe général est de blinder l'individu de cercles de confiance. Le premier d'entre eux est nourri par l'estimation que chacun a de sa capacité à influer sur les événements et, ce qui est lié, à survivre au combat. Cette estimation prend en compte au moins trois facteurs dans l'environnement immédiat.

Le premier est la qualité des armes que l'on sert en comparaison notamment avec celles de l'adversaire. À El-Alamein en 1942, le courage et la compétence des équipages italiens des mauvais chars M13-40 ne leur étaient pas d'une grande utilité dans les duels face aux chars Grant ou Sherman de la 8e armée britannique. La puissance et la supériorité du matériel sont de puissantes sources de confiance. De la même façon que les sapeur-pompiers utilisent souvent des lances nettement plus puissantes que le besoin car elles rassurent plus, on note aussi généralement une plus grande solidité au feu chez les fantassins servants d'armes puissantes (mitrailleuses, lance-flammes, etc.) que chez les simples porteurs de fusils, à condition que l'emploi de ces armes n'augmente pas considérablement les risques.

La sécurisation peut aussi être renforcée par l'emploi de moyens de protection ou la certitude d'être secouru efficacement en cas de besoin. Le gilet pare-balles français employé jusqu'à peu en opérations, très protecteur mais encombrant, a été conçu pour des missions statiques mais certainement pas pour un assaut. Pour les missions mobiles, c'est le gilet pare-éclats, beaucoup plus léger, qui devait être utilisé. Dans les

faits, personne ne songe à quitter les plaques protectrices du gilet pare-balles, d'autant plus que, comme les soldats d'Héluin et Lecointre franchissant les barbelés d'un bond, les hommes ne sont plus tout à fait les mêmes dans un combat. De plus, comme le soulignait Ardant Du Picq, « une armure, en diminuant de moitié l'action matérielle à subir, diminue de moitié l'action morale [la peur] à dominer[6] ».

La confiance est surtout le résultat de l'estimation de ses propres compétences techniques, là encore face à un contexte anticipé, son degré de violence, la forme plus ou moins connue de l'ennemi. On a évoqué tous ces hommes qui se sont révélés dans les combats nouveaux de la Grande Guerre, mais malgré la nouveauté tous disposaient de compétences permettant de s'y adapter. L'adjudant Lovichi, un des tout premiers snipers français, était toujours sélectionné avant guerre pour participer aux concours nationaux de tir. Les as de la chasse ont presque tous passé la première année de la guerre à accumuler des centaines d'heures de vol et même les nombreux aviateurs venus de la cavalerie ont su adapter leur maîtrise de l'équitation dans le pilotage des premiers monoplaces de chasse. On remarque inversement par exemple que ceux qui étaient mauvais tireurs sont presque toujours des « figurants ».

Agir

L'élément le plus important de la confiance en soi est sans doute la possibilité d'agir, si possible contre la menace, sinon d'agir tout court. Dans le film d'Alain Resnais *Mon oncle d'Amérique*, le professeur Henri Laborit décrit une expérience de laboratoire où un rat, seul dans une cage, subit des décharges électriques. À la fin de l'expérience, le rat présente tous les symptômes de stress aggravé. En revanche, lorsqu'on place deux rats ensemble dans la même cage et sous les mêmes décharges électriques, ils ne présentent pas du tout les mêmes signes de

stress. La différence avec le premier cas est qu'ils se sont battus entre eux. Cela n'a diminué en rien la quantité d'électricité reçue, mais, au contraire du premier rat qui n'a fait que subir, ils ont agi.

La comparaison avec les rats peut choquer, pourtant la réalité est la même, un combattant qui agit diminue sa tension nerveuse, encore faut-il qu'il puisse agir. On a évoqué la difficulté de la période d'attente avant le combat. De la même façon, une étude sur les troubles psychologiques dans la Royal Air Force de 1941 à 1945 montre que ceux-ci frappèrent surtout les équipages de bombardiers, pour la plupart soumis à une menace diffuse mais permanente lors de leurs missions. De nombreux pilotes de chasse avouent aussi préférer affronter la chasse adverse que l'artillerie antiaérienne contre laquelle ils ne peuvent rien[7]. On retrouve ce phénomène chez les troupes assiégées. Lors du siège de Stalingrad, ce problème a été tel que les Allemands ont constitué des bataillons d'hypertendus et d'ulcéreux parmi lesquels on a constaté des phénomènes de mort subite par infarctus y compris chez des hommes jeunes et aux artères coronaires saines.

Cette action sécurisante consiste souvent à ouvrir le feu, mais chez les hommes trop effrayés pour cela il suffit parfois de les obliger à faire quelque chose de positif comme creuser un poste de combat ou apporter les premiers soins à un camarade par exemple.

Une autre expérience a consisté à faire travailler deux groupes d'individus dans des pièces séparées mais avec, pour tous, un fond sonore permanent très déplaisant. Les membres d'un de ces groupes disposaient d'un bouton permettant d'arrêter le bruit, les autres en étaient dépourvus. Les résultats des travaux de ceux qui disposaient d'un bouton furent meilleurs, mais, ce qui est plus étonnant, sans que ce bouton soit utilisé. Le simple fait d'avoir eu la possibilité d'agir sur leur environnement avait suffi. À Sarajevo de 1992 à 1995, les règles d'ouverture du feu, dans le cadre des règlements des Nations unies, pouvaient varier considérablement d'un bataillon à l'autre. Dans certains

cas, le chef de corps se réservait seul le droit de faire ouvrir le feu ; dans d'autres unités, au contraire, l'initiative du tir était laissée au jugement de chacun, quel que soit son grade. La complexité des situations fit que les bataillons « décentralisés » n'ont pas beaucoup plus ouvert le feu que les unités « centralisées », mais il est certain que la frustration et donc les troubles psychologiques y furent bien moindres.

En étudiant le cas de casques bleus norvégiens déployés au Liban, Lars Weisaeth, un psychiatre norvégien, a noté un taux d'état de stress post-traumatique élevé et un taux de suicide multiplié par quatre par rapport à la population norvégienne de référence. La confrontation impuissante à des atrocités commises envers les populations civiles et surtout l'impossibilité de pouvoir riposter sur l'instant expliquent ces troubles anormalement élevés chez des soldats qui n'ont pas été exposés à des combats intenses[8]. Le même phénomène a été constaté au retour des soldats du contingent français déployés en ex-Yougoslavie[9].

En résumé, dans ce premier cercle, l'homme doit se sentir fort, capable d'agir et avec le sentiment intime d'avoir de bonnes chances de s'en sortir. Pourtant, cela ne suffit pas. En 1944, en Normandie et dans les Ardennes, de nombreuses unités américaines furent disloquées, entraînant la dispersion de milliers de soldats. Ces milliers d'hommes furent d'une efficacité très faible. Les groupes formés à la hâte avec ces isolés ne s'avérèrent guère plus efficaces, limitant leurs actions à leur survie. En revanche, les équipes de pièces, groupes de combat ou sections qui avaient été arrachés à leur position et à leurs unités d'origine, mais étaient restés ensemble pendant le repli, furent au contraire beaucoup plus solides. Aligner des hommes compétents ne suffit donc pas, il faut les « coudre ensemble » pour reprendre le mot de Macdonald à Wagram. Cette « couture morale » constitue le deuxième cercle de confiance.

10.

La force du loup est dans la meute

L'anthropologue et biologiste Robin Dunbar a démontré l'existence d'effets de seuil quantitatifs dans les relations humaines. À la suite de nombreuses observations, il a pu définir ainsi quatre niveaux : celui du petit groupe d'une douzaine d'individus où les liens sont très forts, celui de la tribu du Paléolithique supérieur composée de 30 à 50 individus et celui dit du « groupe naturel » d'environ 150 membres qui est la limite supérieure où tout le monde peut se connaître personnellement et être influencé par les contacts. Au niveau supérieur, la taille maximale d'une organisation pour créer un sentiment d'appartenance est de 1 500 à 2 000[1].

On reconnaît évidemment dans ces seuils les différents échelons de commandement quasi universels, depuis le groupe de combat ou l'équipe de pièces jusqu'au régiment en passant par la compagnie ou l'escadrille. Ce n'est évidemment pas un hasard après des centaines d'années de recherche empirique des meilleures organisations militaires possibles.

Le premier de ces échelons est celui où les hommes sont liés par la cohésion, cette qualité qui les maintient ensemble comme la « force atomique forte » unit les particules élémentaires entre elles et dont la brisure provoque des explosions atomiques.

Les camarades

Pour Jean-Paul Sartre, dans *Huis clos,* « l'enfer, c'est les autres », car la honte n'existe que par le regard d'autrui. L'obligation morale augmente avec la connaissance mutuelle. Si on ne craint pas beaucoup le jugement négatif d'individus inconnus, l'opinion de camarades que l'on connaît depuis longtemps a beaucoup plus d'importance. Malgré la peur, les hommes préfèrent alors la souffrance à la honte de passer pour lâche :

> L'homme incapable de se dominer pour faire face dignement au danger est aussi incapable, le plus souvent, de se résoudre à la honte épouvantable d'une fuite publique. Pour fuir ainsi, il faudrait une volonté, une sorte de bravoure[2].

Dans une étude réalisée à partir d'interrogatoires de prisonniers allemands, Morris Janowitz et Edward Shils décrivent ainsi la cohésion des petites unités comme le facteur principal de l'efficacité et de la capacité de résistance de la Wehrmacht. Ces groupes élémentaires ou « primaires » (l'expression est de Charles Horton Cooley) satisfaisaient des besoins comme l'estime ou l'affection et procuraient un sentiment de puissance et donc de sécurité[3]. Il fallait pour créer ces groupes primaires conserver les hommes dans les mêmes cellules aussi longtemps que l'unité existait. La cohésion se construisait alors autour d'une poignée d'« anciens » qui connaissaient l'histoire de l'unité, son originalité et ses règles non écrites. Il existait entre eux une communion de pensée, comme des joueurs habitués, depuis des années, à évoluer ensemble au sein d'une même équipe. Le capitaine australien Nicol appelle cela le « principe de camaraderie » et en fait le fondement essentiel de la solidité morale des soldats australiens au Vietnam[4]. Le groupe ou la section est un endroit où on peut parler et échanger ses expériences. Le simple fait de vivre avec des gens et des chefs dont on sait qu'ils vivent les mêmes expériences est une aide précieuse. C'est un excellent dérivatif

aux autres moyens habituels de réduction du stress comme l'alcool ou les drogues.

La force et l'importance de ces liens personnels est une constante dans les témoignages. Pendant la Grande Guerre, la compagnie du capitaine Delvert est dissoute après les pertes de la bataille de Verdun. « Quand la nouvelle de cette mesure vint à mes pauvres troupiers, on apportait la soupe. Personne ne put manger. Beaucoup pleuraient. Les liens qui unissaient les combattants entre eux étaient très forts[5]. » Pendant la Seconde Guerre mondiale, un vétéran canadien raconte : « Il m'a fallu sacrément près de toute une guerre pour savoir pourquoi je me battais. Mais c'est pour les autres, ton unité, les gars de ta compagnie, ceux de la section surtout […] ; quand il n'en reste plus que quinze sur les trente ou davantage, tu y tiens terriblement, à ces quinze-là[6]. » Plus récemment, parlant de la guerre des Malouines (1982), le général britannique Gardiner tient un discours similaire :

> Nous y sommes allés [au combat] parce que nos amis y allaient. Nous voulions y aller avec eux car je pense que les hommes ne veulent pas être regardés comme ayant laissé tomber leurs amis. C'est cet honneur, ce besoin de respect personnel en tant qu'individu qui constitue le ciment de chaque unité et aussi entre les groupes, pelotons et compagnies[7].

Ce sentiment se fabrique avec du temps. Dans un sondage réalisé pendant la Seconde Guerre mondiale dans l'armée de terre américaine, dans les unités de novices 56 % s'estimaient fiers de la compagnie à laquelle ils appartenaient contre 78 % dans les unités de vétérans[8].

Pour Jesse Glenn Gray :

> Cette confrérie du danger et du risque n'a pas son équivalent pour créer des liens entre individus aux désirs et aux tempéraments divergents, des liens qui, pour utilitaires et étroits qu'ils soient, et malgré leur caractère fortuit et général, ne sont pas moins passionnés[9].

Les interdépendants

Ce principe de camaraderie est encore renforcé par l'interdépendance des rôles dans le combat. Paul Lintier décrit parfaitement ce phénomène dans l'artillerie :

> Pour nous, l'unité c'est la pièce. Les sept hommes qui la servent sont les organes étroitement unis, étroitement dépendants, d'un être qui prend vie : le canon en action. Cet enchaînement des sept hommes entre eux, et de chacun d'eux à la pièce, rend toute défaillance plus patente, plus grosse de conséquences, la honte qui en résulte plus lourde. […] Le fantassin, lui, se trouve le plus souvent isolé au combat. Sous la mitraille, un homme couché à quatre mètres d'un autre est seul. Le souci individuel absorbe toutes les facultés. Il peut alors succomber à la tentation de s'arrêter, de se dissimuler, de s'écarter hypocritement, puis de fuir[10].

Cette interdépendance apparaît cependant dans l'infanterie lorsque les alignements d'« hommes-baïonnettes » sont remplacés par des équipes de combat. L'emploi de la grenade à main par exemple impose d'avoir des tireurs pour protéger les lanceurs puis des pourvoyeurs. À partir de 1916, le combat s'organise autour du fusil-mitrailleur ou de la

mitrailleuse légère dans des dispositifs beaucoup plus aérés et décentralisés. Les responsabilités des sergents et des simples caporaux augmentent considérablement. Les notions de solidarité et de confiance mutuelle deviennent alors primordiales.

Dans une étude datant de 1982, deux économistes américains, Geoffrey Brennan et Gordon Tullock, ont fait l'analogie entre le sort du combattant et le fameux dilemme des deux prisonniers séparés qui ont chacun le choix entre avouer ou non et dont le sort est lié au choix de l'autre. Le soldat sait que l'issue sera la victoire ou la défaite. Il sait aussi qu'il ne constitue lui-même qu'une petite partie de l'armée. S'il se donne « à fond », son action n'aura qu'une influence limitée sur les événements mais en revanche il augmentera sensiblement les risques d'être blessé ou tué. S'il se maintient en retrait, en position de figurant, le risque diminue nettement pour lui alors que l'effet global n'aura guère varié. Logiquement, il a donc, ainsi que tous ses camarades, intérêt à ne pas agir, ce qui peut rendre difficile la conduite de la bataille. De plus, s'il estime que ses voisins pensent comme lui et s'apprêtent à ne rien faire ou à s'enfuir, sa conviction qu'il ne sert à rien de lutter s'en trouvera renforcée[11].

Ce phénomène a été éclairé par l'expérience réalisée en 2000 par les économistes autrichiens Simon Gächter et Ernst Fehr. Dans cette expérience, 240 étudiants ont été répartis en groupes de quatre. Chacun des membres du groupe disposait d'une monnaie fictive de 20 jetons avec la possibilité, à l'insu des autres, d'investir dans un pot commun autant de jetons qu'il le souhaitait. À la fin du tour, chacun recevait la somme totale recueillie dans le pot multipliée par 0,4 et ce quel que soit son investissement (y compris nul). Si, par exemple, trois participants investissaient un jeton et le quatrième n'investissait rien, chacun recevaient 1,2 jeton (3 x 0,4). Les deux attitudes rationnelles pour gagner étaient donc soit d'investir et d'espérer que les autres (au moins 3) en fassent autant, sinon le gain serait inférieur à l'investissement ; soit

au contraire de ne rien investir mais en espérant cette fois que les autres n'en fassent pas autant.

Gächter et Fehr ont rapidement identifié trois groupes : les égoïstes purs, qui n'investissaient jamais ; les altruistes purs, au comportement contraire ; les consentants conditionnels enfin, largement majoritaires, qui n'investissaient que si les autres en faisaient autant. En général, ces consentants conditionnels commençaient par investir, plutôt prudemment, avant de s'apercevoir que d'autres ne le faisaient pas et profitaient donc de leurs investissements. Ils en venaient alors rapidement à ne plus investir eux-mêmes. Le plus souvent, au bout du quatrième tour, les consentants conditionnels ne voulaient plus être les dindons de la farce et même les altruistes finissaient par douter. Au bout du compte, le bien collectif n'augmentait plus.

Deux éléments peuvent alors modifier cette tendance négative encore renforcée s'il ne s'agit plus de perdre de l'argent mais la vie : la visibilité et l'interdépendance des rôles.

Dans le premier cas, le jugement social intervient et son importance croît avec la connaissance mutuelle. Ce facteur est d'autant plus important dans le combat que l'augmentation de la puissance de feu tend à disperser les hommes et à les rendre moins visibles les uns aux autres. En résumé, plus la pression physique qui s'exerce sur les hommes est grande et plus la pression sociale doit être forte pour limiter les « passagers clandestins ».

L'interdépendance des rôles joue un rôle tout aussi important puisque dans ce cas le fait de « ne pas y aller » a des conséquences beaucoup plus sérieuses sur la performance du groupe que lorsque les individus sont indépendants. En retour, les conséquences peuvent être négatives aussi pour soi. Paradoxalement, lorsque la meilleure protection n'est plus la dissimulation mais les autres et que vous êtes sûr que votre voisin va prendre des risques pour vous appuyer de son tir ou chercher votre corps sous le feu si vous êtes frappé, c'est le non-engagement qui

devient le plus dangereux. L'interdépendance incite à l'action, y compris pour son intérêt personnel. Le nombre d'acteurs, même en seconds rôles, augmente avec l'interdépendance.

Le capitaine Roul avait systématiquement associé ses trinômes de déminage avec des équipages de VBHP (véhicule blindé hautement protégé) qui, eux, ne débarquaient jamais. Il a rapidement pu constater que les équipages embarqués prenaient plus facilement des initiatives pour ouvrir le feu ou faire des bonds quand ils intervenaient au profit de « leurs » sapeurs débarqués.

De l'intérêt tactique des liens humains

Ce surcroît de solidité morale induit plusieurs effets tactiques positifs, qui par rétroaction renforcent encore la solidité du groupe. Le premier est la capacité à continuer le combat malgré les pertes. En octobre 1918, deux bataillons de chars légers sont engagés simultanément dans les Flandres. Celui qui vient juste d'être formé et dont les hommes se connaissent à peine doit être retiré après 16 % de pertes. Dans les mêmes conditions, l'autre bataillon, formé depuis plusieurs mois, résiste à une semaine de combats intenses et à 50 % de pertes[12]. Cette capacité à endurer les combats permet aussi dès le temps de paix de résister à un entraînement difficile qui lui-même permettra de mieux supporter le combat.

La cohésion permet également de mieux conserver les compétences. Après la guerre du Kippour, un général américain est venu visiter l'armée israélienne. Après avoir vu une séance de tir de char particulièrement impressionnante, il demanda à l'équipage combien il avait dû tirer d'obus pour atteindre un tel niveau. Le tireur lui répondit :

« Oh, peut-être 6 ou 8, mais rappelez-vous que nous sommes ensemble dans un char depuis au moins quinze ans[13]. »

La cohésion permet aussi de faire des choses plus complexes. Daniel Wegner, psychosociologue américain, a démontré qu'un individu ne stocke qu'une partie de l'information qui lui est nécessaire et laisse facilement de côté celle qui lui est facilement accessible. Dans un test sur 59 couples se fréquentant depuis plus de trois mois, il s'est aperçu que ceux-ci mémorisaient beaucoup plus d'énoncés sur des sujets très variés que les couples d'inconnus, car ils avaient mis en place un système implicite où ils se spécialisaient dans la mémorisation des sujets qu'ils appréhendaient le mieux. De la même façon, dans les « couples » engagés au combat, la confiance mutuelle permet de se concentrer sur l'environnement tactique, et en particulier l'ennemi, sans être parasité par d'autres facteurs comme les défaillances possibles de ses voisins ou de son chef. La connaissance mutuelle permet aussi de savoir, comme dans une équipe de sport, ce que vont faire ses camarades sans le dire. L'action peut donc être plus facilement décentralisée et comme elle nécessite moins d'informations explicites (ordres et comptes rendus), elle est aussi généralement plus rapide.

La troupe à forte cohésion dispose donc de compétences accumulées mais aussi de ressources de concentration et de temps qui lui permettent d'agir sensiblement mieux et surtout plus vite qu'une troupe moins cohérente. La supériorité micro-tactique est alors potentiellement énorme, à tout autre facteur (armement notamment) équivalent.

Selon une étude de l'*Institute for Defense Analyses*, il semble même que l'introduction d'inconnus dans une troupe au combat qui aurait subi des pertes aurait tendance à en réduire encore plus la capacité opérationnelle. D'ailleurs à la question : « Préféreriez-vous aller au combat avec juste les 9 hommes restants du groupe, ou avec ces 9 plus 4 Marines [pour atteindre l'effectif théorique d'un groupe de combat de Marines] aussi bien entraînés mais que n'avez jamais rencontrés

auparavant ? », tous les Marines interrogés indiquèrent préférer rester à 9[14].

La cohésion verticale

La cohésion a aussi sa face sombre lorsque les intérêts du groupe sont en conflit avec ceux des autres. L'unité responsable du massacre du village de My Lai au Vietnam en 1968 était la plus cohérente de la division, mais elle avait développé ses propres règles. Un groupe peut même mettre en place une stratégie, généralement de survie, qui s'oppose au projet commun. Si ces stratégies autonomes de groupes primaires se développent, la désagrégation n'est pas loin comme au Vietnam justement où à partir de 1969 on assiste à une sorte de guerre civile larvée dans les unités de combat américaines entre les hommes du rang et leurs cadres. Dans la seule année 1971, on compte 254 refus de partir au combat et 333 agressions à la grenade *(fragging)* contre des officiers et sous-officiers de carrière par leurs propres hommes[15].

Pour éviter cela, la cohésion horizontale doit donc d'abord être encadrée par une cohésion verticale, celle qui lie hiérarchiquement les hommes et enracine l'action du groupe. La confiance dans les camarades doit s'accompagner d'une confiance dans ceux qui commandent. En fait, les deux sont étroitement imbriquées dans une troupe professionnelle, des chefs d'équipe au chef de section, une section d'infanterie comprend plus d'un tiers de « chefs » dont certains étaient aussi simples soldats dans la même section. Bien souvent en fait, la distinction entre chefs et camarades n'est pas étanche et la responsabilité première des cadres au contact est d'arbitrer entre le risque induit par l'exécution des missions reçues et la préservation de ceux qui sont aussi des amis.

La valeur de l'encadrement constitue ainsi une deuxième force dans la cohésion des atomes, comme l'électromagnétisme s'ajoute et contrebalance aussi celle qui lie les particules du noyau entre elles. Ces deux forces ne sont pas indépendantes. Elles se renforcent ou s'entravent mutuellement, chacune se nourrit du courage et des compétences de l'autre. Cela explique largement qu'au sein d'une même unité, un régiment par exemple, des groupes, sections ou compagnies ayant apparemment les mêmes niveaux de formation puissent se comporter très différemment en fonction du degré de fusion de ces deux cohésions.

Brice Erbland l'exprime très bien :

> La confiance mutuelle entre chefs et subordonnés est une donnée essentielle à la réussite d'une opération. Quel que soit son niveau dans la hiérarchie, un soldat qui n'a pas confiance en son chef sera réticent à avancer ; il remettra en question tous les ordres reçus parce qu'il croira bon de vérifier toutes les décisions prises par ce supérieur […] il perdra du temps et de l'énergie par son attitude méfiante, au détriment de la mission. De même, un chef qui n'a pas confiance… perdra son temps en vérifications interminables de leur travail, ingérence, incompréhensions et frustrations[16].

Entre autres choses, la cohésion verticale ajoute encore à la vitesse de fonctionnement de la troupe, qualité essentielle dans une confrontation.

L'entropie

Si l'accumulation des combats accroît l'expérience des hommes et leurs compétences, elle est aussi une force de désagrégation de l'efficacité par les pertes. Il apparaît ainsi difficile à des unités comme le 64e régiment d'infanterie qui compte 44 officiers hors de combat sur 55 dès le 20 septembre 1914 ou le 19e bataillon de chasseurs qui perd 16 fois son effectif durant la guerre de se constituer un capital d'expérience solide même si la plupart des blessés reviennent dans leur unité d'origine. Sur les quatre divisions américaines qui ont débarqué en Normandie le 6 juin 1944, 73 % des hommes et 76 % des officiers ont été tués ou blessés au bout de sept semaines[17]. De juin à décembre 1944, les Américains ont perdu environ 450 000 tués ou blessés pour 750 000 combattants[18].

Cette dégradation de la cohésion par les pertes peut encore être aggravée par une gestion inadéquate des ressources humaines. En adeptes des méthodes de l'industrie, les gestionnaires militaires américains de la Seconde Guerre mondiale avaient organisé le mouvement des hommes à la manière de celui des pièces détachées dans les chaînes de montage. Les hommes étaient formés à l'arrière en fonction des pertes anticipées dans les différentes spécialités, puis injectés directement dans les unités dès que les comptes rendus de pertes leur parvenaient. Méthode décrite comme idéale en 1947 par le futur général Cushman… « si la guerre était faite uniquement par des machines[19] ».

Cette politique s'est révélée effectivement désastreuse. Les prévisions en fantassins furent très en deçà des besoins et il fut nécessaire de transformer à la hâte des hommes venant d'unités de soutien. Surtout, les sections d'infanterie, peu nombreuses et constamment « sur la brèche », n'avaient que rarement le temps d'intégrer les nouveaux qui arrivaient sans cesse. Les anciens s'usaient et les « bleus » rejoignaient donc les groupes de combat directement sur le front. Leur inexpérience, leur manque de lien tactique, l'absence d'esprit de corps en faisaient des

maillons très faibles de l'unité. Surnommés les FNG *(Fucking new guys)*, ces hommes étaient souvent mis à l'écart par les anciens, qui se méfiaient de la perturbation qu'ils apportaient. Les cadres étaient obligés de prendre plus de risques pour aider les novices et leurs pertes s'accroissaient. La solution apparemment rationnelle pensée à l'arrière du front s'avérait inopérante dans la logique de celui-ci. Qui plus est, par un système de points, les vétérans pouvaient quitter la première ligne avant la fin des combats, horizon de survie sécurisant mais élément supplémentaire de délitement des liens socio-tactiques.

Face à eux, les Allemands puisaient au contraire dans le bataillon de remplacement divisionnaire *(Feldersatzbataillon)*, à recrutement régional et où chaque compagnie était parrainée par un bataillon de combat. Avant de monter en ligne, le soldat faisait donc déjà partie de la division dont il connaissait les traditions et l'esprit. Il y rencontrait les officiers et les vétérans de l'unité lors de son entraînement. Les blessés, en particulier, venaient rendre visite aux jeunes. De plus, l'intégration des nouveaux ne se faisait jamais sur le front mais pendant les périodes de repos et si possible par cellule constituée. Enfin, les blessés revenaient systématiquement dans leur unité d'origine[20]. Ils reprenaient en réalité une pratique de la Première Guerre mondiale généralisée dans toutes les armées après avoir constaté à la fois la fragilité et l'inadaptation tactique des recrues venant des dépôts de garnison. De fait, par cette intégration progressive, cette assimilation du « petit » dans un cadre solide, les pertes psychologiques ou les paniques furent beaucoup moins importantes en fin de guerre qu'au début. De la même façon, le corps des Marines américains qui avait également improvisé un système équivalent pendant les combats du Pacifique a pu passer à partir de 1943 d'un système de volontariat à l'incorporation massive de conscrits sans affecter vraiment la qualité de l'ensemble.

Le système américain de remplacement individuel a été remis en place pendant la guerre du Vietnam avec cette fois un horizon temporel

puisque le service normal était d'un an pour les simples soldats mais de six mois seulement pour les officiers. Ce simple décalage était déjà en soi une source importante de désagrégation de la cohésion. S'y ajoutaient le syndrome DEROS *(Date of Expected Return from Overseas)*, soit la moindre prise de risque parmi ceux qui approchaient de la date de leur libération. Dans certaines unités, il était même admis qu'ils ne soient plus engagés au combat[21].

Depuis cette époque et l'engagement exclusif de troupes professionnelles, ce sont des unités complètes qui tournent. Cela pose d'autres problèmes mais le principe de cohésion est à peu près respecté.

L'esprit de corps

L'échelon suivant est celui où des soldats se reconnaissent dans une culture commune bien qu'ils ne se connaissent pas individuellement.

Le régiment, avec son histoire, sa culture, ses valeurs et sa pérennité, est une nation en miniature et le lieu traditionnel de l'esprit de corps. Cette adhésion peut aller à des ensembles plus importants comme les armes ou des corps de tradition (les chasseurs, les troupes de marine, la Légion étrangère, etc.), voire des ensembles de la taille d'une armée. Le corps des Marines américains, par exemple, est célèbre pour son besoin permanent d'inculquer son capital culturel à chaque recrue dans le *Boot Camp* (centre d'instruction élémentaire).

Lors d'une crise, cet investissement permet à des inconnus d'avoir le désir de combattre ensemble car ils se sentent liés par des normes communes. Être marsouin, légionnaire ou Royal Marine impose des obligations et un comportement. En août 1950, la 1re division de Marines a été constituée en quelques semaines en regroupant des bataillons d'active et de réserve venus de tous les États-Unis et même de

Méditerranée. Elle s'est pourtant imposée d'emblée comme la meilleure unité de combat du théâtre coréen.

Il s'agit donc d'un phénomène séparé mais coexistant avec la cohésion des groupes primaires.

> Qui n'a pas fait campagne ne peut comprendre avec quelle émotion un troupier dit : mon régiment, ma compagnie, mon escouade. Nous pensons tous en images d'Épinal : le régiment, c'est tous les hommes qui portent le même numéro à l'écusson, c'est trois mille soldats… qui ont participé aux mêmes actions, enduré les mêmes souffrances, communié dans les mêmes enthousiasmes. La compagnie, comme dit le capitaine, « c'est une grande famille dont il est le père ». Ce sont quelque deux cents bonshommes qui connaissent leur chef et que leur chef connaît par leur nom. L'escouade, ce sont les intimes, la petite société en participation[22].

Le « modèle régimentaire britannique » est peut-être le meilleur exemple de l'approche s'efforçant de transformer le régiment en famille. Les régiments britanniques sont de purs organismes de tradition, parrainés par un membre de la famille royale. Ils regroupent rarement plus de deux bataillons mais l'un d'entre eux est un « dépôt » assurant le recrutement (local le plus souvent), la formation initiale et le respect des traditions. Le soldat britannique appartient au même régiment pendant toute sa carrière et s'identifie donc à son drapeau, ses tenues colorées et son passé toujours prestigieux. L'esprit de corps est alors poussé au plus haut point et impose des devoirs à ses membres comme aider des camarades du même corps ou ne pas avoir de comportement pouvant nuire à l'image du régiment. Le psychologue Ernest Becker, dans *Denial of Death,* explique cela par le désir simultané, et en apparence contradictoire, d'appartenance et de singularisation de tout individu[23].

Les soldats sont attirés par les troupes d'élite, dont le prestige rejaillit sur chacun de leurs membres.

Le revers de la médaille est que ce système peut parfois créer une sorte de « racisme régimentaire » peu compatible avec les nécessités de la coopération entre les corps et les armes. Il crée également une armée à plusieurs vitesses avec d'une part des corps prestigieux, qui attirent les meilleurs éléments et sont choisis prioritairement pour les missions délicates où ils acquièrent à nouveau prestige et expérience et, d'autre part, des unités délaissées. Une armée peut devenir ainsi une fédération d'armes et de régiments en compétition. Le général Schwartzkopf raconte dans ses Mémoires le refus d'une unité d'hélicoptères des Marines de transporter des hommes de l'US Army lors de l'opération à la Grenade en 1983. Quatre ans plus tôt, l'opération de sauvetage des otages américains en Iran avait échoué car il fallait absolument que toutes les armées y participent sans qu'aucun chef sur place n'ait le pas sur les autres. Les Marines avaient cette fois contribué par leurs hélicoptères de transport mais ceux-ci et leurs pilotes n'étaient pas bien adaptés au survol en profondeur dans un désert de sable. Le résultat fut désastreux.

11.

Le besoin de victoires

Si on constitue deux groupes pour répondre à un questionnaire identique et que, sans même consulter leurs réponses, on annonce au premier qu'il a obtenu une moyenne de 7 bonnes réponses sur 10 et à l'autre qu'il n'en a obtenu que 3 sur 10, on s'aperçoit alors que dans une deuxième série de tests, le premier groupe fait généralement mieux que la première fois et le second moins bien.

La perception du succès ou de l'échec accroît ou diminue la confiance en soi. La victoire, même petite, facilite la venue d'autres victoires plus importantes. Inversement, comme le souligne Ardant Du Picq, « l'homme se rebute et appréhende le danger dans tout effort où il n'entrevoit pas chance de succès[1] ».

À long terme, l'accumulation des victoires ou des insuccès finit même par provoquer de profondes transformations physiques. Le succès répété par exemple diminue la pression sanguine, accroît le taux de testostérone (et de spermatozoïdes chez les hommes), ce qui augmente considérablement la confiance en soi[2]. Les vainqueurs sont de plus en plus forts et donc aussi souvent de plus en plus vainqueurs. Les perdants au contraire accumulent du cortisol qui agit sur le cerveau au niveau de l'hippocampe (lieu où sont stockés les souvenirs et donc les compétences) et perdent confiance[3]. Ces effets de vainqueur ou de perdant sont aussi des phénomènes collectifs.

Les victoires pour les victoires

L'impact moral du résultat d'une bataille est tel qu'il peut générer des phénomènes de complexe d'infériorité ou de supériorité qui engagent largement la suite des événements. À cet égard, les premières confrontations sont essentielles car elles révèlent les qualités des uns et des autres dans un contexte de forte émotion. Ces perceptions initiales influent sur la productivité des cellules tactiques et sont ensuite souvent difficiles à modifier.

En 1942, dans les premiers mois de combats en Malaisie et en Birmanie, les Britanniques furent régulièrement humiliés par des Japonais qui, contrairement à eux, manœuvraient dans la jungle et parvenaient ainsi à les déborder et les surclasser systématiquement. Lorsqu'il prit le commandement des forces britanniques en 1942, le général Slim considéra que son premier travail était de restaurer la confiance de ses troupes dans leur capacité à faire jeu égal avec les Japonais en jungle. Il obligea donc ses unités à mener des opérations de plus en plus importantes depuis les petites patrouilles de quelques kilomètres et de quelques jours en forêt jusqu'à l'engagement en 1944 de six brigades de commandos *Chindits* sur des centaines de kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies pendant plusieurs mois. Ce travail de mise en confiance tactique fut appuyé par une série d'innovations comme la coopération air-sol ou la médecine tropicale, permettant même aux Britanniques de l'emporter presque systématiquement dans les terrains difficiles.

Lorsque le moral général est atteint, sa restauration par la victoire peut même être la seule justification de la bataille, menée alors à coup sûr. C'est le cas de la seconde bataille d'El-Alamein, stratégiquement peu utile tant la position de Rommel était rendue intenable par le débarquement allié en Algérie et au Maroc, mais indispensable pour le

prestige britannique et le moral des hommes. Elle fut conduite avec une supériorité de moyens qui ne laissait aucun doute sur le résultat final.

Vingt-cinq ans plus tôt, le général Pétain avait suivi le même raisonnement en déclenchant deux offensives limitées à Verdun en août 1917 et à la Malmaison en octobre 1917 avec des moyens considérables. Le but principal de ces opérations était de redonner le sentiment de la victoire aux troupes françaises secouées par les mutineries. Après l'attaque de Verdun, le général Fonclare déclara : « Dans un certain nombre d'offensives précédentes, on avait tout prévu et tout mis au point, sauf l'instrument principal qui est l'homme. Dans l'offensive du 20 août, on a eu la sagesse de ne pas négliger ce facteur prépondérant[4]. » Pour le commandant Coste, « le déploiement effectif de la force crée la force virtuelle. C'est déjà vaincre que de voir disposer toutes choses en vue de la victoire[5] ». La vision même de la puissance des moyens mis en œuvre à cette occasion, leur parfaite coordination, l'évidence du souci d'économiser les hommes sont en soi un réconfort et un facteur de confiance bien plus que l'annonce d'une victoire facile comme cela avait été le cas en avril précédant avec le général Nivelle, entraînant ensuite une profonde désillusion. La confiance ne s'impose pas, elle se suggère.

La confiance peut être restaurée aussi par la précision de la préparation. L'opération de franchissement du canal de Suez en octobre 1973 par l'armée égyptienne, planifiée, pour cinq divisions engagées, jusqu'au niveau de chaque groupe de combat d'infanterie ou du génie, de chaque équipe antichars, de chaque pièce d'artillerie et de chaque char puis répétée 35 fois dans son intégralité et des centaines de fois aux différents échelons reste un modèle du genre.

L'inconvénient de ces batailles à coup sûr, c'est qu'elles réclament une telle supériorité de moyens et une planification tellement poussée qu'elles peuvent être en contradiction avec le principe d'économie des forces et donc difficilement généralisables. Elles sont là seulement pour

inverser les perceptions et donc augmenter la productivité générale des forces pour des batailles futures qui, de ce fait, nécessiteront des moyens moins importants.

Le dieu des petites victoires

Les batailles sont avant tout des sommes de combats et à leur petit niveau le premier souci des unités est bien de remporter ceux auxquelles elles participent. Les deux échelons se nourrissent mutuellement. Un combat gagné est un petit pion de go qui participe à la construction de la victoire dans la bataille et ce sentiment de faire œuvre utile malgré les sacrifices incite à l'action. Que l'on ait l'impression que ce que l'on fait est vain et le rendement des petites unités devient d'un seul coup plus faible, compromettant le succès de l'ensemble et entraînant tout le monde dans une spirale d'échec. Lorsqu'on commence à se demander si la prise de risque en vaut le coup (ou plutôt le coût), alors la défaite n'est pas loin, surtout si l'ennemi, lui, ne se pose pas cette question. La dernière offensive lancée par le général Auchinleck lors de la première bataille d'El-Alamein en août 1942 était brillante sur le papier mais elle était menée par des hommes qui après une série d'échecs n'anticipaient plus le succès. Ce fut un échec total.

Il existe aussi des guerres ou des campagnes sans grandes batailles ou très rares. C'est le cas des campagnes systémiques comme celles des sous-mariniers et anti-sous-mariniers dans l'Atlantique ou le Pacifique ou des campagnes aériennes jusqu'à récemment en Libye. Ces combats sont souvent ingrats, car l'impact de ces multiples petits combats sur la victoire totale n'est pas évident. Il faut alors de la patience et de l'obstination pour multiplier les risques et les missions sans voir vraiment les drapeaux progresser sur une carte, résister à l'impatience

des politiques et oublier les descriptions d'enlisement des médias. Le sentiment que l'on possède l'initiative des opérations est ici essentiel.

C'est particulièrement le cas des combats asymétriques au milieu des populations contre des soldats fantômes. Le capitaine Nicol, dans son étude sur le moral des troupes australiennes engagées au Vietnam de 1965 à 1972, montre comment l'accent mis sur le combat d'embuscades et la supériorité tactique acquise dans ce domaine permettaient aux Australiens d'accumuler les micro-victoires. Ces victoires constituaient un facteur essentiel du maintien du moral et donc, en retour, de l'efficacité tactique[6].

Les troupes américaines, beaucoup plus maladroites, subissaient au contraire la supériorité des Viêt-cong dans ce domaine, puisque dans 88 % des cas c'était l'ennemi qui avait l'initiative des combats. La perte d'initiative était alors compensée par la combinaison la plus rapide et la mieux coordonnée possible de moyens de feu considérables. En Algérie, on avait vu comment l'absence de vision politique cohérente rendait vains tous les succès tactiques, on s'aperçut au Vietnam que la manière dont on obtenait les petites victoires pouvait contredire le succès stratégique. L'emploi massif et systématique de la puissance de feu présentait certes l'avantage d'écraser complètement toute opposition, mais au prix de dommages collatéraux, d'un coût financier important et d'une moindre agressivité de l'infanterie américaine. En réalité, chaque victoire les affaiblissait et au fur et à mesure que la guerre se poursuivait les pertes devinrent sensibles car apparaissant de plus en plus comme inutiles. Lorsque le souci de les limiter a définitivement dépassé celui de gagner les batailles même petites, la guerre ne pouvait plus être gagnée. Beaucoup de soldats français en Afghanistan ont éprouvé ce sentiment lorsque les restrictions politiques ont considérablement réduit leur initiative à l'été 2011.

La guerre en fragments

Un autre inconvénient des conflits asymétriques est leur longueur. Si les guérilleros acceptent de combattre pendant les quatorze années que durent en moyenne les conflits de ce type depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il n'en est pas de même pour les troupes occidentales. Si celles-ci maîtrisent l'espace en étant capables d'être envoyées n'importe où dans le monde, elles ne sont en revanche jamais engagées au-delà d'une année. Autrement dit, phénomène inédit, ces troupes ne participent qu'à environ 10 % de la durée totale d'une guerre. Elles n'en voient presque jamais le bout et leur engagement ne représente qu'une petite partie de leur propre histoire entre deux autres opérations extérieures et deux commandements. Cet engagement fragmenté entraîne un sous-emploi des forces.

Au début des années 2000, David Romer, un économiste de Berkeley, entreprit d'analyser par ordinateur 700 matchs de *National Football League*. Il parvint ainsi à déterminer quels étaient statistiquement les meilleurs choix tactiques en fonction notamment de la position de l'équipe sur le terrain. En comparant ces résultats et les choix réels des *coaches*, il s'aperçut que non seulement leurs décisions se ressemblaient beaucoup, mais qu'ils étaient aussi systématiquement plus prudents que l'ordinateur. Au bilan, la plupart des stratégies adoptées par ces gens pourtant compétents étaient sous-optimales en grande partie à cause des conséquences anticipées d'un échec éventuel. Le coût d'un échec conformiste n'est en effet pas le même que celui d'un échec audacieux, puisque dans le deuxième cas on passera en plus pour asocial ou même fou. Le long terme de la gestion de carrière impose donc à court terme des solutions plutôt conformistes même si celles-ci ne sont pas les plus efficaces.

Les officiers commandant pour quelques mois des unités dans une longue guerre asymétrique, qui plus est au sein d'une coalition sur-

dominée par un grand allié, sont placés dans un contexte similaire. Leurs décisions subissent la triple pression du grand allié qui exige des résultats concrets, des habitudes qui indiquent ce qu'il est « normal » de faire et de leur propre hiérarchie nationale dont le jugement va fortement influencer le futur post-opération de l'unité et de son chef.

L'action du bataillon sera de durée limitée et noyée dans celle de dizaines d'autres bataillons. Elle n'aura donc qu'un impact limité au niveau du théâtre tout en étant très importante pour lui. S'il est audacieux et prend des risques, il ne peut espérer que quelques succès limités et provisoires alors que s'il échoue sa carrière est compromise et la réputation de son régiment ternie. En revanche, s'il est conformiste et prudent, il peut espérer présenter un bilan peu glorieux mais sans craindre un désastre. Les pertes humaines passeront beaucoup plus facilement dans ce cas.

Au-dessus du colonel, l'action s'inscrit dans le cadre d'une coalition asymétrique où chacun des alliés cherche également à présenter un bon bilan diplomatique au moindre coût électoral. Les moyens sont donc réduits au « juste suffisant » et la priorité est d'éviter un choc médiatique. La question du rapport coût humain-efficacité se pose avec acuité. C'est ainsi que, à force de prudence, on peut imaginer un jour voir quelques milliers de combattants équipés de kalachnikovs tenir tête pendant des années à l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord.

Dans ces conflits sans grandes batailles, les indicateurs remplacent souvent les drapeaux plantés dans les villes comme indices de progression vers la victoire. Outre le problème du choix de ces indicateurs et du biais consistant à privilégier ce qui est chiffrable et négliger le subjectif, ces chiffres sont ainsi les normes de la conformité et surtout des fins en soi. On ne gagne plus des batailles, on atteint ses objectifs chiffrés jusqu'à parfois la déconnexion avec la réalité tactique. Au printemps 2004, quelques semaines avant leur relève, tous les bilans présentés par les unités américaines en Irak étaient apparemment

positifs. Les attaques contre les forces américaines en particulier avaient considérablement diminué depuis la fin de l'année précédente et les pertes étaient au plus bas depuis le début de l'insurrection. Ce bon bilan avait d'ailleurs justifié une réduction de l'effort américain, trois divisions seulement en remplaçant quatre[7].

Pourtant, lorsque ces trois nouvelles divisions arrivèrent, elles durent faire face simultanément à la révolte du Sud chiite et à la découverte que toutes les villes le long du Tigre et de l'Euphrate, notamment Falloujah, étaient en réalité contrôlées par la guérilla sunnite. Les indicateurs n'avaient été bons que parce que par un accord tacite les deux adversaires avaient intérêt à prendre moins de risques et à moins s'affronter avant la relève.

Bien évidemment, quand le politique refuse la victoire, il devient difficile de l'obtenir. Pour le capitaine Roul, en Afghanistan :

> La première moitié du mandat a été marquée par une attitude résolument offensive. Les combats étaient durs, j'y ai perdu un de mes hommes, mais nous avions le sentiment de progresser, d'avoir l'initiative, et d'être forts. À partir de la mi-août, nous avons reçu pour consigne de nous enfermer dans les bases et de ne sortir que pour les convois de ravitaillement. Les opérations étaient souvent annulées ou reportées au dernier moment, et lorsqu'elles se faisaient, le premier blessé grave entraînait l'annulation immédiate de l'opération. Il était alors clair que les hommes politiques avaient décidé d'abandonner la partie, et mourir dans de telles circonstances me paraissait totalement révoltant. Bien que cette deuxième moitié de mandat n'ait comporté pour mon détachement que très peu d'incidents, elle m'a semblé interminable et bien plus dure à vivre que la première partie. À la fin du mandat, lors de la débandade des

> hommes politiques, ma priorité est clairement devenue de ramener tous mes hommes indemnes.

Il y a pis encore lorsque le politique refuse la notion même de guerre et donc d'ennemi, même lorsque celui-ci existe manifestement. Or il est difficile d'obtenir des victoires contre un adversaire qui n'existe pas. C'est ainsi que la France a perdu 92 soldats à Beyrouth tout en déclarant solennellement qu'elle n'avait pas d'ennemi au Liban. Cette situation, qui est celle de la plupart des missions d'interposition et de la gestion par des diplomates des forces armées, est évidemment la pire pour des soldats. Le principe de sous-optimisation est alors à son maximum. J'ai vu un lieutenant décoré de la Légion d'honneur après être tombé dans une embuscade et que les hommes qu'il devait escorter se sont fait capturer. Ce qui était un échec flagrant fut présenté devant des journalistes par son colonel comme une grande victoire du sang-froid. Au pire, à force de « maîtrise de soi », on en vient à être décoré pour avoir regardé des massacres.

Le succès est le père du succès et il est obtenu par des hommes. Leur proposer uniquement le risque sans la possibilité de vaincre, c'est faire du bruit avant l'humiliation finale.

12.

Pourquoi nous combattons

Le 10 octobre 1973, après quatre jours de combats furieux sur le Golan, la 188e brigade israélienne était réduite à 4 chars et 102 hommes encore valides, pour la plupart au quartier général de l'unité qui en constituait la dernière cellule organisée. La brigade continuait à combattre malgré un anéantissement presque complet, preuve de la motivation extrême de ses membres bien formés et bien encadrés dans des unités à forte cohésion mais aussi pénétrés de l'idée que s'ils étaient vaincus avant l'arrivée des renforts, leur pays serait envahi par l'ennemi. On avait atteint ainsi le dernier stade dans l'échelle des motivations.

Pour la patrie

Le sentiment patriotique est rarement exprimé comme facteur de motivation par les soldats. Pendant la Grande Guerre, Émile Mairet écrit dans ses *Carnets d'un combattant* : « Prenez cent hommes du peuple, parlez-leur de la patrie : la moitié vous rira au nez, de stupeur et d'incompréhension. Vingt-cinq autres nous diront qu'il leur indiffère d'être Allemand ou Français[1]. » Du Montcel va dans le même sens. Lors de son départ du centre d'entraînement de la Valbonne l'instructeur leur avait fait crier « Vive la France ! ». Au front, « une semblable manifestation paraîtrait déplacée et presque grotesque[2] ». Marc Bloch, sous-officier à l'époque, estime « que peu de soldats, sauf parmi les plus

intelligents et ceux qui ont le cœur le plus noble, lorsqu'ils se conduisent bravement pensent à la patrie ; ils sont beaucoup plus souvent guidés par le point d'honneur individuel qui est très fort chez eux à condition qu'il soit entretenu par le milieu[3] ». Pourtant, même au plus fort des mutineries en mai-juin 1917, l'idée de ne pas défendre la patrie en cas d'attaque n'effleure quasiment personne.

Un sondage effectué pendant la Seconde Guerre mondiale parmi les vétérans d'une division d'infanterie américaine qui avait combattu en Afrique du Nord et en Sicile révéla que seulement 5 % d'entre eux se sentaient motivés par des idéaux élevés tels que le patriotisme ou la foi religieuse, les autres se partageaient entre le désir de finir le boulot, la solidarité avec les camarades et l'amour-propre[4].

Bien souvent, ce sentiment patriotique ressort bien après les événements. L'historien britannique Richard Holmes fit remplir un questionnaire à des anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale sur leurs facteurs de motivation au combat. La patrie resurgit alors comme une évidence, une fois les autres facteurs moins prégnants. Pour un ancien officier de chars :

> Certainement pour mon pays – un profond sentiment patriotique, voire chauvin, m'a toujours animé. J'étais immensément fier d'appartenir au Royal Tank Regiment, et mon unité était bonne. Les gamins qui m'entouraient – et avec qui je suis toujours en contacts réguliers – étaient de première classe… Le combat pour la survie n'était pas l'aspect le plus conscient, plutôt un environnement permanent et tacite.

Un officier d'infanterie écossais ajoute : « La justesse de la cause ne faisait aucun doute. Il y avait, de plus, de très forts liens entre les sections, compagnies et bataillons du régiment fondés sur la camaraderie et les traditions. » Pour un autre encore : « J'avais toujours le sentiment

de me battre pour ma patrie, et pour ne pas déshonorer mon régiment et mes camarades[5]. »

On retrouve là tous les cercles de confiance et un ingrédient supplémentaire plus ou moins tacite qui les transcende tous : le sentiment du bien-fondé de la cause. Celui-ci est assez évident lorsque la patrie est directement menacée, ce qui explique les raidissements spectaculaires de résistance des Français sur la Marne en septembre 1914, des Allemands à l'approche du Rhin en 1944 ou des Japonais en 1945. Pour autant, ce sentiment peut aussi s'épuiser s'il n'est pas nourri par la volonté politique et la démonstration du soutien de la nation.

Les causes floues

Ce sentiment patriotique est une motivation moins évidente lorsque le sol national n'est pas en danger, ce qui est notamment le lot des engagements français depuis la fin de la guerre d'Algérie. La distinction entre ces deux types de mission est même inscrite sociologiquement puisque les missions lointaines, les « opérations extérieures » qui n'engagent pas les intérêts vitaux de la nation, sont réservées aux volontaires. Il fut un temps où ces volontaires pouvaient être des civils prenant les armes pour défendre une cause jugée noble. Plus de 5 000 Français sont ainsi tombés dans les deux camps de la guerre d'Espagne. Depuis, les indignations, généralement devant des massacres de populations civiles comme en Bosnie, au Darfour ou plus récemment en Libye ou en Syrie, ne sont pas suivies de la formation de nouvelles brigades internationales.

Ce qui y ressemblait le plus en France était finalement les « volontaires service long » (VSL), ces appelés qui acceptaient de prolonger leur temps de service de quelques mois pour participer à une

mission. Ces hommes, le plus souvent réunis dans des « unités de marche », s'engageaient pour des raisons diverses mais « la valeur de la cause » y importait toujours plus ou moins. C'était là sans doute la principale distinction avec les troupes entièrement professionnelles et dédiées à l'intervention extérieure depuis des siècles. Partir en mission n'avait pas tout à fait le même sens pour ces deux catégories, les professionnels privilégiant le terme « partir » et les volontaires celui de « mission ». Combien de ces VSL ont-ils alors découvert que la réalité du terrain relevait plus du surréalisme, voire des distorsions expressionnistes, que du cubisme des médias ? Combien ont été tués « par personne » comme au Liban ou par ceux-là mêmes qu'ils étaient censés défendre ? Combien ces dissonances cognitives ont-elles brisé d'âmes ?

Ce trouble possible est censé épargner le soldat professionnel, volontaire permanent pour servir en tout lieu et pour n'importe quelle action (légale évidemment). Ce soldat nomade sautant d'opération en opération d'un coin du monde à l'autre est ainsi soutenu par une sorte d'éthique froide, de pompier des crises et des guerres, développant juste ce qu'il faut d'empathie pour comprendre les situations locales et de détachement pour pouvoir s'en dégager au bout de quelques mois sans que généralement le problème pour lequel il a été engagé soit résolu. Cette éthique du détachement, très utile dans les institutions de la Ve République qui autorisent le chef des armées à engager la force de manière à la fois discrète et discrétionnaire, a aussi ses limites.

Lorsque j'ai été engagé dans le Nord du Rwanda en 1992, il n'y avait probablement pas la moitié de ma section qui savait même que ce pays existait avant le déclenchement de la mission, et même sur place le pourquoi de notre présence aux côtés de l'armée rwandaise contre les combattants du Front patriotique rwandais n'était pas évident et d'ailleurs jamais énoncé, hormis la protection éventuelle des ressortissants. Défendre les intérêts de la France est une bonne cause

mais encore faut-il que ceux-ci soient clairs, ce qui est loin d'être toujours le cas. Dans l'arbitrage que fait tout chef entre l'exécution de la mission et la préservation de ses hommes, la balance tend à pencher du second côté lorsqu'on ne sait absolument pas pourquoi il faut mourir. Le pire étant quand cette mort elle-même est considérée comme honteuse comme lorsqu'après l'embuscade de Bedo au Tchad en 1970, les corps des soldats français avaient été cachés et qu'un officiel interrogé disait que les familles devaient se rassurer car il n'y avait pas d'appelés parmi eux. À ce bout du spectre, il faut que les liens entre les hommes soient particulièrement forts pour continuer à risquer sa vie pour la France.

Pour Hugues Roul, au moment de partir en Afghanistan :

> J'éprouvais un léger sentiment de culpabilité à l'idée d'entraîner mes hommes dans cette guerre que je jugeais illégitime. Ayant remplacé au pied levé leur précédent chef de section qui n'avait pas fait l'affaire, je savais en effet par la bande qu'un certain nombre d'entre eux acceptaient de partir car ils me faisaient confiance. J'avais donc mis ma crédibilité dans la balance afin d'emporter leur adhésion. Ce sentiment de culpabilité m'a particulièrement pesé lors de la mort de mon soldat, où j'ai alors pensé que j'étais directement responsable de sa mort. Ce sentiment s'est dissipé lorsque ses parents m'ont dit qu'ils l'avaient eu au téléphone trois jours avant sa mort, et qu'il leur disait qu'il était très content de faire son métier de soldat avec ses camarades.
>
> Au final je pense que nous y sommes tous allés pour connaître les combats, et savoir si nous serions à la hauteur. De plus l'Afghanistan était « l'opération à faire » pour les soldats de notre génération, elle était la seule occasion de faire notre métier en conditions réelles. C'est sûrement aussi pour cela qu'un bon nombre de mes militaires du rang ne renouvelleront pas leur

> contrat : ils ont eu la chance de connaître ça et d'en revenir indemne, mais ils savent quand même au fond d'eux que cette guerre ne valait pas tous les sacrifices que nous avons consenti.

Il y a un lien direct entre le courage politique, le courage des peuples et celui de leurs représentants en armes au cœur de l'action. Que cette concordance disparaisse et il n'y a plus rien à espérer. Au mieux, sans soutien de la nation et de ses gouvernants, la solidité des autres cercles de confiance permettra aux troupes de combattre jusqu'au bout, c'est-à-dire quand même le plus souvent jusqu'à l'échec, comme en Indochine. Au pire, si ces cercles sont eux-mêmes faibles, la force se désagrégera comme l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale ou l'armée américaine au Vietnam[6].

13.

Des armes et des hommes

Au printemps 1918, les troupes françaises s'emparèrent de fusils allemands de calibre 13 mm et destinés au combat contre les chars. Au cours d'essais au champ de tir, ils constatèrent avec effroi que cette arme permettait de percer les chars de combat en dotation jusqu'à 300 mètres. Pourtant, à la fin de la guerre, lorsqu'on étudia en détail les pertes de l'« artillerie d'assaut », on s'aperçut que cette arme miracle n'avait finalement permis de détruire que seulement deux chars légers. Des prisonniers interrogés déclarèrent que l'usage d'une arme aussi lourde et délicate d'emploi impliquait une exposition au danger beaucoup trop grande. Dans le meilleur des cas, ils effectuaient un tir rapide, pratiquement sans viser et presque toujours inutile.

Cet exemple montre qu'il ne faut pas mesurer la capacité d'une troupe à la somme des capacités intrinsèques de ses armes (cadence théorique de tir, portée maximum, etc.). Comme le souligne un ancien combattant dans les années 1930, le rendement d'une arme est

> essentiellement relatif et varie de tout à rien selon mille circonstances ; en particulier, pour ne parler que des circonstances morales, il est bien loin d'être le même si celui qui manie cette arme est abrité ou exposé au feu, instruit ou ignorant, commandé ou abandonné à lui-même, entouré d'indifférents ou de camarades éprouvés, préoccupé avant tout de

sortir indemne de la bagarre ou fier de la tâche qu'il remplit, etc. [1].

En 1986, le *British Operational Analysis Establishment* a fait simuler une centaine de batailles des XIXe et XXe siècles avec des armes à tir laser. Toutes ces simulations ont, virtuellement, été largement plus meurtrières que les batailles réelles. Près de la mort, l'efficacité des hommes et de leurs armes n'est plus du tout celle d'un terrain d'exercice.

Homme + armes + stress = soldat

Les réactions diverses à la peur induisent généralement une « nervosité » qui réduit l'efficacité des tirs. Les gestes techniques du tir au fusil « au poser » (contrôle de la respiration, pression du doigt, etc.) font presque toujours place à des tirs rapides quasi instinctifs qui exposent moins au danger, puisqu'on est moins visible, mais d'une précision évidemment bien moindre. La pupille est plus grosse et on a toujours tendance à « rentrer » les épaules comme pour se faire plus petit. Les tirs sont donc souvent trop hauts. Les maladresses sont nombreuses. Entre un quart et un tiers des tués et blessés dans l'infanterie américaine au Vietnam le furent par des feux amis (erreurs d'identification, manque de pratique du tir en formation avec mouvement) et 5 % furent des auto-blessures (fausses manipulations, négligence, mutilation volontaire).

De plus, le premier principe étant d'agir, le tir, même s'il n'est pas efficace, constitue un puissant soutien moral. Avant que le tir ne soit facile, le stress était réduit par la multiplication des gestes. Après la bataille de Gettysburg (1863), 27 500 armes ont été récupérées sur les lieux des combats ; 24 000 étaient encore chargées dont 12 000 avec

plus d'une cartouche, 6 000 avec au moins trois cartouches. Un de ces fusils était chargé 23 fois[2].

Avec l'arrivée des fusils à chargement par la culasse, c'est le feu lui-même qui constitue le principal déstressant. En 1916, l'armée française prend en compte cet élément en introduisant le tir en marchant, qui consiste, lors d'un assaut, à tirer quelques cartouches après chaque bond. Ces tirs, très imprécis, ont avant tout des buts psychologiques. Ils troublent l'adversaire et permettent de se rassurer un peu. Ce phénomène d'apaisement par le feu est évidemment propice aux « emballements », surtout depuis que les armes sont automatiques.

Si on ajoute la réticence à tirer sur des cibles qui ne sont plus en carton et surtout l'action d'un ennemi qui n'est pas fixe et fait tout pour éviter d'être touché, il ne faut pas s'attendre à des pourcentages de coups au but comparables à ceux des séances de tir au poser à 200 mètres. À la fin du XVIIIe siècle, des tests réalisés par l'armée prussienne montrèrent qu'un bataillon de 200 hommes mettait 60 % de coups au but à 75 mètres sur une cible de 2 mètres de haut sur 30 mètres de large[3]. Pourtant, à la même époque, le comte de Guibert estimait à 500 le nombre de cartouches nécessaires pour tuer un homme.

En 1879, pendant la guerre des Zoulous, à Rorke's Drift, une compagnie d'infanterie britannique retranchée, bien entraînée au tir et bien armée, affronta des masses compactes de milliers de Zoulous équipés d'armes blanches. Le tir s'effectuait à courte distance, voire à bout portant. On aurait pu s'attendre à un pourcentage de coups au but proche de 100 %. Pourtant, malgré des conditions de tir optimales, ce pourcentage n'a pas dépassé 5 %. Neuf ans plus tôt, à Wissembourg, face à des Prussiens qui, eux, pouvaient riposter, il fallut plus de 100 cartouches aux Français pour toucher un ennemi[4].

Si on fait encore un bond de plus d'un siècle, et malgré les progrès techniques de l'armement, on trouve des chiffres comparables. L'intervention du sous-groupement français à Mogadiscio le 17 juin 1992

passe, à juste titre, pour un bon exemple de gestion maîtrisée des feux. Néanmoins, 3 500 coups de petits calibres et 500 coups de 12,7 mm ont été tirés pour mettre hors de combat, au maximum, une cinquantaine de miliciens, soit un ratio de 80 pour 1[5]. À plus grande échelle, dans les combats de l'armée française au Mali en 2013, on aboutit à un ratio tout à fait remarquable d'environ 200 cartouches par rebelle tué[6].

Encore s'agit-il de combats rapprochés d'infanterie menés par des professionnels. À l'échelle de conflits entiers, en prenant en compte tous les types de combat et en incluant l'entraînement, les chiffres montent jusqu'à 50 000 cartouches tirées par ennemi touché. Une étude sur les combats en Irak et en Afghanistan entre 2003 et 2004 donne même un rapport de 300 000 cartouches tirées par les soldats américains pour chaque rebelle tué[7].

Les pouvoirs des armes

Les armes elles-mêmes ont des valeurs psychologiques propres qu'il conviendrait d'ajouter à leurs autres caractéristiques et qui influent ainsi sur le rendement. Ces différences de rendement sont d'abord liées au degré de « lien tactique » qu'elles impliquent. Les armes individuelles sont généralement moins efficaces que prévues, car elles impliquent des actions isolées. Les armes collectives ont au contraire un taux d'efficacité plus élevé, car elles nécessitent une interdépendance et sont plus prestigieuses qu'un simple fusil. Un fusilier peut se sentir anonyme, alors qu'un servant de mitrailleuse lourde est un homme important.

D'une manière générale, les fusils d'assaut Famas, s'ils sont utiles pour les combats au corps à corps, sont rapidement de peu d'efficacité, autre que psychologique, dès que la distance de combat dépasse 200 mètres. La très grande majorité des pertes ennemies est le fait des armes

de précision depuis les fusils à lunette FRF2 jusqu'à la mitrailleuse de 12,7 mm téléopérée depuis l'intérieur du véhicule ou des grenades à fusil.

Le rendement d'une arme est également inversement proportionnel au risque induit par son usage. Comme le fusil de 13 mm évoqué plus haut, le service d'un lance-missiles antichars implique une exposition au danger pendant plusieurs secondes qui peut être mise à profit par l'adversaire. Pendant la guerre du Kippour (1973), marquée pourtant par la révélation de l'efficacité des missiles antichars, il ne fallait pas moins de 20 missiles Sagger pour toucher un char israélien. Et encore, les coups au but ne sont survenus que dans la première partie du conflit. Dès que les Israéliens furent capables de saturer par des tirs de mitrailleuses les zones d'origine des tirs, l'efficacité des équipes antichars égyptiennes tendit vers zéro[8].

Inversement, certaines armes ont une efficacité hors de proportion avec celle que l'on peut observer sur un champ de tir. Les frappes air-sol par chasseurs-bombardiers, par une sorte d'« effet Damoclès », étaient considérées comme les armes les plus effroyables par 20 % des soldats américains de la Seconde Guerre mondiale, alors que 4 % seulement estimaient qu'il s'agissait des plus dangereuses[9]. Les gaz épouvantaient tellement les combattants de la Grande Guerre que la plupart des hommes qui furent évacués pour blessures chimiques n'avaient même pas été touchés. Il suffisait de parler de la menace d'une attaque par les gaz asphyxiants pour que certaines compagnies croient en sentir les effets[10]. Le port des tenues de protection, peu confortables et identiques, avait également pour effet d'isoler et déshumaniser les hommes en les rendant anonymes, ce qui les fragilisait.

Le sentiment d'impuissance est bien sûr beaucoup plus fort lorsqu'on subit une agression contre laquelle on ne peut pas répliquer. Le sentiment de terreur produit par les bombardements d'artillerie provient plus de leur côté spectaculaire et du sentiment d'impuissance qu'ils

suscitent que des pertes qu'ils occasionnent, sur le moment du moins car au bilan les obus causent souvent la majorité des pertes totales.

Pendant la Grande Guerre, il faut en moyenne 1 400 obus pour tuer un homme[11], mais :

> Sous l'averse de fer et de feu on sent la même impuissance qu'en présence d'un effroyable cataclysme de la nature. À quoi peuvent nous servir nos grenades et nos petits fusils contre cette avalanche de terre et de mitraille ? À quoi nous sert notre courage ? Un homme se défend-il contre le tremblement de terre qui va l'engloutir ? Tire-t-on des coups de fusil sur un volcan qui vomit sa lave enflammée[12] ?

En 1983, pendant la guerre des Malouines, les choses n'ont guère changé comme en témoigne le général britannique Gardiner :

> Bien que l'artillerie vous assourdisse, vous terrifie, vous traumatise et soit certainement le bruit le plus fort que j'ai jamais entendu, je resterai toujours vraiment surpris par le peu de pertes occasionnées par ces mêmes tirs dans les Malouines et à Oman. Comment avons-nous pu survivre à tout cela ? En fait, c'est une agression de votre esprit plus qu'autre chose[13].

Dans le camp d'en face, un Argentin déclare : « Nous n'étions que des cibles pour leur artillerie. La plupart du temps, je me sentais comme un canard sur un lac, en train de me faire tirer de tous les côtés[14]. »

Combats de fantômes

Si les « fluctuations de l'âme » ont une influence sur le rendement des armes, il est également évident que le feu subi a un impact profond sur la manière de se battre.

La première conséquence de l'importance des feux à l'époque moderne est la dispersion des hommes et leur « incrustation » dans le terrain. Les soldats deviennent des fantômes, dotés, avec leurs fusils et leurs armes automatiques, de « piques de deux kilomètres », et ils ne se rencontrent plus que très rarement. C'est un aspect déroutant, surtout pour les soldats novices. Le danger est bien sensible mais il ne se concrétise par rien ou presque, ce qui provoque un sentiment d'angoisse. Lorsque les premiers coups de feu claquent, la confusion s'accroît encore. Les tirs semblent venir de nulle part. Les hommes se postent et perdent une grande partie des liaisons les uns avec les autres, visuelles ou verbales. Le fractionnement psychologique de la troupe commence alors à s'opérer. Cette phase de confusion peut être d'une durée variable car un temps de réaction est nécessaire avant que la troupe ne recouvre une organisation cohérente.

Une autre conséquence de la prédominance des facteurs psychologiques est la rareté des corps à corps. En mars 1918, le sous-lieutenant Jones, de l'infanterie britannique, ouvre le feu au pistolet sur des Allemands : « C'était la seule occasion que j'ai eu en deux ans et demi d'abattre des Allemands. » Dans *L'infanterie attaque,* Rommel ne décrit, de 1914 à 1916, qu'un seul contact physique entre deux adversaires, lorsque, lors d'un coup de main de nuit, un soldat français surpris saute à la gorge d'un sergent allemand et se fait abattre au pistolet[15]. Le combat à la baïonnette, qui fait partie de l'imagerie de la Grande Guerre, est ainsi largement une légende. Dès les premiers affrontements d'août 1914, les combattants, comme Charles Delvert, ouvrent les yeux :

> Nos idées sur le combat étaient tellement fausses alors que nous croyions tous devoir bientôt nous escrimer du sabre contre les baïonnettes allemandes ! La plupart avaient fait aiguiser leur arme. J'avais suivi le mouvement. […] La bataille d'Ethe (22 août) nous enlevait à tous et pour toujours l'idée de nous intéresser et au sabre et à la baïonnette[16].

Pour Chenu :

> Le « déjeuner à la fourchette », la baïonnette, personne n'en veut plus. Ce déjeuner, d'ailleurs, n'est qu'une simple formule, et ne nourrit pas. La balle, la mitrailleuse, la grenade ont triomphé de la baïonnette, qui n'est plus guère qu'un symbole d'attaque : le projectile a tué l'arme blanche[17].

Sur les 48 combats de l'échelon section ou compagnie que décrit Rommel, 18 se concluent par un échange de tirs sans résultats et 30 se terminent par le repli ou la reddition d'un des deux adversaires avant le contact. Il décrit ainsi le sentiment qui anime le défenseur :

> Je ramène dans le rang quelques-uns de mes hommes qui sont sur le point de décrocher de leur initiative. Apparemment notre tir force l'ennemi à se jeter à terre […] les éléments de tête sont à 30 ou 40 mètres de nous. J'ai décidé de ne céder devant leur supériorité numérique que s'ils chargent à la baïonnette[18].

Sidney Jary, chef de section britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, décrit le même phénomène du côté de l'assaillant : « Lorsque nous arrivons dans une position ennemie avec nos baïonnettes, toute

résistance avait déjà cessé. Il est inutile d'essayer d'avoir un maximum de fusiliers pour cela[19]. »

Quand on examine de près les statistiques des combats de la Grande Guerre, on constate que les fantassins français, en quatre ans, ont tué ou blessé environ 1 100 000 soldats allemands (sur un total de 4 millions de pertes sur le front de France). Si on écarte les pertes qui résultent de tirs de saturation de mitrailleuses (au moins le tiers) et en considérant qu'environ 6 millions de Français ont porté les insignes de l'infanterie et que quelques hommes des autres armes ont eu à faire usage d'armes individuelles, on en conclut à un ordre de grandeur d'un soldat sur dix qui aurait tué ou blessé un ennemi après l'avoir visé.

La proportion de ceux qui ont fait cela à très courte distance, et dans ce cas souvent à la grenade, est évidemment inférieure. L'ordre de grandeur doit être d'un fantassin français sur vingt ou trente. Il est probable par ailleurs que les quelques dizaines de milliers d'hommes des corps francs, dont la mission principale n'était pas de tuer mais de capturer des prisonniers, aient accaparé une bonne partie de ces pertes.

Autrement dit, la très grande majorité des poilus ne s'est jamais battu en duel contre des soldats adverses. Ils ont résisté aux tirs d'artillerie ou au feu des mitrailleuses et dans les attaques, ils ont suivi une poignée de combattants naturels. Cela ne réduit en rien leur courage mais celui-ci était bien plus stoïcien qu'homérique. Pour Jean Norton Cru, entre petites unités,

> il n'y a pas de lutte, sauf dans des cas très exceptionnels : presque toujours l'un frappe, l'autre ne peut que courber le dos et recevoir les coups. […] Les soldats sont bourreaux ou victimes, chasseurs ou proie, et dans l'infanterie nous avons l'impression que nous jouâmes la plupart du temps le rôle de victime, de proie, de cible[20].

Pour Norton Cru, les héros de l'*Iliade* sont désormais dans le ciel et pilotent des avions de chasse, et encore s'agit-il là d'un petit groupe, la majorité n'abattant rien du tout. La notion de duel mérite d'ailleurs d'être relativisée. Les grands as de la chasse française, Guynemer et Fonck en tête, n'ont surtout abattu, et le plus souvent par derrière, que des observateurs d'artillerie presque impuissants dans leurs lourds biplaces.

Les légions dangereuses

Ce n'est pas parce que le combat rapproché est rare qu'il faut l'éviter. Au contraire, car on sent bien que c'est là, au cœur même du combat, que l'on peut extraire la victoire. On croit parfois, lorsqu'on dispose d'une capacité de tir à distance à la fois puissante et précise, que l'on peut réserver la zone de mort à l'adversaire dépourvu de tels moyens. Le seul problème est que cela ne suffit pas.

On serait en effet bien en peine, depuis la première guerre du Golfe jusqu'à la guerre récente en Libye, de trouver un seul exemple de réussite de l'action à distance seule. Les raids aériens ou aéromobiles sont souvent très efficaces mais ils sont insuffisants à emporter une décision politique. L'expérience montre encore et toujours qu'il est nécessaire pour signifier la victoire qu'un soldat plante un drapeau quelque part. Même la campagne aérienne lancée contre la Serbie en 1999, souvent citée car seul exemple significatif, aurait eu un autre destin sans la menace d'une puissante force terrestre prête à pénétrer au Kosovo. En 2001, la prise spectaculaire de Kaboul par les seigneurs de la guerre afghans appuyés par les forces aériennes américaines a rapidement été gâchée par leur refus d'aller plus au sud et la persistance des Américains à ne pas engager de troupes au sol. Malgré les bombardements et l'appel à des mercenaires locaux plus que douteux,

Oussama Ben Laden et le mollah Omar ont ainsi eu le loisir de quitter Tora Bora et Kandahar pour reconstituer leurs forces au Pakistan. Pendant le mois de juillet 2006, les Israéliens ont lancé chaque jour plus de 5 000 obus et 250 missiles, bombes guidées ou à dispersion de munitions sur le rectangle de 45 km sur 25 du Sud-Liban[21]. Le Hezbollah n'a jamais plié et il a bien fallu engager une force terrestre dont on s'est aperçu alors qu'elle ne savait plus mener des opérations à grande échelle.

La seule question qui mérite en fait d'être posée est de savoir comment planter ce drapeau. On y parvient généralement grâce à trois méthodes.

La première est l'écrasement préalable par le feu. Les méthodes de l'infanterie allemande pendant la Seconde Guerre mondiale constituent un bon exemple d'un système organisé dans ce sens. En 1944 en Normandie, une section de panzergrenadiers pouvait disposer de six mitrailleuses MG 42 à 1 200 coups/minute et de grenadiers équipés de fusils d'assaut pouvant tirer en rafale à grande distance. En face, une section britannique était dotée de trois mitrailleuses Bren avec une cadence de tir de 450 coups/minute et de fusiliers équipés de Lee Enfield ou de pistolets-mitrailleurs portant à 50 mètres.

La méthode d'assaut allemande consistait à écraser l'ennemi par le feu de manière à soit le chasser directement de sa position, soit permettre à un petit élément de s'approcher jusqu'à 25-30 mètres de l'objectif pour le saturer de tirs rapprochés. Il ne leur était généralement pas utile d'aller plus loin.

Pour obtenir le même résultat, l'infanterie britannique était obligée de demander l'appui de l'artillerie ou des chars, ce qui posait des problèmes de coordination et de délais. Sidney Jary, vétéran de cette époque, se demande même, dans la *British Army Review*, si l'infanterie britannique actuelle, constituée essentiellement d'hommes équipés de fusils d'assaut en 5,56 mm, serait capable de vaincre l'infanterie

allemande de 1944[22]. Il est à noter que face au même problème et avec des structures sensiblement identiques à celles des Britanniques, l'infanterie américaine a su s'adapter plus facilement. Sa richesse lui a autorisé des surdotations (en fusils-mitrailleurs BAR par exemple ou en Thompson) et son inventivité a permis de faire évoluer les méthodes de combat[23].

Disposer d'une supériorité écrasante des feux ne suffit pas. Il s'agit également de l'employer en premier. Rommel constate que « gagne celui qui tire le premier et qui dispose de la plus grande puissance de feu[24] ». Ailleurs, il ajoute : « Le côté qui est en mesure de délivrer le plus grand volume de feu au moment du contact prendra le dessus. Gardez donc les mitrailleuses prêtes à tirer pendant toute la progression[25]. » Toute projection de tir un peu efficace entraîne, nous l'avons vu, une désorganisation plus ou moins grande de l'adversaire. Cette désorganisation a deux effets intéressants : elle réduit d'un seul coup le danger adverse, elle permet ensuite un deuxième coup, éventuellement un assaut. Dans les combats de rencontre au Vietnam, les Australiens avaient l'initiative des tirs sur les Viêt-cong dans 84 % des cas[26]. Leurs rapports de pertes étaient de 1 homme touché pour eux contre 20 chez l'ennemi. Ce fait est encore plus facile à mettre en évidence dans les duels de machines.

Le colonel américain John Boyd a cherché à comprendre la supériorité américaine en combats aériens pendant la guerre de Corée (11 Mig abattus pour chaque appareil américain). Il a découvert que si les Mig-15 surpassaient les F-86 en vitesse pure, vitesse de montée et capacité à virer serré, les avions américains avaient deux avantages essentiels : une grande verrière qui offrait une large vue et des commandes hydrauliques qui permettaient le passage rapide d'une manœuvre à l'autre. Dans les évolutions rapides qui caractérisaient les engagements aériens, les pilotes américains accumulaient peu à peu les temps d'avance jusqu'à se retrouver en position d'asséner un coup fatal à

l'avion adverse. John Boyd parle de cycles « Observation, Orientation, Décision et Action » (OODA). Parvenir à terminer chaque cycle OODA plus vite que son adversaire finit par apporter systématiquement une supériorité totale.

Il en est de même dans les combats de chars. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on estimait qu'une force blindée combattant à 1 contre 2 mais tirant en premier avait plus de chances de l'emporter qu'une force combattant à 5 contre 1 mais tirant en second. Depuis, les chars ont acquis une précision encore très supérieure. Jusqu'à la guerre de Corée, un char avait environ 5 % de chances de toucher d'emblée un véhicule à 1 500 mètres, dans les années 1970, le pourcentage à la même distance était dix fois plus important, ce qui rendait la nécessité de tirer en premier encore plus évidente. Pendant la guerre du Kippour en octobre 1973, les 1 850 chars israéliens engagés ont détruit environ 1 550 chars arabes sur 3 400, alors que ceux-ci n'ont compté que 380 victoires[27]. En moyenne, chaque équipage israélien a donc quasiment détruit un char arabe alors qu'il a fallu réunir une compagnie de T-54/55 ou de T-62 pour obtenir le même résultat sur un Centurion ou un M-48 israélien. Alors que les matériels étaient sensiblement équivalents, la supériorité israélienne a été obtenue essentiellement par un investissement humain sur deux axes : la vitesse de tir et l'endurance.

La vitesse de tir est largement liée à l'acquisition des objectifs. Un char à 2 ou 3 km de distance est une très petite cible surtout lorsqu'on l'observe de l'intérieur d'une tourelle. De ce fait, la doctrine israélienne exigeait que le chef de char commande avec le buste à l'extérieur de la tourelle. En revanche, les Arabes, conformément à la doctrine soviétique, restaient tous à l'intérieur, tapes fermées. Le poste de chef de char israélien était donc très dangereux, mais Tsahal estimait que cette simple mesure permettait de multiplier par deux l'efficacité tactique du char. Les Israéliens ont rapidement découvert que la trajectoire de leur obus flèche était suffisamment droite jusqu'à 1 600 mètres pour qu'il ne soit

pas utile de connaître avec précision la position des objectifs jusqu'à cette distance. Ils abandonnèrent donc la procédure classique d'estimation précise des distances, y compris au télémètre, pour un tir rapide à la « hausse de combat » s'appuyant sur une estimation rapide de la distance par le chef de char solidement entraîné à cet exercice. Le délai moyen obtenu entre l'acquisition et le premier coup ne dépassait pas douze secondes et certains équipages ont eu une cadence de tir supérieure à 8 coups par minute[28].

Une autre voie consiste à surprendre l'ennemi par une approche indirecte. Le 21 mars 1918 à 9 h 40, après cinq heures de bombardement, trois armées allemandes se lancent à l'assaut. Quelques heures plus tard, 47 brigades d'infanterie britanniques ont cessé d'exister et 21 000 hommes valides ont été capturés. Il n'y a pas eu de grands encerclements mais une exploitation « divagante » de centaines de sections d'assaut, collant au barrage d'artillerie et exploitant toutes les brèches sans objectif particulier, sinon d'aller le plus loin possible. En deuxième échelon, des compagnies équipées d'armes lourdes étaient chargées de réduire les résistances dépassées[29]. L'offensive chinoise de novembre 1950 en Corée, en employant les mêmes méthodes, infligea la plus cinglante défaite de son histoire à l'armée américaine. Le général Keiser, commandant la 2e division d'infanterie américaine, décrit l'état de sa division, victime d'une embuscade gigantesque où elle perd 3 000 hommes : « La plupart des survivants, même les indemnes, étaient dans un tel état de choc qu'ils ne réagissaient plus […] personne ne criait, ne parlait, ni ne cherchait d'abris[30]. » La 8e armée américaine et les forces alliées refluèrent en désordre de la frontière chinoise jusqu'au sud de Séoul. Les pertes psychologiques américaines en Corée furent sept fois plus importantes pendant cette phase que pendant la guerre de positions qui suivit.

Tout cela suggère qu'une approche indirecte, visant la volonté de l'adversaire, peut obtenir des résultats remarquables. À un niveau micro-

tactique, l'exercice de l'armée britannique *Sea Wall*, à Chypre en 1996, a permis de comparer des méthodes « classiques » et des tactiques d'infiltration. Les sections pratiquant l'infiltration sur les arrières se déplaçaient en moyenne 77 % plus vite, elles subissaient 26 % de pertes en moins et étaient globalement 2,5 fois plus efficaces[31].

Le 9 octobre 1973 au matin, au nord du plateau du Golan, il ne reste plus à la 7e brigade blindée qu'une quinzaine de chars servis par des équipages épuisés regroupés autour de l'état-major. Ce qui apparaît comme le dernier assaut de la 3e division blindée syrienne est alors surpris par l'arrivée d'un groupe de chars récupérés dans les ateliers de réparation et servis par des équipages de blessés. Les Syriens, bien que très supérieurs en nombre et sur le point de remporter la victoire, sont complètement désemparés par cette contre-attaque inattendue et se replient en désordre.

14.

La fabrique des soldats

Après des centaines d'années de pratique empirique, on sait fondamentalement comment faire faire des choses extraordinaires à des hommes ordinaires. Il suffit de les modeler à l'aide de plusieurs méthodes plus ou moins dangereuses suivant un dosage délicat qui dépend en grande partie de la vision que l'on a de l'homme.

L'école du dressage

Une première approche, héritée de l'époque moderne, à la fois scientiste et aristocratique, considère le soldat comme un rouage dans une grande machine, rouage dépourvu fondamentalement d'honneur mais aussi d'intelligence, surtout au combat. Bien avant Taylor et Pavlov, on a donc imposé à cet homme un découpage des gestes techniques du combat et leur apprentissage par répétition, selon la méthode du *drill*. Bien plus que le courage on recherchait le réflexe et la discipline. Le soldat avançait alors sous le feu par dressage (le terme est utilisé jusqu'au XXe siècle) et par peur du châtiment inévitable s'il trahissait.

Le *drill* n'est pas sans mérite, comme dans les disciplines sportives la répétition incessante de gestes individuels et collectifs est encore le meilleur moyen de les accomplir lorsque le réflexe doit remplacer la réflexion. Elle induit aussi un conditionnement utile à l'obéissance. Elle

est donc toujours indispensable, mais elle est désormais aussi insuffisante pour le décathlonien qu'est devenu le soldat moderne agissant dans des contextes changeants et souvent complexes.

Elle est surtout limitée par son présupposé de sous-estimation des capacités humaines qui l'a longtemps accompagnée. Selon l'article de l'*Encyclopédie* écrit au milieu du XVIIIe siècle par le philosophe Jaucourt, le soldat français est recruté dans la partie la plus vile de la nation[1]. À partir de la Restauration, il n'est même plus volontaire puisque tiré au sort dans les milieux les plus pauvres et sans instruction pour effectuer six à huit ans de carrière militaire. On parle alors de « juste milieu entre l'homme et la chose ». L'idée persiste longtemps de la faible valeur intellectuelle ou morale du « simple » soldat et cela a eu des conséquences stratégiques considérables.

La première – c'est particulièrement le cas en France au moins jusqu'à une époque récente – est qu'on considère qu'il ne sert pas à grand-chose de pousser l'instruction technique très loin. Avant la Première Guerre mondiale, les artilleurs servant le canon de 75 n'apprennent que trois types de tir pendant leur temps de service alors que la guerre montrera qu'ils sont capables d'en maîtriser plus de vingt. De la même façon, on considère alors que le fantassin français est un tireur forcément médiocre et on ne fait donc pas d'effort particulier pour relever son niveau et on privilégie les tirs collectifs. Dans ces conditions et bien que des prototypes de fusils automatiques, c'est-à-dire se réarmant seuls, existent avant la Grande Guerre, on refuse d'en équiper les hommes pour éviter le gaspillage de munitions qui résulterait inutilement de cette grande cadence de tir. Le sous-armement des fantassins français est d'ailleurs une constante au XXe siècle, avec le coût humain que l'on imagine. Il faut attendre 1938 pour voir apparaître un premier pistolet-mitrailleur, par ailleurs médiocre. Il faut ensuite se rendre compte que les unités Viêt-minh ont plus de puissance de feu que les nôtres pour voir arriver une nouvelle génération d'armes légères mais

en ratant la révolution du fusil d'assaut, qui n'est adopté finalement qu'à la fin des années 1970 – parmi les dernières armées modernes.

On considère aussi que cette limitation est également morale. En 1914, le commandement français est persuadé qu'il y aura environ 15 % de réfractaires à la mobilisation, il n'y en aura que 0,4 %. Il refuse le parachute, persuadé que les pilotes en profiteront pour s'échapper du combat par le saut. À l'automne 1914, il se méfie de l'apparition de ces tranchées « humanitaires » dont le « confort » va forcément entraîner un ramollissement si on n'y prend pas garde. On multiplie donc les attaques aussi meurtrières que le plus souvent inutiles pour maintenir l'« élan » par des charges incessantes. L'infanterie française termine ainsi l'année 1915 terriblement meurtrie et épuisée, au bord de la rupture. C'est à ce moment-là seulement que l'on commence à prendre en compte des nécessités comme le repos ou la reconnaissance par des récompenses telles que la croix de guerre. Lors de la mobilisation de 1939, le postulat est sensiblement le même mais avec un effet inverse puisque cette fois on refuse de trop en demander aux soldats, notamment à l'entraînement, persuadé qu'ils ne le supporteront pas.

Cette conception d'un décalage moral entre le corps des officiers, héritier des valeurs aristocratiques, et du reste de la troupe n'a pas forcément complètement disparu. En 1989, un de mes instructeurs à l'École militaire interarmes introduisait le cours d'éthique et déontologie en disant que l'éthique était ce qui différenciait l'officier du sous-officier.

Une autre conséquence est qu'avec cette vision de l'homme, former un soldat acceptable demande du temps. Depuis le XIXe siècle, le commandement français estime à deux ans la durée minimale pour former un soldat acceptable et des unités capables de mener un combat offensif, jugé le plus complexe. C'est une des raisons pour lesquelles le corps des officiers d'active français s'oppose farouchement au projet d'armée de milice de Jaurès, qu'il néglige les réservistes et bascule de la doctrine hyper-offensive de 1914 à une doctrine de plus en plus

défensive au fur et à mesure de la réduction de la durée de service dans l'entre-deux-guerres[2]. Même le colonel de Gaulle, lorsqu'il envisage sa force blindée de réaction rapide en 1934, ne conçoit pas qu'elle puisse être servie par des conscrits. Il faudra l'expérience de la Seconde Guerre mondiale et les exemples des armées créées à partir du néant comme l'armée américaine pour comprendre qu'on peut, en partant de rien mais avec une organisation adaptée, construire en moins d'un an des unités efficaces, y compris des divisions blindées.

Des hommes entourés d'acier

À cette conception à la fois aristocratique et behavioriste (un environnement dur va engendrer des hommes durs), on peut opposer une autre approche plus démocratique et inspirée de la pyramide de Maslow, dont le principe premier est qu'on accomplit plus facilement des tâches plus difficiles dans un environnement sécurisé. Au moins jusqu'à une époque récente, l'armée israélienne est un bon exemple de cette approche. Les hommes sont rares en Israël par rapport à leurs adversaires et le soin apporté à leur productivité tactique a longtemps été considéré comme le premier facteur de la puissance nationale. Prenons l'exemple des tankistes pendant la guerre du Kippour en 1973.

Les équipages israéliens n'étaient pas seulement bien formés techniquement, ils étaient aussi placés dans une situation suffisamment sécurisante pour leur permettre de combattre efficacement bien plus longtemps que leurs adversaires. Si on calculait en termes de chars, le rapport de force était défavorable aux Israéliens ; en termes de potentiel d'heures de combat par semaine, ce même rapport de force basculait nettement en leur faveur. Pour y parvenir, les Israéliens ont combiné des facteurs humains, techniques et organisationnels. Ils ont d'abord mis l'accent sur la résistance physique des hommes. Les guerres israélo-

arabes se comptent en jours. Des équipages capables de combattre efficacement trois jours de suite avec peu de repos constituent un atout énorme, surtout lorsqu'on se bat sur un petit territoire et que les renforts ne peuvent intervenir qu'au bout de deux jours de mobilisation.

Le plus grand soin a ensuite été apporté au confort des hommes dans les engins. Les Israéliens ont toujours préféré les chars à fort blindage, comme le Centurion, aux engins plus petits et inconfortables comme ceux de leurs ennemis. Ils ont aussi développé des blindages passifs (patins de chenilles, plaques additionnelles) et ont sans doute été les premiers à expérimenter les blindages réactifs, c'est-à-dire des blocs d'explosifs pour repousser les charges creuses. Cet effort de protection et de confort rencontrait des limites pour des engins qui n'avaient pas été conçus en Israël mais ce fut une des priorités dans l'élaboration du char national Merkava dans les années 1970.

Simultanément, un effort particulier avait été fait sur la sauvegarde des hommes blessés et la réparation rapide des machines. Les hommes avaient reçu un entraînement poussé aux premiers soins et les procédures d'évacuation par hélicoptère vers des hôpitaux proches du front étaient et sont toujours très rapides. Les blessés légers pouvaient souvent rejoindre leurs camarades avant même la fin des combats. Les unités de chars bénéficiaient également de la présence de fantassins mécanisés dans la brigade blindée dont une des missions prioritaires était l'évacuation ou la protection des équipages de chars détruits. Lorsque le char Merkava a été conçu, il a été prévu de pouvoir enlever très vite une palette d'obus à l'arrière pour y protéger un ou plusieurs hommes. Les Arabes, qui ne disposaient pas de tels systèmes de protection et d'évacuation, ont perdu beaucoup plus rapidement leurs personnels qualifiés.

Le même principe était appliqué aux engins. L'accent mis sur la capacité de réparation des unités (pièces vitales facilement accessibles et remplaçables, formation des équipages, unités de maintenance jusqu'au

niveau de la compagnie, ateliers de réparation bien équipés et abondamment pourvus en personnels qualifiés) permettait de récupérer jusqu'à 50 % des engins dans les quelques jours qui suivaient leur mise hors de combat et de reconstituer rapidement les unités blindées. On a même vu sur le Golan dans les deux premiers jours de la guerre des blessés sortant des hôpitaux de campagne pour former des équipages de fortune et partir au combat après avoir récupéré des chars en réparation dans un atelier à proximité.

Un dernier effort était fait également pour réduire au minimum les pertes de temps dues aux approvisionnements en carburant et obus. Le char Merkava, conçu d'abord par des équipages de chars, ne reçoit plus ses obus un par un par un trou mais par palettes entières. Coté arabe, le manque de personnels qualifiés et la légèreté de la logistique obéraient ces possibilités. La conception et l'installation des différents ensembles des chars soviétiques empêchaient pratiquement toute réparation sur le terrain, ce qui entraînait soit l'évacuation loin à l'arrière, soit l'abandon du véhicule[3].

Les Israéliens partaient du principe que le soin apporté aux hommes ne les amollissait pas mais leur permettait au contraire d'être plus efficaces au combat. La sécurisation n'était pas conçue comme paralysante mais comme permettant la pleine expression de compétences acquises durement. C'est le même principe qui avait prévalu pendant la Seconde Guerre mondiale avec la mise en place par la marine américaine d'un système très performant de récupération en mer de ses pilotes. Non seulement cela leur permettait, contrairement aux Japonais qui n'avaient pas fait cet effort, de préserver un personnel très qualifié, mais aussi de faire preuve de plus d'audace comme pendant la bataille des Mariannes en juin 1944 où ils lancèrent leurs avions au-delà de leur rayon d'action, acceptant que 80 d'entre eux se crashent en mer au retour.

Cette approche s'avère toutefois contre-productive lorsque la protection devient une fin en soi et étouffe non seulement l'audace, mais

aussi la manœuvre. Les mêmes tankistes, si performants en 1973, se sont retrouvés dépourvus face aux combattants du Hezbollah en 2006.

La mithridisation

La particularité de l'apprentissage au combat n'est pas l'acquisition de savoirs techniques individuels et collectifs, cela est commun à toutes les professions ou aux disciplines sportives. La vraie difficulté est l'application de ces savoirs à l'ambiance du combat. La maîtrise des compétences est évidemment nécessaire pour assurer les missions, elle l'est également pour renforcer la confiance. Elle est cependant insuffisante pour appréhender la puissance des sensations à l'intérieur d'une zone de mort.

Faire en sorte que l'expérience la plus traumatisante de sa vie soit abordée avec le moins de stress possible est une préoccupation des armées depuis toujours, mais elle a été renouvelée avec l'expérience terrible et massive de la Grande Guerre. Le mois d'août 1914 vit en effet la conjonction de l'oubli de la guerre après quarante-trois ans de paix et d'une capacité de destruction inédite. Les pertes françaises furent terribles et les défaillances nombreuses, y compris chez les généraux. L'armée française résista malgré tout, preuve que la discipline, l'entraînement physique et le conditionnement d'avant guerre n'étaient pas sans qualités.

On constata à cette occasion les insuffisances des méthodes classiques et on mit en place, pendant la guerre même, une nouvelle approche d'aguerrissement progressif par fusion avec le front. Les nouveaux prenaient contact avec les vétérans dans les centres d'instruction divisionnaire et s'entraînaient avec eux à l'arrière, parfois sur des ouvrages reconstitués. Lorsque la situation le permettait, l'incorporation en première ligne s'effectuait dans des secteurs calmes et

les missions étaient progressivement dangereuses. Plus les unités au front avaient de l'expérience et, selon les termes d'un officier de l'époque, plus « le baptême du feu devenait pour les innombrables nouveaux venus un événement de plus en plus simple[4] ».

Après la Grande Guerre, l'apport des sciences sociales mais aussi des nouvelles technologies de l'information comme le cinéma permirent d'envisager également la possibilité de mieux appréhender les sensations du combat. Dans les années 1930 et au début de la Seconde Guerre mondiale, cette approche réaliste se généralisa.

Pour réduire le décalage entre l'anticipation et la réalité, on découpa le cauchemar en morceaux en espérant le faire absorber progressivement à la manière d'un Mithridate s'immunisant contre l'empoisonnement par la prise quotidienne de doses réduites. Par des films et des photos, par la visite d'abattoirs ou en accompagnant des sapeurs-pompiers, on s'efforça de réduire le choc des visions horribles. L'entraînement physique, avec notamment l'influence de Georges Hebert et l'invention des parcours du combattant, s'efforça de coller un peu plus à la réalité de l'effort réellement demandé. Par des exercices à balles réelles, en faisant ramper par exemple sous des tirs de mitrailleuses, on espéra aussi habituer un peu les hommes à évoluer sous le feu. Le combat lui-même fut étudié de plus en plus scientifiquement et des cadres proposèrent des méthodes d'entraînement au tir au fusil plus proches de la réalité que celle des stands de tir.

Cette approche réaliste porta ses fruits pendant la Seconde Guerre mondiale[5]. Dans un sondage réalisé en 1944 en Italie, 80 % des fantassins américains se félicitaient de l'entraînement dur et réaliste qu'ils avaient reçu, beaucoup estimaient même qu'il aurait dû comporter plus d'entraînement avec balles réelles[6]. Elle trouva un second souffle dans les années 1970 grâce aux nouvelles possibilités de simulation par l'emploi conjugué de l'informatique et de moyens d'observation. À la suite de la découverte du faible rendement de leurs pilotes de chasse au

Vietnam, surtout dans leurs premières missions, l'US Navy et le corps des Marines puis l'US Air Force mirent en place des centres d'entraînement permettant aux pilotes de réaliser des missions dans des conditions très proches de la réalité face à des adversaires qui évoluaient comme les ennemis potentiels. Le principe fut adopté par les forces terrestres avec en particulier la création du centre national d'entraînement de Fort Irwin en Californie en 1981. Ce modèle de simulation hyperréaliste américain fut adopté ensuite par la plupart des armées modernes, avec leurs moyens.

La sueur épargne le sang

Toutes ces approches ont cependant une limite indépassable qui est que l'on n'y a pas vraiment peur de la mort puisqu'on sait qu'elle est, sauf accident, exclue de l'équation. On a donc cherché à les compléter par une voie additionnelle, celle de la pression et de la peur.

À l'imitation des unités de commandos de la Seconde Guerre mondiale, on créa des centres où, par des « pistes d'audace », on plaça les hommes dans des situations assez peu réalistes mais éprouvantes car jouant sur toutes les peurs possibles comme le vertige ou la claustrophobie. Cette approche s'est accompagnée d'une intense formation physique dont le but était à la fois de former les hommes aux efforts spécifiques du combat mais aussi à les pousser, encore une fois, jusqu'à leurs limites. Dans un système de recrutement par volontariat, avec donc la possibilité de quitter volontairement le service, cette approche avait également pour vertu d'écarter les moins motivés.

Cette méthode comprend aussi plusieurs limites. La première est que le stress et l'épuisement sont peu compatibles avec l'acquisition de connaissances, ce qui implique de nettement séparer la mise sous pression et l'apprentissage technique[7]. La seconde, plus grave, est que la

limite entre un entraînement dur et la torture est ténue. Le risque est donc de faire de cette expérience quelque chose de plus traumatisant encore que le combat. Dans tous les cas, elle contribue autant au renforcement à court terme des hommes qu'à leur usure à plus long terme. L'homme n'est capable que d'une certaine quantité de terreur, disait Ardant Du Picq. Il n'est capable aussi que d'une certaine quantité d'efforts et de peurs.

Le soldat et particulièrement le soldat professionnel moderne est le fruit d'une alchimie complexe entre plusieurs approches parfois incompatibles et dont chacune présente des inconvénients. Cette alchimie nécessite donc d'être organisée rigoureusement, de comprendre des phénomènes de compensation du stress par la sécurisation et de l'effort ingrat par la considération. Elle suppose de s'appuyer sur le préalable d'une forte cohésion des individus avant que cette cohésion ne soit elle-même nourrie par l'épreuve.

15.

Vie et mort des compétences combattantes

Les troupes françaises engagées au Mali depuis janvier 2013 ont été excellentes, faisant preuve à la fois d'une grande résistance physique et d'une excellente capacité à combiner le yin et le yang du combat : le combat rapproché pour regrouper l'ennemi et la coordination des feux pour le détruire, avant d'occuper le terrain. Ce résultat est d'autant plus remarquable que l'ennemi était dur et que les unités ont été déployées au Mali sur très court préavis et donc sans la longue préparation spécifique qui semblait la norme depuis l'engagement en Afghanistan. Bien sûr, la totalité des régiments et une grande majorité des hommes qui les composaient étaient aussi des vétérans des provinces afghanes de Kapisa et de Surobi, où déjà, selon un sondage réalisé en 2010, 92 % des soldats estimaient que leur unité et eux-mêmes étaient bien préparés au combat[1]. Certains pilotes d'hélicoptères ou d'avions de chasse et de transport ont même enchaîné les expériences afghane, libyenne et malienne. Les forces françaises peuvent donc s'appuyer sur un capital de compétences au combat tout à fait remarquable.

Le capital guerrier de la nation

Ce capital humain, qui compense les lacunes matérielles croissantes, est incontestablement supérieur à ce que j'ai pu connaître au début des

années 1990. Correspondant à la professionnalisation complète des forces et surtout à l'accroissement des opérations difficiles, il y a eu incontestablement une progression. Celle-ci ne s'est pas effectuée de manière linéaire mais par bonds en fonction de la violence et de la complexité des défis à relever. Il y a eu parfois des tâtonnements malheureux mais toujours instructifs. Il y a eu l'influence tactique américaine avec ses effets contradictoires. Au bilan, après plus vingt ans de paix tiède, le capital guerrier est au plus haut.

Il n'est pas dit cependant que cela dure longtemps, car les compétences tactiques sont très éphémères. Lorsque j'évoquais le début des années 1990, celles-ci correspondaient pour les troupes professionnelles de l'époque à un point bas après la période des opérations très dures des années 1970 en Afrique. Les troupes françaises, engagées principalement au Tchad, y avaient été également excellentes, bénéficiant encore de l'expérience de la guerre d'Algérie. Puis elles ont légèrement décliné avec la raréfaction des engagements ou les missions aberrantes comme l'engagement à Beyrouth en 1982-1983, qui reste avec ses 92 morts pour rien en dix-huit mois la plus grande défaite de la France depuis la guerre d'Algérie.

Les compétences tactiques sont essentiellement tacites, ce sont des gestes et des méthodes inscrits dans les mains et les esprits des soldats bien plus que dans les règlements. D'ailleurs, quand on entreprend de mettre par écrit tous ces savoirs d'action, on s'aperçoit de leur volume énorme. Lorsqu'en 1923, le capitaine Callies veut décrire toutes les compétences, méthodes, moyens nécessaires pour réussir un coup de main dans les tranchées ennemies pour y faire des prisonniers, soit un mode d'action qui dure en moyenne huit minutes, il écrit 154 pages[2]. Une troupe est une somme de porteurs d'habitudes et s'entraîner ou se former consiste à maintenir et si possible augmenter cette somme, éventuellement à la transformer, en remplaçant certaines habitudes dépassées par des nouvelles.

Pour Hugues Roul, en Afghanistan :

> L'adversaire a eu la courtoisie de montrer une opposition progressive, ce qui nous a permis de nous en sortir, car si nous avions affronté les embuscades de juillet à notre arrivée en avril, je suis persuadé que nous aurions essuyé des pertes dramatiques. Lorsque je suis arrivé début avril, pendant une mission de relève avec mon prédécesseur, nous avons traversé l'ensemble de la vallée de Tagab en une journée. Puis sur le même parcours, nous avons commencé à découvrir des IED, à être pris à partie, à être victimes d'attaques IED, pour finir par des embuscades valorisées par des IED. Il est clair que nous avons largement progressé au fur et à mesure de tous ces incidents, et que si nous avions commencé par des contacts durs, nous aurions individuellement et collectivement eu des réactions inappropriées, qui auraient été lourdes de conséquences.

Les habitudes qui ne sont pas entretenues s'étiolent. Il est peu probable, par exemple, qu'une compagnie d'infanterie française soit encore capable de franchir un cours d'eau en amphibie avec ses seuls véhicules, car ce savoir-faire complexe n'est plus travaillé.

La source principale des pertes de mémoire provient surtout de la mobilité des personnels. Plus des deux tiers des militaires français sont des contractuels et la durée moyenne de service est de vingt-trois ans[3]. Dans les unités de combat de l'armée de terre, composées en majorité de militaires du rang qui quittent les rangs en moyenne après six ou sept ans de service, cette durée moyenne est inférieure, aux alentours de quinze ans. Durant ce temps, par entraînement, formation et surtout engagements, les unités accumulent une mémoire opérationnelle. En 1998, ma compagnie d'infanterie de marine (140 hommes environ) pouvait ainsi s'appuyer sur une mémoire de 700 opérations extérieures

et plus de 100 séjours de deux à trois ans hors de métropole. À lui seul, mon adjudant d'unité totalisait 33 opérations. Cette armée nomade dispose déjà en cela d'une capacité d'adaptation à n'importe quel milieu, mais sa capacité à combattre dépend maintenant en grande partie de la part d'opérations « dures » dans ce total et du temps passé à les préparer. Passé ce délai de quinze ans sans expérience réelle du combat, les compétences pour le mener disparaissent en même temps que les hommes qui les possèdent, ce qui correspond par exemple au creux de 1990 évoqué.

D'autres armées, de conscription par exemple, ont beaucoup moins de mémoire. L'armée israélienne, dont la très grande majorité des troupes d'active, cadres compris, a moins de quatre ans de service, a donc aussi de grandes difficultés à maintenir ses compétences. Elle compense cela par l'appel aux réservistes qui ont forcément un peu plus d'expérience mais surtout par un surcroît d'entraînement et d'exercices, domaine qui fait toujours l'objet des premières restrictions budgétaires. En 2006, lorsqu'il s'est agi de mener un combat de haute intensité contre le Hezbollah, les compétences nécessaires avaient largement disparu des esprits.

Ces générations de combattants ne partent évidemment pas d'un bloc. Une troupe est un organisme vivant qui perd et gagne de nouveaux membres en permanence. En trois ans comme chef de section au 21e régiment d'infanterie de marine, j'ai eu 63 hommes sous mon commandement pour un effectif théorique de 39. Cet effectif théorique était par ailleurs réduit à une moyenne de 30 hommes disponibles, les autres étant absents pour des causes diverses (stages, permissions, etc., mais aussi les reconversions). Cette turbulence interne est accentuée par la nécessité de changer de structures pratiquement à chaque opération, comme si on demandait à une frégate de changer l'organisation de l'équipage en fonction des océans qu'elle traverse. Elle est encore aggravée par un système de mutation des cadres hérité de l'époque du

service national. Il y a une différence entre un lieutenant quittant une formation à la fin de service de son troisième contingent d'appelés et celui se séparant des hommes avec qui il a vécu plusieurs années y compris en opérations. Les compétences progressent donc, mais elles pourraient progresser plus vite avec plus de stabilité. L'entraînement dans l'infanterie ressemble souvent à un éternel recommencement.

La guerre contre l'entropie institutionnelle

D'après la deuxième loi de la thermodynamique, toute structure isolée est inévitablement condamnée à se désorganiser progressivement. De la même façon, comme chacun des hommes qui la composent, une armée qui n'est plus confrontée aux réalités de la guerre tend inévitablement à perdre progressivement de sa capacité institutionnelle à les affronter. Cette entropie est le fruit de plusieurs facteurs.

Le premier, on l'a déjà évoqué, est le résultat de l'oubli lorsque les hommes qui « connaissent » quittent le service. Cet oubli peut encore être accéléré par l'institution lorsque celle-ci ne veut pas se souvenir, c'est-à-dire lorsque la dernière expérience militaire a été collectivement traumatisante. Ce fut notamment le cas en France après la guerre d'Algérie lorsqu'on voulut résolument faire table rase du passé et créer une nouvelle armée. On démobilisa massivement les vétérans de cette guerre devenue honteuse. On en éloigna d'autres, donnant naissance à la légende d'une école française inspiratrice des dictatures d'Amérique du Sud ou d'Afrique centrale. On supprima les « tenues cams » (camouflées) trop associées aux unités parachutistes (et réintroduites trente ans plus tard sous l'appellation « bariolées »). On alla même jusqu'à dissocier l'école de formation initiale des officiers, qui depuis 1947 associait les recrutements internes de sous-officiers et les recrutements directs, pour

préserver ces derniers du contact des « Algériens ». On ne parla plus officiellement de contre-insurrection jusqu'en 2007.

Cet oubli peut signifier une perte sèche de compétences. Cette perte est par exemple visible lorsqu'on lit la revue de l'artillerie britannique des années 1920 et 1930 et qu'on constate que les articles très précis et techniques de l'immédiat après guerre font peu à peu place à des articles sur le polo ou la chasse au renard. Cet oubli peut aussi être un remplacement. Si les compétences françaises de la « petite guerre » étaient sauvegardées un temps dans la mémoire des quelques unités professionnelles qui intervenaient en Afrique, les autres unités acquéraient ou perpétuaient celles nécessaires pour faire face aux forces du pacte de Varsovie. Il s'agissait de compétences de combat de haute intensité proches de celles de la Seconde Guerre mondiale mais dans un contexte très particulier où la recherche de dissuasion s'était substituée à celle de la victoire. L'innovation tactique n'y était pas forcément stimulée.

Les vrais combats devenaient de toute façon très rares et on en oubliait les obligations. L'entraînement nécessairement dur s'est adouci au fur et à mesure que les accidents, paramètre inévitable dans ce cadre, paraissaient de moins en moins justifiables. En France, dans les années 1960, l'« entraînement physique militaire » hérité de la Seconde Guerre mondiale et dont le principe était de se rapprocher le plus possible de l'effort demandé sur le champ de bataille (et donc effectué le plus souvent en tenue de combat) a fait place à l'« entraînement physique sportif » beaucoup plus civil, jusqu'à l'absurde. Les tests physiques annuels devinrent par exemple de pures épreuves d'athlétisme, comme le saut en hauteur ou le lancer de poids, dont les techniques spécifiques sont pourtant très éloignées de celles demandées au combat. L'entraînement au tir, forcément dangereux, a fait l'objet de règlements de plus en plus restrictifs jusqu'à là aussi le rendre irréaliste et donc, au

bout du compte et sans s'en rendre compte, reportant le danger au moment du combat.

Les réglementations se créant beaucoup plus facilement qu'elles ne se détruisent, on assista alors à une multiplication des fils autour de Gulliver. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque peu de temps après mon retour de Sarajevo, où 26 de mes camarades avaient été percés de balles ou d'éclats d'obus, une jeune fonctionnaire civile s'est présentée à moi comme responsable de l'hygiène et de la sécurité du travail et m'a demandé de lui donner la liste des emplois dangereux dans mon unité. Cette tendance bureaucratique est encore accélérée lorsque surviennent des incidents médiatisés qui appellent une « réponse ». Tel incident va ainsi susciter une réglementation supplémentaire alors qu'il suffisait souvent d'appliquer l'existante. Tout cela contribue à rendre la préparation au combat plus difficile et plus irréaliste.

Une autre source d'entropie provient des sollicitations extérieures d'autorités ou de propositions de certains chefs qui croient encore, comme à l'époque de la conscription, que les soldats sont nombreux et généralement oisifs. Le temps disponible pour l'entraînement est donc rongé par de multiples missions et prestations de garde, de nettoyage de plages, d'alerte ou de présence diverses. Ces différentes missions ont aussi pour effet, outre d'être généralement peu stimulantes, de défaire la cohésion. Il n'est pas rare par exemple qu'un même équipage de chars passe sous le commandement de quatre chefs différents en une semaine pour réaliser des missions qui n'ont rien à voir avec son cœur de métier.

Mais même pendant le temps d'entraînement et de formation, on peut encore, si on n'y fait pas attention, s'éloigner de l'essentiel. Une étude américaine datant de 1985 a montré comment le stage parachutiste de l'époque était devenu quatre fois plus long qu'à l'époque de la guerre du Vietnam pour un résultat identique et comment l'instruction des équipages de chars M1 ne comprenait plus qu'un tiers du temps en rapport avec le combat de chars[4].

La rationalisation budgétaire contre l'efficacité combattante

Une autre force entropique est la rationalisation budgétaire. Entre les soldes et le financement des programmes industriels, le budget de fonctionnement est le maillon faible lorsqu'il s'agit de réaliser des économies. Tout vise là encore à le rogner, ce qui, directement lorsqu'on réduit les capacités d'entraînement ou indirectement lorsqu'on ne fait pas vivre correctement nos soldats, finit toujours par affecter au bout du compte la capacité au combat. La logique de rationalisation est friande de regroupements et de centralisation. Elle s'oppose donc directement à la logique de préparation au combat qui demande plutôt une décentralisation et parfois même une redondance des moyens. Lorsque la gestion des véhicules de combat est centralisée, les équipages qui sont censés les servir ne les voient plus beaucoup et les connaissent forcément moins. Lorsque les cellules de soutien sont regroupées dans des bases de défense, on a économisé quelques postes mais on a compliqué la vie de tous. Au bilan, si à court terme on peut espérer quelques gains, à long terme les effets humains sont souvent négatifs. Dans une armée de volontaires, cela peut se traduire par une démotivation, des départs plus rapides et donc un niveau de qualification moyen qui diminue. Cela signifie aussi plus d'accidents en temps de paix et plus de victimes en combat.

L'exemple du Tactical Air Command (TAC) est devenu emblématique aux États-Unis des dangers d'une approche trop technocratique de l'organisation des forces. En 1978, lorsque le général Bill Creech en prend le commandement, les 115 000 hommes et femmes et les 3 800 avions du TAC ont été regroupés depuis plusieurs années dans 150 implantations où les fonctions opérations, maintenance et soutien sont strictement séparées et hautement centralisées. Le bilan est alors désastreux. Le nombre de vols d'entraînement diminue de 8 % chaque année, avec une moyenne de dix heures de vol mensuelles par pilote

(pour une norme de quinze), la disponibilité technique des appareils est de 50 % et le taux d'accident de 1 pour 13 000 heures de vol. Pour le général Creech, l'origine du mal est claire :

> L'objectif presque exclusif était de faire des économies d'hommes et d'argent. Cela surpassait toute notion d'efficacité opérationnelle et quand vous parliez à ces hommes [les managers civils] d'esprit de corps, ils ouvraient de grands yeux. Ils ne savaient tout simplement pas ce que cela voulait dire.

Il s'en est suivi une bureaucratisation considérable des bases avec par exemple une moyenne de quatre heures pour amener une pièce jusqu'à un avion et 22 hommes et seize heures de travail pour changer une roue. Cet alourdissement des tâches conduisait à l'annulation de beaucoup de vols, ce qui n'émouvait guère des techniciens déresponsabilisés et pour qui les pilotes n'étaient que des voix dans une radio. Au bilan, les gains directs et visibles obtenus au début de la centralisation ont été payés par la suite de dégâts humains considérables. La diminution des heures de vol réduisait la qualité des pilotes mais augmentait leur frustration au sein d'un système considéré comme étouffant. Les relations étaient exécrables avec le personnel des autres fonctions et la chute du moral provoquait de nombreux départs, surtout parmi les plus qualifiés, ce qui réduisait encore la qualité générale et augmentait le taux d'accident[5].

L'exemple du TAC est un exemple de temps de paix. Le problème est encore pire lorsque cette logique entropique intervient alors que les troupes rencontrent à nouveau le combat.

Cela peut se faire par un passage brutal entre l'état de paix et l'état de guerre. Même si la capacité de rebond est remarquable, l'histoire est à cet égard plutôt cruelle avec l'armée française[6]. Les déboires des premières troupes américaines engagées en Corée cinq ans à peine après la fin de la Seconde Guerre mondiale ou de l'armée israélienne au début

de la guerre du Kippour sont emblématiques de la vitesse à laquelle l'endormissement peut survenir.

Cela peut se faire aussi de manière moins spectaculaire comme cette sorte de guerre mondiale en miettes à laquelle participent activement les forces françaises depuis la fin de la guerre d'Algérie et plus encore depuis la fin de la guerre froide. On se trouve dans cette configuration inédite d'un effort de défense qui se réduit depuis 1990 (depuis cette période, les dépenses de l'État ont augmenté de 80 %, le budget de la défense de 1 %) alors même que les engagements et les pertes augmentent. La tension entre ceux qui prennent des risques et ceux qui donnent les moyens de les prendre est donc inévitable.

En 2006, les troupes canadiennes étaient surprises dans la province afghane de Kandahar. Le Canada demanda alors que la France engage à leurs côtés la compagnie d'infanterie présente à Kaboul. La France avait finalement refusé, évitant ainsi sans doute de nombreux problèmes à cette unité qui n'était pas matériellement prête à mener des combats de haute intensité, cette hypothèse n'ayant jamais été sérieusement envisagée. Envoyé sur place en mission de « retour d'expérience », je listai les lacunes de cette unité, par ailleurs très motivée, et conclus qu'il fallait urgemment mieux se préparer au combat sur place. En 2007, un audit réalisé par le service de santé sur la capacité à mener des combats très durs peignait, après 600 entretiens, un tableau très négatif de la vision qu'avaient les hommes du rang de leur capacité à être engagé dans des combats très durs dans de bonnes conditions, en particulier dans les régiments les plus récemment professionnalisés[7]. Finalement, le 18 août 2008, toujours en Afghanistan, une section se retrouvait isolée en Surobi dans la vallée d'Uzbin face à une centaine de combattants rebelles avec seulement 23 soldats débarqués et 200 cartouches sur chacun d'eux, avec les mêmes équipements de protection improvisés qui avaient été adoptés plus de quinze ans auparavant. Rien de choquant en

soi puisque tout cela était réglementaire, mais les règlements n'avaient simplement pas été adaptés.

Il serait pourtant faux de dire que rien n'avait été fait. L'initiative d'un petit groupe d'hommes des forces spéciales et de la brigade parachutiste avait, à force d'obstination, permis d'adopter une nouvelle méthode d'instruction au tir beaucoup plus réaliste. Une procédure d'urgence opérationnelle permettant d'accélérer l'acquisition de matériels avait été initiée, mais tout cela n'avait pas encore complètement porté ses effets. La première unité engagée en Kapisa, c'est-à-dire une zone de guerre, avait eu de grandes difficultés pour s'entraîner correctement. La priorité semblait alors plus au respect, à l'homme près, des chiffres d'effectifs imposés par l'échelon politique, quitte à découdre la cohésion des unités de combat, plutôt qu'à la fourniture de moyens adéquats. Malgré des demandes répétées, son chef n'avait pas réussi à obtenir que ses hommes qui étaient engagés dans le district de Surobi, à quelques dizaines de kilomètres de là, reçoivent la même sur-dotation en munitions car ils ne seraient pas sous son commandement et que dans ce secteur, il ne s'était jamais rien passé de dangereux[8].

En situation de rigidification croissante, il faut malheureusement souvent des chocs pour mobiliser les énergies. Cela a été le cas après l'embuscade d'Uzbin avec la mise en place d'une structure d'entraînement spécifique au théâtre afghan qui a permis de concentrer des moyens importants au profit des unités en partance. Avant de partir en Kapisa, le groupement formé autour du 27e bataillon de chasseurs alpins a par exemple tiré un million de cartouches[9]. Les résultats sur place ont été probants, même si souvent très inégaux suivant les unités.

Cette concentration des efforts n'était pas non plus sans défauts d'abord parce qu'elle signifiait autant de moyens en moins pour les autres unités, dans un contexte de ressources déjà rares ; ensuite, parce qu'elle imposait aux unités pratiquement autant de temps de préparation

que de temps de mission, soit un effort d'un an souvent loin des siens. La longueur de l'engagement en Kapisa-Surobi a cependant permis à toutes les unités de mêlée de l'armée de terre de passer par ce moule et d'en tirer des bénéfices encore visibles aujourd'hui, mais pour combien de temps encore ?

La pression des réformes économiques qui pèse de tout son poids sur les hommes et particulièrement sur ceux du ministère de la Défense, non syndiqués, ne peut pas ne pas avoir d'effets sur la préparation au combat des hommes. Or, contrairement aux autres ministères, tout relâchement dans ce domaine se paye au bout du compte avec du sang. Les combats contre des ennemis en armes sont paroxysmiques mais ils sont rares, le combat contre la rigidification et la vulnérabilité qu'elle induit doit être, lui, permanent.

Conclusion

Devenir combattant, c'est se porter volontaire pour pénétrer dans des bulles de violence. C'est accepter la transformation que cela induit avec le risque d'y être détruit ou mutilé dans son corps ou son âme. C'est accepter aussi la métamorphose préalable qui sera nécessaire pour évoluer dans un tel monde sans y être broyé à coup sûr. L'homme qui survit et résiste au combat est donc un homme différent à la sortie du tunnel.

S'il n'y a pas de bonheur des nations sans liberté, cette liberté dépend du courage des hommes qui acceptent et se portent même volontaires pour cette transformation parfois fatale. Si les Français dorment en sécurité, c'est aussi parce que des hommes veillent sur le rempart ou plus exactement parce que ces hommes sont le rempart. Que l'on cesse de s'intéresser à la manière dont on construit ce mur et celui-ci s'effritera.

ÉPILOGUE

Une journée en Kapisa

Je suis le capitaine Hugues Roul, du 13e régiment de génie, et je dirige un détachement d'ouverture d'itinéraire dans la zone d'action de la brigade La Fayette en Afghanistan.

Le 30 juillet 2011, nous quittons de bonne heure la base de Tora, afin d'ouvrir l'axe baptisé *Vermont* en direction de Tagab. Une section de VBCI [Véhicule blindé de combat d'infanterie] est juste derrière nous, en mesure de nous appuyer, et plusieurs sections doivent ensuite emprunter l'itinéraire. Je mesure donc pleinement la responsabilité que nous avons aujourd'hui. Nous sommes passés sur le même axe la veille pour nous mettre en place, et nous avons été légèrement pris à partie. Mais aujourd'hui, nous savons grâce aux différents renseignements que les talibans nous ont sûrement préparé une réception particulière.

Quelques kilomètres après l'entrée dans la vallée de Tagab, nous constatons que la population quitte les champs avoisinants. C'est habituellement le signe de l'imminence d'une prise à partie, et nous sommes de plus sur une portion de route qui me semble plus propice à une embuscade qu'à un IED. Appréciation toute personnelle, alors quelle décision prendre ? Continuer la reconnaissance qui nous impose un rythme lent et laisser éventuellement le temps aux taliban de se mettre en place pour une embuscade ? Remonter dans les véhicules, faire un bond en avant, et prendre le risque de sauter sur un IED qui pourrait être placé un peu plus loin ? Je décide finalement de stopper la reconnaissance à pied et de faire un bond afin de sortir de cette zone.

Dans les villages que nous traversons, les maisons sont barricadées, ce qui donne le ton de la journée.

Quelques centaines de mètres plus loin, alors que nous avons repris la reconnaissance, le véhicule de tête décèle un IED sur l'axe. C'est un obus d'artillerie relié à un bidon d'explosif artisanal, le poste de tir est à quelques dizaines de mètres de la route. Comme d'habitude, nous bouclons l'endroit pour l'intervention de l'équipe EOD. Mais la zone me semble malsaine. Il ne se passe pourtant rien, et nous repartons sans encombre. La présence des VBCI a sûrement refroidi l'ardeur de nos éventuels adversaires. Environ 5 kilomètres plus loin, nous arrivons à hauteur du verrou de Jangali, où nous avons déjà eu plusieurs accrochages. Je sais que c'est un des points durs de la journée, et je décide de débarquer afin de déceler un éventuel IED ou une embuscade. La section d'infanterie qui nous suit fait de même à son niveau. Quelques minutes plus tard, elle est victime de tirs de roquettes. Sa situation n'étant pas idéale, nous rembarquons afin d'effectuer un bond en avant, et ainsi lui permettre de sortir de la zone battue par les tirs ennemis. Je regroupe mes véhicules côté montagne et les poste face à la zone verte. Nous sommes embarqués et prêts à repartir, nous attendons juste que la section d'infanterie recolle. L'attente me semble interminable, car nous sommes dans une zone propice aux embuscades, et nous sommes à portée d'un tir de roquette provenant de la zone verte.

Soudain, j'aperçois les impacts des premières rafales aux pieds d'un de nos véhicules. Fidèles à leurs habitudes, les taliban étaient bien en embuscade. Nous ripostons immédiatement avec l'armement de bord, et j'ordonne de reprendre la progression pour sortir de là. À l'endroit où notre colonne remonte sur la route, chaque véhicule se retrouve littéralement nez à nez avec les taliban, qui sont postés dans la zone verte à une cinquantaine de mètres de la route. Lorsque c'est le tour de mon véhicule, j'aperçois distinctement des taliban dans la végétation. À proximité d'eux, je vois un muret en pierres sèches voler en éclats sous

l'effet d'une rafale de 12,7 tirée par un de mes véhicules. Je me mets alors à hurler à mon radio-tireur, qui est assis juste devant moi : « Tire, tire, ils sont justes devant nous ! » Malheureusement, alors que je regarde à travers le pare-brise, lui regarde l'écran de la caméra qui commande la 12,7, et ne voit rien car son angle de vision est plus restreint. Devant son inaction, je hurle encore plus fort, et je remarque alors qu'il s'adresse à moi en me tutoyant. Détail insolite dans une scène pareille, et qui pourtant a marqué ma mémoire. Venant de mon radio-tireur, ce tutoiement est le signe extérieur d'un stress plus élevé que d'habitude. Je réalise que même pour une mission en Afghanistan, la journée que nous vivons commence à devenir sérieusement critique, et que notre niveau de stress est encore monté d'un cran. Finalement, il tire quelques rafales dans la direction dangereuse, et nous franchissons la zone battue par les feux.

Alors que nous poursuivons vers le prochain point à reconnaître, je renseigne sur le réseau radio les éléments qui nous suivent, afin qu'ils connaissent la position de l'embuscade. Environ 2 kilomètres plus loin nous débarquons de nouveau, car un renseignement vient de nous être transmis : il y aurait dans la zone que nous abordons deux IED enterrés sous la route. Renseignement qui semble d'autant plus crédible qu'un véhicule de l'armée afghane a été victime d'un dispositif similaire dans la même zone il y a quelques jours. Nous nous déployons donc côté zone verte afin de trouver un éventuel poste de tir. Derrière nous j'entends des tirs nourris, qui doivent correspondre au passage des sections qui nous suivent dans la zone d'embuscade.

Au moment où nous abordons un grand découvert, mon adjoint décèle un fil électrique qui semble partir d'une buse sous la route, pour aller de l'autre côté de la rivière qui se trouve 150 mètres sur notre droite. Après avoir placé des véhicules face à la rivière, j'envoie un trinôme contourner largement la buse afin de voir si le fil électrique ne passe pas simplement dans la buse pour alimenter une maison de l'autre

côté de la route. Il est midi, nous sommes en plein soleil, la température doit être proche de 60 °C, je suis trempé de sueur, et pourtant je pressens que notre journée n'est pas terminée.

Au moment où le trinôme se trouve dans l'axe de la buse, les taliban font sauter un premier IED, puis ils nous prennent à partie dans la foulée depuis les lisières situées de l'autre côté de la rivière. Posté à une centaine de mètres de la route, je viens de voir la buse sauter sous mes yeux, et je détourne dans la foulée le regard vers mes hommes situés 50 mètres en avant. J'aperçois alors un de mes sapeurs armé d'une Minimi, debout, en train de tirer rafale sur rafale. Mes hommes, rodés par les différents accrochages, n'ont plus besoin d'ordres et réagissent maintenant de manière agressive dans ce genre de situation. Mais, si certains tirent à bon escient sur un ennemi identifié, l'explosion de l'IED a déclenché l'ouverture générale du feu, y compris pour ceux qui ne sont pas directement visés par les tirs adverses. Mon radio, qui se trouve à proximité de moi, tire au hasard une grenade à fusil par-dessus des maisons. N'ayant pas pris le temps de prendre une position de tir correcte, il se retrouve sur les fesses à cause du choc du tir. Alors que je lui demande sur quoi il a tiré, il ne me répond pas, mais son sourire en coin laisse transparaître sa joie d'avoir lui aussi fait « le coup de feu ». Cette réaction est bien sûr loin d'être isolée, car après des heures interminables à attendre de se faire tirer dessus, c'est l'occasion pour tous d'agir afin de se sentir un peu moins impuissant.

Alors que l'intensité des tirs diminue, les taliban, sentant qu'ils ont perdu la partie, font sauter un deuxième IED, situé à quelques mètres du premier, ce qui relance de plus belle les tirs de part et d'autre. Une fois de plus, l'essentiel de mon travail consiste à essayer d'y voir clair pour être en mesure de prendre les meilleures décisions. Où sont les talibans ? Combien sont-ils ? Ai-je subi des pertes ? Tâche ô combien difficile, car je dois suivre l'enchaînement des événements, donner des ordres et renseigner l'échelon supérieur, tout cela dans un boucan infernal.

Au bout d'un temps que je suis incapable de mesurer, j'ordonne l'arrêt des tirs car je n'ai plus l'impression que nous sommes pris à partie. Le détachement, qui avait tout à l'heure ouvert le feu d'un seul coup, s'arrête de la même manière, comme à l'entraînement. Le volume de tir a été conséquent, car c'est la première fois que mes radio-tireurs doivent recharger en cours de mission la bande de plus de 250 munitions qu'ils ont sur leur tourelle. Une fois de plus, le fait de pouvoir déchaîner toute cette violence et de sentir que le détachement réagit aisément à mes ordres me procure un sentiment de puissance démesuré.

L'arrêt de nos propres tirs nous permet de nous rendre compte que nous ne sommes effectivement plus pris à partie. J'en profite pour faire le point. Un de mes sapeurs a été légèrement blessé par des éclats lors de la première explosion, et mon tireur Minimi a abattu un taleb. Le trinôme que j'avais envoyé de l'autre côté de la buse a eu particulièrement chaud car il était directement visé par les tirs ennemis. Malgré la retombée d'adrénaline, je m'efforce de rester concentré sur la suite de la mission : évacuer mon blessé vers un VAB sanitaire situé à l'arrière, transmettre les éléments à l'équipe EOD qui va intervenir, poursuivre la reconnaissance de l'axe car nous ne sommes pas encore en zone sûre.

Une fois la reconnaissance de cette zone terminée, nous rembarquons et poursuivons sans incident jusqu'à Tagab. À l'arrivée sur la FOB (Forward operating base), je suis fier de moi et de mes hommes, et je peux me permettre d'arriver telle une star au PC du GTIA (Groupement tactique interarmes), car chacun mesure la difficulté de ce que mon détachement a accompli aujourd'hui. Néanmoins, avec les heures qui passent, l'analyse objective de ce que nous avons vécu me ramène sur terre. Même si cette journée constitue une victoire pour mon détachement, je ne peux que constater le durcissement constant des accrochages depuis notre arrivée. Nous sommes devenus bons, mais nous arrivons à la limite de ce que nous pouvons affronter sans subir de

pertes. De plus, ce genre de journée nous soumet à un stress constant et usant. Étant systématiquement en tête, nous nous attendons à sauter ou à être pris à partie à chaque instant, et je sais que quoi qu'il arrive, ce sera à nous de l'affronter. Ce sentiment d'être une cible facile pour nos adversaires est de plus en plus pesant. Je dois en permanence prendre des décisions dans l'urgence, souvent sans avoir une vision très claire de la situation, je mesure donc pleinement que le drame est à chaque fois évité de justesse.

Cette journée a bien sûr renforcé mon prestige de chef et la confiance qu'ont mes hommes en moi, mais j'ai surtout l'impression de m'être à plusieurs reprises jeté dans le vide, en entraînant mon détachement avec moi. Dans mon esprit, notre mission d'ouverture d'itinéraire s'apparente de plus en plus à la roulette russe. Jusqu'à présent la baraka semble nous avoir soutenus, pourtant je commence à penser qu'à force de compter sur elle, elle pourrait bien nous lâcher un jour.

Notes

Notes du chapitre 1

1. Charles Ardant Du Picq, *Études sur le combat*, Paris, Champ libre, 1978, p. 94.

2. *Ibid.*, p. 99.

3. Merle Olmsted, *The 357th Over Europe*, St. Paul, Phalanx Publishing, 1994.

4. Sims Edward, *The Fighter Pilots*, Corgi, 1970, p. 144.

5. Tiré de « Psychiatric screening of combat pilots », *US Armed Forces Medical Journal*, juin 1956, cité par Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing*, Granta Books, 1999.

6. Norman Longmate, *The Bombers : The RAF Offensive against Germany 1939-1945*, Hutchinson, 1983, p. 121.

7. Stephen Rosen, *Winning the Next War : Innovation and the Modern Military*, Cornell University Press, 1994, chapitre « New Blood for the Submarine Force ».

8. S. L. A. Marshall, *Men Against Fire*, University of Oklahoma Press, 2000, p. 55-56.

9. « Changing An Army », An Oral History of General William Depuy, www.geocities.com/jeffduquette/Depuy.html.

10. Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Le Livre de poche, 1995, p. 256.

11. *Ibid.*, p. 205.

12. *Ibid.*, p. 234.

13. Jean Delmas, *Officier et historien*, Economica, 2001, p. 345.

14. Georges Gaudy, *Les Trous d'obus de Verdun*, Plon, 1921, p. 118.

15. Joseph Tezenas Du Montcel, *L'Heure H*, Collège de l'enseignement supérieur de l'armée de terre, p. 215.

16. Erwin Rommel, *L'infanterie attaque*, École d'application de l'infanterie, p. 46.

17. Georges Gaudy, *L'Agonie du Mont-Renaud*, Plon, 1921, p. 185.

18. Henri Bonnal, *Questions militaires d'actualité*, Chapelot et Cie, 1908, p. 274.

19. Charles-Maurice Chenu, *Du képi rouge aux chars d'assaut*, Albin Michel, 1932, p. 65.

20. Ernst Jünger, *Orages d'acier*, *op. cit.*, p. 184.

21. Ernst Jünger, *Feu et sang*, C. Bourgeois, 1998, p. 13.

22. Maurice Genevoix, *Ceux de 4*, Flammarion, 1950, p. 106.

23. Philip Caputo, *Le Bruit de la guerre*, Albin Michel, 1975, p. 261.

24. Michel Goya, « Les tueurs du ciel », *Magazine 14-18*, n°34 et 35, octobre et décembre 2006.

25. http://www.snipercentral.com/snipers.htm

26. http://www.lepoint.fr/c-est-arrive-aujourd-hui/6-mars-1940-apres-avoir-abattu-505-soldats-sovietiques-le-sniper-simo-hayha-est-mis-hors-jeu-06-03-2013-1636430_494.php

27. Capitaine Laffargue, « Réflexions sur la part que l'on doit attribuer à l'individu et à l'unité d'infanterie dans le combat », *Revue d'infanterie*, 1926-1.

28. Jules Roy Guynemer, *L'Ange de la mort*, Albin Michel, 1986, p. 212.

29. Henry Morel-Journel, *Journal d'un officier de la 74e division d'infanterie et de l'armée française d'Italie*, cité par Jean Norton Cru, *Témoins*, Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 215.

30. « Changing An Army », art. cité.

31. Erwin Rommel, *op. cit.*, p. 68.

32. Georges Gaudy, *Les Trous d'obus de Verdun*, *op. cit.*, p. 61.

33. Ernst Jünger, *Orages d'acier*, *op. cit.*, p. 38.

34. Claude Barrois, « La psychologie du guerrier », *Sciences humaines*, n°41, juillet 1994.

35. S. L. A. Marshall, *L'Invasion aéroportée en Normandie*, Payot, p. 67.

36. Stephen Biddle, Wade Hinkle et Michael Fischerkeller, « Skill and Technology in Modern Warfare », *Joint Forces Quarterly*, été 1999.

37. *Ibid.*

Notes du chapitre 2

1. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.*, p. 17.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. Jean Galtier-Boissière, *Un hiver à Souchez 1915-1916*, cité par Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 139-140.

4. *Ibid.*

5. Pierre Ménard, « Psychologie militaire, la peur subconsciente du soldat dans les tranchées », *Revue d'infanterie*, 1922-1.

6. *Ibid.*

7. Paul Lintier, *Ma pièce*, Plon, 1916, p. 146.

8. http://aboudjaffar.blog.lemonde.fr/2012/09/08/agresseurs-et-adversaires/

9. Capitaine Laffargue, *op. cit.*

10. Richard Holmes, *Acts of War, The Behavior of Men in Battle*, New York, The Free Press, 1985, p. 215.

11. *Ibid.*, p. 260.

12. http://en.wikipedia.org/wiki/Schweinfurt%E2%80%93Regensburg_mission

13. Philippe Masson, *L'Homme en guerre*, Éditions du rocher, 1997, p. 174.

14. Werner Beumelburg, *La Guerre mondiale vue par un Allemand*, cité dans l'*Encyclopédie de la Première Guerre mondiale,* t. 2. p. 131.

15. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.*, p. 233.

16. August von Kageneck et Hélie de Saint Marc, *Notre histoire, 1922-1945*, J'ai lu, 2004.

17. Dave Grossman, *On Killing*, Back Bay Books, 1996, p. 58.

18. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 235.

19. Ernst Jünger, *Orages d'acier*, *op. cit.*, p. 18.

20. Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin*, Albin Michel, 1935, p. 150.

21. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 214.

22. Fiche de synthèse du rapport « Forces morales au combat en Afghanistan », Direction des ressources humaines de l'armée de terre, septembre 2010.

23. Témoignage du colonel de Woillemont, chef de corps du 3e régiment d'infanterie de marine. Voir aussi Yohann Douady, *D'une guerre à l'autre*, Nimrod, 2012.

24. Michel Goya, « Les tueurs du ciel », *op. cit.*

Notes du chapitre 3

1. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.*, p. 27.

2. Marcel Dupont, *Impressions d'un officier de légère 1915-1917*, cité par Philippe Masson, *op. cit.*, p. 87.

3. Charles-Maurice Chenu, *Du képi rouge aux chars d'assaut*, *op. cit.*, p. 274.

4. Ernst Jünger, *Feu et sang*, *op. cit.*, p. 91.

5. *Ibid.*, p. 65.

6. Philip Caputo, *op. cit.*, p. 172.

7. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 9.

8. Charles Coste, *La Psychologie du combat*, Berger-Levrault, p. 170.

9. Jacques d'Arnoux, *Paroles d'un revenant*, cité Jean-Henri Armengaud, *L'Atmosphère du champ de bataille*, Charles-Lavauzelle, 1940, p. 119.

10. Commandant D. P. Bloch, « L'avenir du char de combat », *Revue militaire française*, janvier-mars 1922, p. 87.

11. Julien Gracq, *Un balcon dans la forêt*, José Corti, 1958, p. 192.

12. Cité par Philippe Masson, *op. cit.*, p. 148.

13. René Naegelen, *Les Suppliciés*, cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 123.

14. Charles-Maurice Chenu, *Totoche prisonnier de guerre. Journal d'un chien à bord d'un tank*, Plon, 1919, p. 90.

15. Charles-Maurice Chenu, *Du képi rouge aux chars d'assaut*, *op. cit.*, p. 180.

16. Philippe Masson, *op. cit.*, p. 170.

17. *Ibid.*, p. 172.

18. *Ibid.*

Notes du chapitre 4

1. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.*, p. 87-88.

2. Jean Galtier-Boisssière , *La Fleur au fusil,* cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 140.

3. Georges Gaudy, *Les Trous d'obus de Verdun, op. cit.*, p. 160.

4. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 139.

5. Charles Coste, *op. cit.*, p. 156.

6. Brice Erbland, *Dans les griffes du Tigre*, Les Belles Lettres, 2013, p. 81.

7. Ernst Jünger, *Feu et sang*, *op. cit.*, p. 93.

8. *Ibid.*, p. 90.

9. Gabriel Monod, *Soldat français et soldat allemand*, cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 145.

10. Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 51.

11. Charles-Maurice Chenu, *Du képi rouge aux chars d'assaut*, *op. cit.*, p. 51.

12. Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, cité par Charles Coste, *op. cit.*, p. 26.

13. Cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 136.

14. Ernst Jünger, *Feu et sang*, *op. cit.*, p. 127.

15. S. L. A. Marshall, *Men Against Fire*, *op. cit.*, p. 196-199.

16. *Ibid.*, p. 143-144.

17. Rapport du capitaine Marchand, « Enseignements tirés de l'action menée sur la maison de la radio de Bangui (22 mai 1996) ».

18. Maurice Genevoix, *op. cit.*, p. 94.

19. Georges Gaudy, *L'Agonie du Mont-Renaud*, *op. cit.*, p. 42.

20. S. L. A. Marshall, *Men Against Fire*, *op. cit.*, p. 142.

21. Jean-Étienne Valluy, *La Première Guerre mondiale*, t. 1, Larousse, 1968, p. 280.

22. Jean Galtier-Boissière, *La Fleur au fusil*, Éditions Baudinière, 1928, p. 211-217.

Notes du chapitre 5

1. Témoignages recueilli par l'auteur.

2. Paul Rimbault, *Journal d'un officier de ligne*, Berger-Levrault, 1916, p. 26.

3. http://www.canal-u.tv/video/les_amphis_de_france_5/faits_comme_des_rats_grand_prix_du_ffup.5492

4. R. Fox, *Archeology, History and Custer's Last Battle*, University of Oklahoma Press, 1993. Résumé dans www.custerbattle.com.

5. Georges Gaudy, *L'Agonie du Mont-Renaud*, *op. cit.*, p. 184.

6. Ernst Jünger, *Feu et sang*, *op. cit.*, p. 49.

7. Maurice Genevoix, *op. cit.*, p. 138.

8. André Pézard, *Nous autres à Vauquois*, cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 140.

9. Erwin Rommel, *op. cit.*, p. 36.

10. S. L. A. Marshall, *Men Against Fire*, *op. cit.*, p. 77.

11. Georges Gaudy, *L'Agonie du Mont-Renaud*, *op. cit.*, p. 182.

12. Jacques Meyer, *Les Soldats de la Grande Guerre*, Hachette, 1966, p. 177.

13. S. L. A. Marshall, *Men Against Fire*, *op. cit.*, p. 183.

14. *Ibid.*, p. 146-147.

15. Patrick Clervoy, *Dix semaines à Kaboul*, Steinkis, 2012, p. 17-22.

16. Lee Clarke, « Le mythe de la panique », *Sciences humaines*, n°132, novembre 2002.

17. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.*, p. 91.

18. Jacques Meyer, *op. cit.*, p. 293.

19. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 229.

20. Ernst Jünger, *Orages d'acier, op. cit.*, p. 202-203.

Notes du chapitre 6

1. Swank, R. L., Marchand, W. E, « Combat neuroses ; development of combat exhaustion », *Archives of Neurology & Psychiatry,* vol. 55, 1946, p. 236-247.

2. Gwynne Dyer, *War*, Crown Publishing Group Inc., 1985.

3. Recueilli par Jean-Marc Tanguy dans *Raids* n° 300, mai 2011.

4. http://www.taysirbatniji.com/fr/installation/bruit-de-fond,-2007

5. Brice Erbland, *op. cit.*, p. 61.

6. *Ibid.*, p. 20.

7. *Ibid.*

8. Patrick Clervoy, *L'Effet Lucifer. Des bourreaux ordinaires*, CNRS Éditions, 2013.

9. Brice Erbland, *op. cit.*, p. 22.

10. *Ibid.*, p. 20.

11. Michel Goya, « Les tueurs du ciel », *op. cit.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. Dave Grossman, *On Killing*, *op. cit.*

15. Major Clouster, *Western Man's Reluctance to Kill. Is it an issue for today's Armed Forces ?,* Defence Research Paper, JSCSC, 2004 : 6-7 et Deborah Lee, *Fighting Passions*, BBC 2, 24 mai 2009, cités par le chef d'escadron Benoît Olié dans *What's your bayonet for ? How to train for and cope with personal killing*, mémoire de stage au Joint Services and Staff College, 2012.

16. http://www.nttc-france.fr/DetailElement.aspx?numStructure=41836&numElement=28759&numRubrique=50570

17. Michael Doubler, *Closing With The Enemy*, University Press of Kansas, 1995, p. 250.

Notes du chapitre 7

1. Rapport du capitaine Marchand, *op. cit.*

2. Témoignage du capitaine Pineau aux écoles de Coëtquidan.

3. Jim Storr, « Des commandants au contact des réalités », *Objectif doctrine* n°50, avril 2001.

4. Raphel, Stivalet et Esquivie, « La vulnérabilité de l'homme au combat : aspects psychologiques », *L'Armement* n° 53, juillet-août 1996.

5. Antonio Damasio, *L'Erreur de Descartes*, Odile Jacob, 1985. Voir également son entretien dans *Sciences humaines*, n° 119, août-septembre 2001.

6. VAB : véhicule de l'avant blindé VLRA : véhicule léger de reconnaissance et d'appui, ERC90 : engin à roues-canon de 90 mm).

Notes du chapitre 8

1. Jean Galtier-Boissière, *La Fleur au fusil*, cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 134.

2. Charles-Maurice Chenu, *Du képi rouge aux chars d'assaut, op. cit.*, p. 89.

3. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 156.

4. *Ibid.*, p. 157.

5. Ernst Jünger, *Feu et sang*, *op. cit.*, p. 177.

Notes du chapitre 9

1. Lee Kennett, *G.I : The American Soldier in World War II*, University of Oklahoma Press, 1997, p. 28-29.

2. *Ibid.*

3. Major David S. Pierson, « Natural Killers : Turning the Tide of Battle », *Military Review*, mai-juin 1999.

4. « L'instruction sur le tir dans l'infanterie », *Revue d'infanterie*, 1921-1.

5. *Carnet du lieutenant d'infanterie Marot*, 1916.

6. Charles Ardant Du Picq, *op. cit.*, p. 78.

7. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 211.

8. Weisaeth, L. Sund A., « Psychiatric problems in UNIFIL and the UN-soldiers stress syndrome », *International Review of the Army, Navy and Air Force Medical Services*, 1982 : 55, p. 109-116.

9. F. Lebigot, M. Lassagne, C. moraud, O. Phan, « Névroses de guerre chez les casques bleus en ex-Yougoslavie », *Synapse* 1994, n° 100, p. 23-27.

Notes du chapitre 10

1. Robin Dunbar, « Neocortex size as a constraint on group size in primates », *Journal of Human Evolution*, vol. 20, p. 469-493, 1992. www.commonsenseadvice.com

2. Paul Lintier, *op. cit.*, p. 44.

3. M. Janowitz, et E. Shils, « Cohésion et désagrégation de la Wehrmacht pendant la Deuxième Guerre mondiale », *Les Champs de Mars* n° 9, La Documentation française, 1er semestre 2001.

4. Capitaine Nicol, « The Morale of the Australian Infantry in South Vietnam, 1965-1972 », *British Army Review*, n° 127, été 2001.

5. Charles Delvert, *op. cit.*, p. 293.

6. Barry Broadfoot, *Six War Years Memories of Canadians and Abroad*, Doubleday Canada Limited, 1974.

7. Général Gardiner, « Témoignage sur le chef militaire en opérations », *Objectif doctrine 33/Les Cahiers du RETEX* n° 8.

8. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 307.

9. Jesse Glenn Gray, *Au combat*, Tallandier, 2012, p. 70.

10. Paul Lintier, *op. cit.*, p. 45.

11. Ian Ballany, « Men at War : the Sources of Morale », *Royal United Services Institute for Defence and Security Studies Journal*, vol. 148, février 2003.

12. Colonel Allehaut et commandant Goubernard, « A propos d'un jugement allemand », *Revue militaire française*, t. XV, avril-juin 1925, p. 63.

13. Jonathan Shay, « Cohesion, Confidence, Command Climate : Keys to Preventing Psychological and Moral Injury in Military Service », http://isme.tamu.edu/JSCOPE98/SHAY98.HTM

14. *Ibid.*

15. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 317.

16. Brice Erbland, *op. cit.*, p. 43

17. Sam Sarkesian, *Combat Effectiveness. Cohesion, Stress, and the Volunteer Military*, edited by Sam C. Sarkesian, 20-56, Beverly Hills, Sage Publications, 1980, p. 259.

18. Philippe Masson, *op. cit.*, p. 91

19. Jonathan Shay, *op. cit.*

20. John Desch, « The 1941 German Army/The 1944-1945 U.S. Army : A Comparative Analysis of Two Forces in Their Primes », *Command Magazine* n° 18, septembre-octobre 1992.

21. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 263.

22. Jean Galtier-Boissière, *La Fleur au fusil*, cité par Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 134.

23. Tom Peters et Sam Waterman, *Le Prix de l'excellence*, InterEditions, 1983, p. 19.

Notes du chapitre 11

1. Charles Ardant Du Picq, *op. cit.*, p. 74.

2. Howard Bloom, *Le Principe de Lucifer,* Le Jardin des livres, 2001, p. 264.

3. Lee Alan Dugatkin, « La psychologie du vainqueur », *Cerveau et Psycho* n°3, septembre-novembre 2003.

4. Guy Pedroncini, *Pétain général en chef,* Publications de la Sorbonne, PUF, 1974, p. 99.

5. Commandant Coste, *op. cit.*, p. 25.

6. J. D. Nicol, *op. cit.*

7. Michel Goya, *Les Armées du chaos*, Tallandier, 2004.

Notes du chapitre 12

1. Émile Mairet, *Carnet d'un combattant*, cité par Jean Norton-Cru, *op. cit.*, p. 192.

2. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.* , p. 79.

3. François Cochet, *Survivre au front*, Soteca, 14-18 Éditions, 2005, p. 185.

4. Philippe Masson, *op. cit.*, p. 205.

5. Joseph Tezenas du Montcel, *op. cit.*, p. 79.

6. Pierre-Joseph Givre et Nicolas Le Nen, *Enjeux de guerre*, Economica, 2012, chap. 2.

Notes du chapitre 13

1. Paul-Henri Maisonneuve, *L'Infanterie sous le feu*, Berger-Levrault, 1925, p. 8.

2. *Civil War Collector's Encyclopedia,* cité par Dave Grossman, *op. cit.*, p. 22.

3. Dave Grossman, *op. cit.*, p. 10.

4. *Ibid.*, p. 12.

5. *Les cahiers du RETEX*, n° 4, supplément à *Objectif doctrine*.

6. http://lemamouth.blogspot.fr/2013/07/les-conso-de-feux-de-serval.html?spref=tw

7. *Le Point*, 29 septembre 2005, p. 18.

8. Pierre Razoux, *op. cit.*, p. 307 et 361.

9. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 209.

10. Charles Coste, *op. cit.*, p. 168.

11. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 170.

12. Jean Galtier-Boissière, *Un hiver à Souchez 1915-1916*, cité par Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 142.

13. Général Gardiner, *op. cit.*

14. Richard Holmes, *op. cit.*, p. 232.

15. Erwin Rommel, *op. cit.*, p. 60 et 97.

16. Charles Delvert, *op. cit.*, p. 22.

17. Charles-Maurice Chenu, *Du képi rouge aux chars d'assaut, op. cit.*, p. 153.

18. Erwin Rommel, *op. cit.*, p. 37.

19. Jary et Carbuncle, « Infantry Firepower », *British Army Review* n°114, décembre 1996.

20. Jean Norton Cru, *op. cit.*, p. 28.

21. Michel Goya, « Fureur et stupeur », *Politique étrangère* 4/2008.

22. Jary et Carbuncle, *op. cit.*

23. Théophile Monnier, et Philippe Naud, « L'enfer des hommes », *Vae Victis* n° 30, janvier-février 2000.

24. Erwin Rommel, *op. cit.*, p. 128.

25. *Ibid.*, p. 21.

26. Capitaine Nicol, *op. cit.*

27. Pierre Razoux, *La Guerre israélo-arabe d'octobre 1973*, Economica, 1999.

28. Michel Goya, « Duels d'acier », *Trucks and Tanks Magazine* n°32, juillet-août 2012.

29. Storr Kings, « Exercice Sea Wall : infantry tactics in the era of manoeuver warfare », *British Army Review* n° 119, août 1998.

30. S. L. A. Marshall, *The River and the Gauntlet*, Time incorporated, 1962, p. 307.

31. Storr Kings, *op. cit.*

Notes du chapitre 14

1. Sur ces questions voir John Lynn, *De la guerre*, Tallandier 2006, chap. IV.

2. Voir Elizabeth Kier, *Imagining Var*, Princeton, 1997.

3. Michel Goya, « Duels d'acier », *op. cit.*

4. Jean-Henri Armengaud, *op. cit.*, p. 6.

5. Hew Strachan, « Training, Morale and Modern War », *Journal of Contemporary History,* Londres, Sage PublicationsThousand Oaks, CA and New Delhi, avril 2006, 41, p. 211-227.

6. Joanna Bourke, *op. cit.*, p. 89.

7. Lucien Behrens, *L'Influence du stress sur la mémoire*, mémoire réalisé pour l'obtention du diplôme de pédagogie, Conservatoire de Lausanne – Haute école de musique (HEM), année académique 2007-2008.

Notes du chapitre 15

1. Fiche de synthèse du rapport « Forces morales au combat en Afghanistan », *op. cit.*

2. Capitaine Jean Callies. *L'Art de faire des prisonniers. Étude sur le coup de main et la patrouille*, Berger-Levrault, 1923.

3. http://infos.fncv.com/post/2010/04/06/france-militaires-retraite-armees

4. Andrew O'Meara, « Systems Approach to Combat Training », *US Army aviation digest*, novembre 1985.

5. Michel Goya, *Res militaris*, Economica 2e éd., 2011, p. 91-94.

6. Pierre Servent, *Le Complexe de l'autruche*, Perrin, 2011.

7. Audit facteur humain Armée de terre. Résultats finaux, Service de santé des armées, novembre 2007.

8. Témoignage recueilli par l'auteur.

9. Nicolas Le Nen, *Task Force Tiger*, Economica, 2010, p. 17.

Bibliographie

Essais

Charles ARDANT DU PICQ, *Études sur le combat*, Paris, Champ libre, 1978.

Jean-Henri ARMENGAUD, *L'Atmosphère du champ de bataille,* Paris, Charles-Lavauzelle, 1940.

Tony ASHWORTH, *Trench Warfare 1914-1918*, Londres, Pan Books, 1980.

BOUCHACOURT, *L'Infanterie dans la bataille,* Paris, Charles-Lavauzelle, 1927.

Howard BLOOM, *Le Principe de Lucifer*, Paris, Le Jardin des livres, 2001.

Éric BONNEMAISON, *Toi, ce futur officier*, Paris, Economica, 3e éd., 2012.

Joanna BOURKE, *An Intimate History of Killing*, Londres, Granta Books, 1999.

François COCHET, *Survivre au front*, Soteca, 14-18 Éditions, 2005.

–, *Être soldat*, Paris, Armand Colin, 2013.

Charles Coste, *La Psychologie du combat*, Paris, Berger-Levrault, 1929.

Louis CROCQ, *Les Traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

Jean NORTON CRU, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993.

Antonio DAMASIO, *L'Erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, 1985.

Jean DELMAS, *Officier et historien*, Paris, Economica, 2001.

Vincent DESPORTES, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2e éd., 2007.

Hervé DRÉVILLON, *Batailles*, Paris, Points, 2009.

–, *L'Individu et la Guerre du chevalier Bayard au soldat inconnu*, Paris, Belin, 2013.

Michael DOUBLER, *Closing with the Enemy*, University Press of Kansas, 1994.

Jim DUNNINGAN, *How to Make War*, New York, Morrow and Company, 1993.

Gwynne DYER, *War*, Crown Publishing Group Inc., 1985.

Sims EDWARD, *The Fighter Pilots*, Londres, Corgi, 1970.

John ELLIS, *On the Front Lines*, New York, John Wiley and Sons, 1990.

Brice ERBLAND, *Dans les griffes du Tigre*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

Richard GABRIEL et Paul SAVAGE, *Crisis in Command : Mismanagement in the Army,* New York, Hill and Wang, 1978.

Malcolm GLADWELL, *Le Point de bascule*, Paris, Flammarion, « Champs Essais », 2012.

Georges GAUDY, *Les Trous d'obus de Verdun*, Paris, Plon, 1921.

Pierre-Joseph GIVRE et Nicolas LE NEN, *Enjeux de guerre*, Paris, Economica, 2012.

Michel GOYA, *La Chair et l'acier*, Paris, Tallandier, 2004.

Jesse Glenn GRAY, *Au combat,* Paris, Tallandier, 2012.

Julien GRACQ, *Un balcon dans la forêt*, Paris, José Corti, 1958.

Paddy GRIFFITH, *Forward into Battle*, New York, Presidio Press, 1991.

Dave GROSSMAN, *On Killing*, New York, Back Bay Books, 1995.

Richard HOLMES, *Acts of War, The Behavior of Men in Battle*, New York, The Free Press, 1985.

Infantry in Battle, Washington, The Infantry Journal Incorporated, 1939.

Pierre JOURNOUD et Hugues TERTRAIS, *Paroles de Diên Biên Phu*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2012.

Avigdor KAHALANI, *A Warrior's Way,* Tel Aviv, Steimatzky, 1999.

August VON KAGENECK, Hélie de SAINT MARC, *Notre histoire 1922-1945*, Paris, Les Arènes, 2002.

Maya KANDEL, *Mourir pour Sarajevo ?*, Paris, CNRS Éditions, 2013.
John KEEGAN, *Anatomie de la bataille*, Paris, Tallandier, 2011.
Lee KENNETT, *G.I : The American Soldier*, New York, Scribner, 1987.
Franz KUROWSKI, *Infantry Aces*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 1994.
–, *Panzer Aces*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 1992.
Émile LAURE (commandant), *Au 3e bureau du troisième GQG*, Paris, Plon, 1921.
Robert LECKIE, *La Guerre de Corée*, Paris, Robert Laffont, 1963.
Norman LONGMATE, *The Bombers : The RAF Offensive against Germany 1939-1945*, Londres, Hutchinson, 1983.
Samuel Lyman Atwood MARSHALL, *L'Invasion aéroportée en Normandie*, Paris, Payot, 1968.
–, *Men Against Fire*, University of Oklahoma Press, 2000.
–, *The River and the Gauntlet*, New York, Time Incorporated, 1962.
Paul-Henri MAISONNEUVE, *L'Infanterie sous le feu*, Paris, Berger-Levrault, 1925.
Philippe MASSON, *L'Homme en guerre*, Monaco, Editions du Rocher, 1997.
Jean-Paul MARI, *Sans blessures apparentes*, Paris, Robert Laffont, 2008.
Jacques MEYER, *Les Soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966.
Bruce NEWSOME, *Made Not Born*, Westport, Praeger, 2007.
Merle OLMSTED. *The 357th Over Europe : the 357th Fighter Group in World War II*, St. Paul, Phalanx Publishing, 1994.
Guy PEDRONCINI, *Pétain général en chef*, Paris, Publications de la Sorbonne, PUF, 1974.
Pierre RAZOUX, *La Guerre israélo-arabe d'octobre 1973*, Paris, Economica, 1999.
Stephen ROSEN, *Winning the Next War : Innovation and the Modern Military*, Cornell University Press, 1994.
-, *War and Human Nature*, Princeton University Press, 2005.
Jules ROY, *Guynemer, l'ange de la mort*, Paris, Albin Michel, 1986.

Benoît ROYAL, *L'Éthique du soldat français*, Paris, Economica, 2008.

Guy SORMAN, *Les Vrais Penseurs de notre temps*, Paris, Fayard, 1989.

Samuel A. Stouffer *et al.*, *The American Soldier : Combat and Its Aftermath*, Princeton University Press, 1949.

Inflexions n° 3, *Agir et décider en situation d'exception*, La Documentation française, avril 2006.

Inflexions n° 6 et 7, *Le Moral et la dynamique de l'action*, La Documentation française, décembre 2007.

Inflexions n° 16, *Que sont les héros devenus ?* La Documentation française, janvier 2011.

Mémoires de guerre

Nicolas BARTHE, *Engagé*, Paris, Grasset, 2011.

Barry BROADFOOT, *Six War Years Memories of Canadians and Abroad,* Doubleday Canada Limited, 1974.

Philip CAPUTO, *Le Bruit de la guerre*, Paris, Albin Michel, 1975.

Charles-Maurice CHENU, *Totoche prisonnier de guerre. Journal d'un chien à bord d'un tank*, Paris, Plon, 1919.

–, *Du képi rouge aux chars d'assaut*, Paris, Albin Michel, 1932.

Jean NORTON CRU, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993.

Charles DELVERT, *Carnets d'un fantassin,* Paris, Albin Michel, 1935.

Jean GALTIER-BOISSIÈRE, *La Fleur au fusil*, Paris, Éditions Baudinière, 1928.

–, *L'Agonie du Mont-Renaud*, Paris, Plon, 1921.

Maurice GENEVOIX, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 1950.

Ernst JÜNGER, *Feu et sang,* Paris, C. Bourgeois, 1998.

–, *Orages d'acier*, Paris, Le Livre de poche, 1995.

Paul LINTIER, *Ma pièce*, Paris, Plon, 1916.
Paul RIMBAULT, *Journal d'un officier de ligne*, Paris, Berger-levrault, 1916.
Erwin ROMMEL, *L'infanterie attaque, enseignements et expérience vécue*, Nancy, Le Polémarque, 2012.
Joseph TEZENAS DU MONTCEL, *L'Heure H,* Paris, Economica, 2007.

Témoignages d'opérations récentes

Patrick CLERVOY, *Dix semaines à Kaboul*, Paris, Steinkis, 2012.
Yohann DOUADY, *D'une guerre à l'autre*, Nimrod, 2012.
Brice ERBLAND, *Dans les griffes du tigre*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.
François-Régis JAMINET, *Carnets d'ivoire*, Paris, L'Harmattan, 2009.
Nicolas LE NEN, *Task force Tiger*, Paris, Economica, 2010.
Christophe TRAN VAN CAN, *Journal d'un soldat français en Afghanistan*, Paris, Plon, 2011.

Travaux universitaires

Thierry ALLEMAND, *Évolution des sections d'infanterie de 1871 à 1982*, EHESS, thèse de 3e cycle sous la direction du professeur Alain Joxe.
Jean-René BACHELET, *Maîtriser la violence guerrière dans un monde globalisé*, Cahiers des propositions, Forum pour une nouvelle gouvernance mondiale, 2009.
Lucien BEHRENS, *L'Influence du stress sur la mémoire*, mémoire réalisé pour l'obtention du diplôme de pédagogie/ Conservatoire de Lausanne – Haute école de musique (HEM), année académique 2007-2008.

André COUSINE, *La Vie d'une division française pendant la guerre 1914-1918. La 42e division d'infanterie*, mémoire d'mistoire pour la maîtrise spécialisée ès-lettres, sous la direction du professeur Duroselle, Paris-Sorbonne, 1969.

Leonard WONG, Thomas A. KOLDITZ, Raymond A. MILLEN et Terrence M. POTTER, *Why They Fight : Combat Motivation in the Iraq War*, Carlisle Barracks, PA, Strategic Studies Institute, U.S. Army War College, 2003.

Chales MOSKOS, cité dans D. H. MARLOWE, *Cohesion, Anticipated Breakdown, and Endurance in Battle : Considerations for Severe and High Intensity Combat*, Washington, Walter Reed Army Institute of Research, 1979.

Pat TOWELL, « Forging the Sword : Unit-Manning in the Army », Center for Strategic and Budgetary Assessments, septembre 2004.

Articles

Stephen BIDDLE, Wade HINKLE et Michael FISCHERKELLER, « Skill and Technology in Modern Warfare », *Joint Forces Quarterly*, été 1999.

Claude BARROIS, « La psychologie du guerrier », *Sciences humaines,* n° 41, juillet 1994.

Ian BALLANY, « Men at War : the Sources of Morale », *Royal United Services Institute for Defence and Security Studies Journal*, vol. 148, février 2003.

Sergio CATIGNANI, « Motivating Soldiers : The Example of the Israeli Defense Forces », *Paramaters*, septembre 2004.

Lee CLARKE, « Le mythe de la panique », *Sciences humaines*, n° 132, novembre 2002.

John DESCH, « The 1941 German Army/The 1944-1945 U.S. Army : A Comparative Analysis of Two Forces in Their Primes », *Command Magazine*, n° 18, septembre-octobre 1992.

Lee Alan DUGATKIN, « La psychologie du vainqueur », *Cerveau et Psycho* n° 3, septembre-novembre 2003.

Général GARDINER, « Témoignage sur le chef militaire en opérations », *Objectif Doctrine 33/Les cahiers du RETEX*, n° 8.

Michel GOYA, « Les tueurs du ciel », *Magazine 14-18*, n° 34 et 35, octobre et décembre 2006.

–, « Duels d'acier », *Trucks and Tanks Magazine*, n° 32, juillet-août 2012.

Morris JANOWITZ, et Edward SHILS, « Cohésion et désagrégation de la Wehrmacht pendant la Deuxième Guerre mondiale », *Les Champs de Mars*, Paris, La Documentation française, 1er semestre 2001.

JARY et CARBUNCLE, « Infantry Firepower », *British Army Review*, n° 114, décembre 1996.

KISSEL, « La panique au combat », *Revue militaire suisse*, n° 6, juin 1956.

André LAFFARGUE, « Réflexions sur la part que l'on doit attribuer à l'individu et à l'unité d'infanterie dans le combat », *Revue d'infanterie*, 1926-1.

Théophile MONNIER et Philippe NAUD, « L'enfer des hommes », *Vae Victis*, n° 30, janvier-février 2000.

Pierre MÉNARD, « Psychologie militaire, la peur subconsciente du soldat dans les tranchées », *Revue d'infanterie*, 1922-1.

J. D. NICOL, « The Morale of the Australian Infantry in South Vietnam, 1965-1972 », *British Army Review*, n° 127, été 2001.

O'MEARA et HARTJEN, « Systems Approach to combat Training », *Army Review*, janvier 1985.

Para, « Fighting Power : The German Army of WWII and the British Army of Today », *British Army Review*, n° 114.

RAPHEL, STIVALET et ESQUIVIE, « La vulnérabilité de l'homme au combat : aspects psychologiques », *L'Armementî,* n° 53, juillet-août 1996.

Storr KINGS, « Exercice Sea Wall : infantry tactics in the era of manoeuver warfare », *British Army Review*, n° 119, août 1998.

Hew STRACHAN, « Training, Morale and Modern War », *Journal of Contemporary History*, vol. 41(2), 2006.

Alex WATSON, « Self-deception and Survival : Mental Coping Strategies on the Western Front, 1914-18 », *Journal of Contemporary History*, vol. 41(2), 2006.

Simon WESSELY, « Twentieth-century Theories on Combat Motivation and Breakdown », *Journal of Contemporary History*, vol. 41(2), 2006.

Témoignages directs

Lieutenant-colonel Sébastien Chenebeau sur les missions du 1re RCP en Afghanistan et au Mali en 2011 et 2013.

Médecin-chef Patrick Clervoy.

Colonel Bruno Héluin sur la reprise du poste du pont de Verbanja à Sarajevo le 27 mai 1995.

M. Pierre-Louis Lamballais sur l'analogie avec les missions des sapeurs-pompiers.

Capitaine Hugues Roul sur sa mission en Afghanistan en 2011.

Général de division de Sacqui de Sannes sur les combats du 17 juin 1993 à Mogadiscio.

Lieutenant-colonel Paul-Pierre Valli sur l'action du 13 avril 1994 à Sarajevo.

Témoignages écrits

Rapport du capitaine Marchand, « Enseignements tirés de l'action menée sur la maison de la radio de Bangui (22 mai 1996) ».
Rapport du lieutenant Héluin, « Enseignements tirés de la reprise du pont de Verbanja (27 mai 1995) ».
Fiche du capitaine Labuze : « Enseignements tirés de la reprise du pont de Verbanja (30 mai 1995). »
Témoignage du capitaine Pineau aux écoles de Coëtquidan, date inconnue.
Fiche de synthèse du rapport « Forces morales au combat en Afghanistan », Direction des ressources humaines de l'armée de terre, septembre 2010.
Colonel François Lecointre : « Le pont de Vrbanja ou la gestion du stress en situation de combat ! », COFAT information n° 27, février 2006.
Pierre-Frédérick Bertaux, « La gestion du stress lié à l'usage des armes dans la police », conférence à l'Ecole du management de Paris.

Sites internet

www.custerbattle.com
www.killology.com
www.nttc.ch
http://www.snipercentral.com/snipers.htm
http://aboudjaffar.blog.lemonde.fr/2012/09/08/agresseurs-et-adversaires/
General Depuy From : "Changing An Army", An Oral History of General William Depuy. Dans www.geocities.com/jeffduquette/Depuy.html.
http://www.lepoint.fr/c-est-arrive-aujourd-hui/6-mars-1940-apres-avoir-abattu-505-soldats-sovietiques-le-sniper-simo-hayha-est-mis-hors-jeu-06-03-2013-1636430_494.php

Jonathan Shay, « Cohesion, Confidence, Command Climate : Keys to Preventing Psychological and Moral Injury in Military Service » http://isme.tamu.edu/JSCOPE98/SHAY98.HTM

Mes remerciements vont d'abord aux hommes que j'ai eu l'honneur et la chance de commander. C'est la vision de ces hommes apparemment ordinaires faisant des choses extraordinaires au service de la France qui m'a donné l'envie d'écrire ce livre. Ils sont grands mais la nation ne le sait pas assez.

Je remercie également tous ces camarades qui par leurs témoignages et leurs conseils m'ont accompagné dans cette tentative de décrire avec des mots ce qui ne se perçoit vraiment bien qu'avec les tripes.

Je demande enfin pardon à ceux que ma passion monomaniaque m'a conduit à négliger. Je laisse au lecteur le soin d'apprécier si le présent ouvrage en valait la peine.

Du même auteur

La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918), Tallandier, 2004.

Irak. Les Armées du chaos, Economica, 2008. Prix de l'Académie des sciences morales et politiques.

Res militaris. De l'emploi des formes armées au XXIe siècle, Economica, 2010.

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com

« Le combat n'est pas un phénomène "normal", c'est un événement extraordinaire et les individus qui y participent ne le font pas de manière "moyenne". La proximité de la mort et la peur qu'elle induit déforment les individus et leur comportement. La répartition des rôles y obéit à une loi de puissance où, entre l'écrasement et la sublimation, beaucoup font peu et peu font beaucoup. »

Le baptême du feu, c'est le « dépucelage de l'horreur », selon le mot de Louis-Ferdinand Céline. Et c'est bien à l'expérience au combat, cette vie près de la mort, que nous confronte Michel Goya, et ce dans toute son ampleur – décider sous le feu, risquer sa vie, tuer, pourquoi et comment on combat. Combattre, c'est évoluer pendant quelques minutes dans un monde étrange régi par ses propres lois. En sortir vivant, c'est se réveiller épuisé, brisé ou exalté, mais toujours transformé.

Sous le feu est d'abord une description précise de la manière dont les hommes, individuellement et collectivement, se comportent au combat et par extension en situation de danger extrême. La dépense d'énergie que réclame à chaque pas la progression sous le feu, l'effort pour éviter le danger à tout instant tout en cherchant à accomplir sa mission mettent l'individu dans une tension extrême.

À l'appui de son expérience personnelle, de témoignages récents et de nombreux exemples historiques, l'auteur propose une analyse complète, originale et passionnante du comportement des hommes au combat.

En un mot, un livre hors du commun.

Le colonel Michel Goya dirige le bureau Recherche au Centre de doctrine d'emploi des forces de l'armée de terre. Officier des troupes de marine et docteur en histoire, il a participé à plusieurs opérations (Afrique, Balkans), avant de servir comme analyste des conflits contemporains. Il est déjà l'auteur chez Tallandier de *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne* (2004).

www.tallandier.com

9 791021 004306

Couverture : © Gilles Bassignac / Gamma.
ISBN : 979-10-210-0430-6
Imprimé en France 01.2014

20,90 €